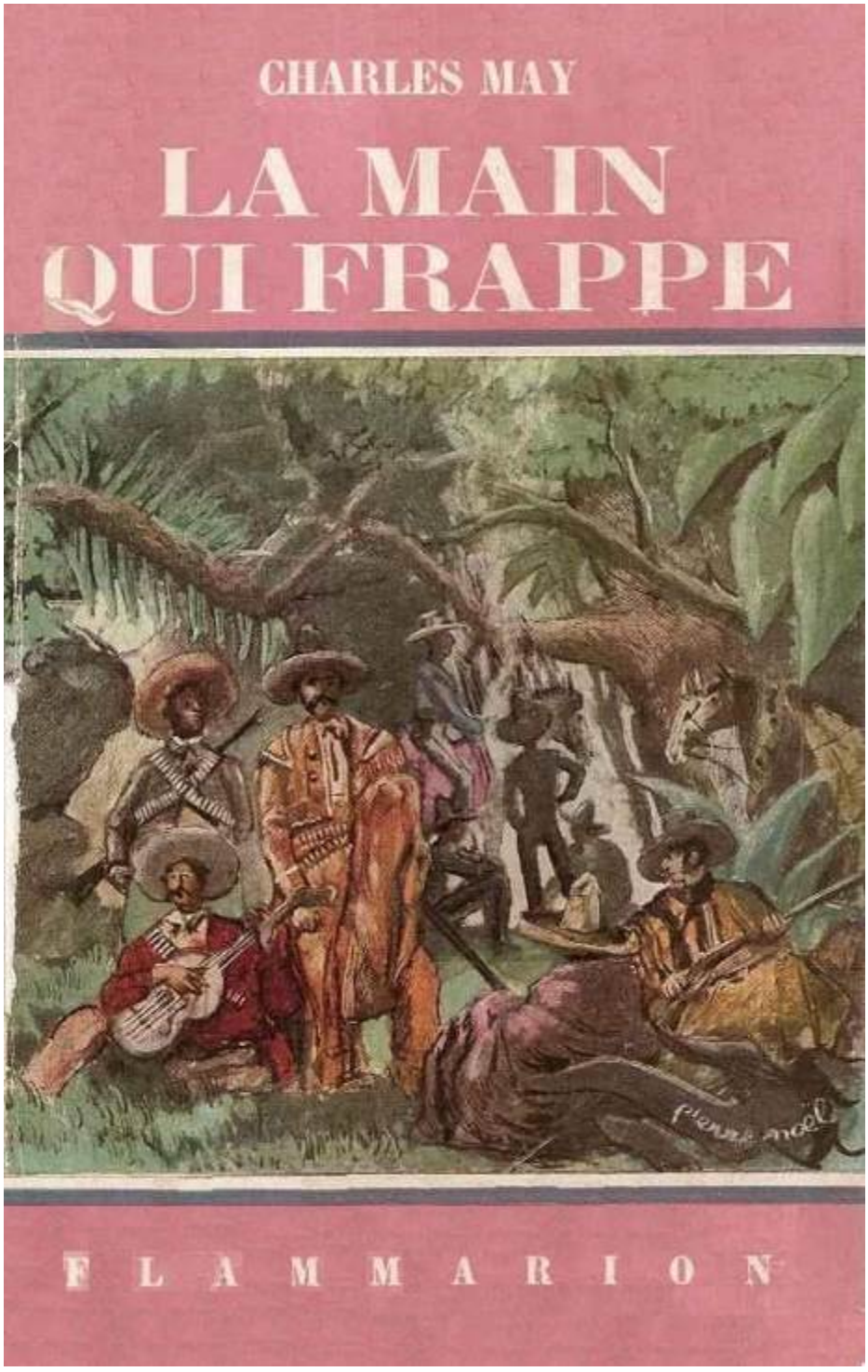
LA MAIN QUI FRAPPE



CHAPITRE PREMIER

OÙ L'ON APPREND À CONNAÎTRE LA « MAIN QUI FRAPPE »

J'étais en route depuis l'aube et, comme j'avais fourni une belle traite, je me sentais déjà passablement fatigué, d'autant plus que le soleil dardait sur moi ses rayons les plus ardents. Je décidai donc de faire halte et d'en profiter pour déjeuner. La Prairie s'étendait à perte de vue en ondulations régulières. Depuis cinq jours, c'est-à-dire depuis qu'une attaque des Ogellallahs avait provoqué la débandade de notre groupe, je n'avais aperçu la moindre trace d'animal ou d'homme et j'aspirais à la rencontre d'un être doué de raison, car je commençais à craindre que ce long silence forcé ne m'ait fait perdre complètement l'usage de la parole.

Il n'y avait là aucun ruisseau ni cours d'eau ; la Prairie était rase, sans un arbre. Le choix d'un emplacement pour camper en était singulièrement facilité : tout endroit valait l'autre. Je mis donc pied à terre, entravai les jambes de mon mustang avec mon lasso, pris ma couverture et montai sur un tertre assez élevé pour m'y installer. Il valait mieux laisser le cheval en contrebas, afin de le dissimuler à la vue d'agresseurs éventuels. Quant à moi, je préférais adopter une situation plus élevée pour surveiller les alentours.

J'avais de bonnes raisons pour prendre toutes ces précautions. J'étais parti avec un groupe de douze hommes des bords de la rivière Platte, afin de gagner le Texas, à l'est des Montagnes Rocheuses. Quelque temps auparavant, plusieurs tribus de Sioux avaient abandonné leur village, afin d'aller venger la mort de quelques-uns de leurs guerriers. Nous étions au courant

de leur expédition, mais, malgré toutes les précautions prises, nous n'avions pu éviter une rencontre sanglante au cours de laquelle cinq d'entre nous avaient trouvé la mort. Les autres s'étaient dispersés dans la Prairie.

Comme les Indiens avaient probablement deviné, à notre piste, que nous nous dirigions vers le sud, il était à peu près certain qu'ils nous poursuivraient. Il s'agissait donc d'être sur ses gardes si on ne tenait pas, après s'être endormi un soir bien enveloppé dans sa couverture, à se réveiller, privé de son scalpe, dans le territoire des chasses éternelles.

Je me couchai, sortis de ma poche un morceau de viande de buffle séchée, le frottai d'un peu de poudre à canon en guise de sel, et m'efforçai, en le mastiquant, de rendre tant bien que mal cette substance coriace assimilable à mon estomac. Puis je pris un cigare de ma confection, rallumai à l'aide d'un punk[1] et me mis à lancer des bouffées de fumée avec la même volupté que si j'avais été en train de savourer une fine cigarette de tabac de Virginie.

Je me reposais ainsi depuis quelque temps, lorsque, en jetant accidentellement un regard derrière moi, j'aperçus à l'horizon un point qui semblait avancer dans ma direction. Je glissai un peu plus bas, de manière à pouvoir, en restant inaperçu, observer cette inquiétante apparition, dans laquelle je ne tardai pas à reconnaître un cavalier monté à la manière indienne. Au moment où je fis cette découverte, le cavalier était encore séparé de moi d'un mille anglais et demi environ. Son cheval avançait au pas, si lentement qu'il devait bien mettre une demi-heure à parcourir un mille. En scrutant la direction d'où venait ce cavalier, j'aperçus, à mon grand étonnement, quatre autres points qui s'avançaient exactement sur la piste du pre-

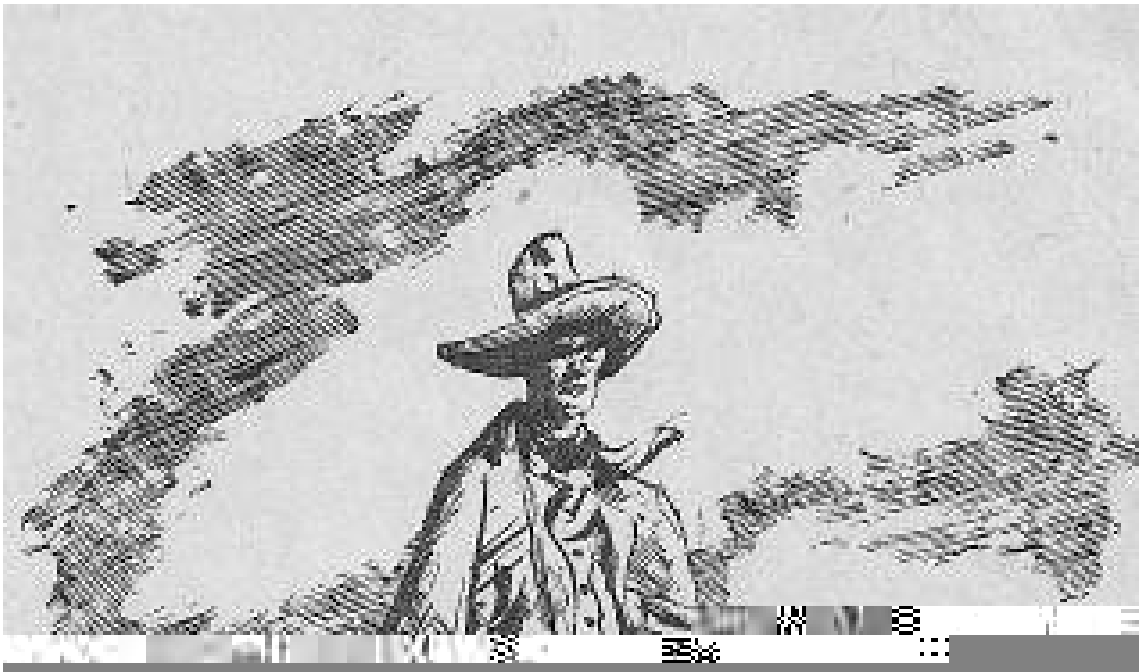
---

[1] Sorte d'allume-feu de la Prairie.

mier. Je commençais à être intrigué. Le premier cavalier était un blanc, ainsi que ses vêtements me permettaient de le constater. Les autres étaient-ils des Indiens lancés à sa poursuite ? Je pris ma longue-vue. Je ne m'étais pas trompé. À mesure qu'ils s'approchaient, leurs armes et leurs tatouages me révélaient qu'il s'agissait d'Ogellallahs, cette tribu de Sioux pillards, redoutable entre toutes et bien différente de tant d'autres peuplades indiennes, telles que celle des Apaches auxquels j'avais voué une affection fraternelle. Ils possédaient des montures excellentes, alors que le cheval du blanc semblait être une bête fort ordinaire. Le premier cavalier était maintenant si près de moi que je pouvais l'observer en détail.

C'était un homme de petite taille et d'allure chétive, coiffé d'un vieux feutre sans jugulaire, fait en lui-même banal, mais qui me révéla un détail assez particulier : l'homme n'avait pas d'oreilles. Là où se dessinent habituellement les pavillons, il n'y avait guère que des cicatrices.

Le cavalier portait sur ses épaules une immense couverture qui enveloppait entièrement son torse, si bien que seules étaient vraiment visibles ses jambes maigres, chaussées d'une paire de bottes si bizarres qu'en Europe elles auraient provoqué immanquablement l'hilarité. C'était une paire de ces chaussures fabriquées et portées par les Gauchos de l'Amérique du Sud ; le procédé de leur fabrication est très original : on écorche la jambe d'un cheval préalablement amputée de son sabot et on enfonce les jambes dans la peau encore toute chaude de l'animal qui se refroidit sur sa forme. La botte épouse les contours de la jambe et elle a ceci de particulier qu'elle permet à l'homme de marcher sur ses semelles naturelles, c'est-à-dire sur la plante de ses pieds.



– Si vous voulez un bon conseil, méfiez-vous de ces quatre Indiens qui suivent votre piste. Je parie que vous ne vous doutez seulement pas de leur présence, et pourtant, s'ils vous joignent, vous avez quelque chance d'y laisser votre peau.

Ses petits yeux malicieux me lancèrent un regard où perçait une stupéfaction sans borne :

– Je ne me suis pas aperçu de leur présence ? Hihihihi, laissez-moi rire ! Quatre Indiens à mes trousses sans que je le sache ! Vous en avez de bonnes. Ces quatre gaillards me suivent depuis ce matin et je n'ai pas à m'inquiéter ; je connais bien la manière d'agir de ces messieurs. Ils se tiendront à une distance respectable tant que durera le jour et ne chercheront à se glisser auprès de moi, pour me faire mon affaire, que lorsque j'aurai choisi mon lieu de campement. Mais ils se trompent fort dans leur calcul, car je m'en vais exécuter un manège qui me permettra de me retrouver dans leur dos. Pour le moment, le terrain ne s'y prête pas. Mais, si vous voulez voir comment un chasseur de l'Ouest s'y prend avec les Ogellallahs, vous n'avez qu'à attendre ici dix minutes. Au reste, je n'ai pas besoin de vous le recommander, car un homme de votre trempe ne doit pas avoir grande envie de respirer de près l'odeur des Peaux-Rouges. *Come on*, Tony.

Et, sans plus s'occuper de moi, il s'éloigna sur sa jument inénarrable et disparut bientôt derrière la colline.

Son plan m'apparaissait très clairement, car, à sa place, j'aurais certainement conçu la même idée. Il voulait décrire un arc qui le ramènerait derrière ses poursuivants avant que ceux-ci aient pu déjouer sa tactique. Mais, pour ce faire, il lui fallait poursuivre sa route dans une vallée. Il aurait été encore préférable qu'au lieu de revenir derrière les Indiens il décrivît un arc si court que ceux-ci soient amenés à le dépasser. Jusque-là ils avaient pu l'observer, ils savaient qu'une distance considérable les séparait et ne pouvaient se douter qu'il pourrait se trouver bientôt tout près d'eux.

Mais le petit cavalier était seul contre quatre, ce qui me fit penser que j'aurais peut-être besoin de faire appel à mes armes, si sa vie venait à être en péril. Je les vérifiai donc et attendis les événements.

Les Ogellallahs s'approchaient à vue d'œil, toujours avançant en file indienne. Ils atteignirent l'endroit où la piste du petit homme rencontrait la mienne et celui qui marchait en tête arrêta son cheval et se tourna en arrière. Les Peaux-Rouges semblaient étonnés de ne plus apercevoir le cavalier blanc. Ils se concertèrent. Mon tueur d'ours les aurait facilement atteints, mais j'avais trop le respect de la vie humaine pour attenter à celle des bandits, bien qu'ils fussent sans aucun doute animés des pires intentions. Mon intervention s'avéra d'ailleurs aussitôt superflue, car, au même instant, un coup de feu retentit, suivi bientôt d'un autre. Deux des Indiens s'écroulèrent et, en même temps, un cri de triomphe retentit :

– Oh... Hi... Hihihihi !

C'était le farouche cri de guerre des Peaux-Rouges. Cependant, il ne provenait pas de la bouche des Indiens, mais de celle du petit chasseur qui venait de surgir d'un ravin. Il avait exécuté son plan, car, étant parti par derrière, il se trouvait maintenant en face de moi. Il semblait voler à la suite de ses deux balles. Une métamorphose surprenante s'était également opérée dans sa jument ; elle ruait des quatre fers si énergiquement que le sol tremblait sous elle, tandis que ses oreilles se dressaient d'un air belliqueux. Cavalier et monture formaient maintenant un tout inséparable. Le petit bonhomme lança son cheval au galop et son attitude révélait que ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait en pareille situation.

Derrière lui, deux coups de feu crépitèrent. C'étaient les deux Indiens survivants qui l'avaient mis en joue, mais aucune des balles ne l'atteignit. Fous de rage, les Ogellallahs se ruèrent en hurlant sur lui, le tomahawk brandi...

Jusqu'alors, le petit homme semblait ne pas avoir pris garde à eux, mais, à ce moment, ayant rechargé son arme, il tira sur la bride de son cheval. On eût dit que la monture avait pressenti la volonté de son maître. Elle se figea dans une immobilité complète. L'homme visa et, l'instant d'après, sans que la jument bronchât, deux coups de feu partirent et les têtes des deux Indiens chancelèrent.

Pendant cette terrible scène de tuerie, je n'avais pas bougé de ma cachette, consterné comme je l'étais toujours, malgré ma connaissance des mœurs de la savane, du dédain témoigné par ces hommes de fer envers la vie humaine. Je vis alors le petit homme descendre de cheval et examiner le corps de ses victimes.

– Eh bien ! sir, vous avez vu maintenant comment il faut s'y prendre avec ces canailles ? me dit-il.

– Oui, et je vois aussi que votre compagnie ne peut être qu'instructive.

Le sourire qui accompagna ces paroles dut lui sembler quelque peu équivoque. Il me lança un regard peu amène et remarqua :

– Je parie que vous n'auriez jamais eu cette idée.

– À mon avis, il était même superflu de décrire un demi-cercle. Étant donné ce terrain accidenté, on peut se rendre invisible en se cachant dans les ravins et il suffit par conséquent, après s'être montré à l'ennemi à une distance respectable, de revenir simplement sur ses pas. Votre manège est surtout utile dans la Prairie découverte.

– Tiens, tiens, où avez-vous appris tout cela ? Et, au fait, qui êtes-vous au juste ?

Ne voulant pas encore révéler le nom sous lequel j'étais connu dans la Prairie, je répondis négligemment :

– Je suis romancier !

– Hein ?... Romancier.

D'étonnement, il eut un mouvement de recul et son visage prit un air de commisération infinie :

– Vous devez être malade, monsieur.

Ce disant, il porta un doigt à son front, de sorte que je ne pus me méprendre sur le genre de maladie qu'il m'attribuait.

– Ma foi, non ! pas du tout.

– Pas du tout ? Vraiment ? Le diable vous comprenne, car moi je n'y comprends rien. Moi je chasse le buffle pour avoir de quoi manger, mais quel besoin avez-vous d'écrire des romans ?

– Pour être lu.

– Ne m'en veuillez pas, monsieur, mais vous dites là la plus grande bêtise qu'on puisse concevoir. Celui qui veut lire un roman n'a qu'à l'écrire. Un enfant comprendrait cela. Moi, je chasse le gibier pour me procurer de la viande pour ma propre nourriture et non pas pour celle des autres. Ainsi vous êtes un fabricant de romans ? Après tout, je le veux bien, mais que diable venez-vous faire ici dans la savane ? Vous n'allez pas me dire que c'est pour écrire des romans.

– Non, je ne commence à écrire qu'une fois rentré chez moi. Alors je relate toutes mes aventures, et les milliers d'êtres humains qui me lisent se font une idée de ce qui se passe dans la savane sans avoir besoin d'y mettre les pieds.

– Alors, vous parlerez de moi aussi ?

– Naturellement.

Il eut à nouveau un mouvement de recul. Puis il marcha droit sur moi, posa sa main droite sur son coutelas, sa main gauche sur mon épaule et dit :

– Sir, voici votre cheval. Montez dessus et fichez-moi le camp tout de suite si vous ne voulez pas sentir un morceau de métal froid s'enfoncer sous votre peau. Ouste, en route !

Le petit homme me venait à peine aux épaules et le ton grave de sa menace ne pouvait que me faire sourire. Cependant je gardais tout mon sérieux.

– Je vous promets de n'écrire que de bonnes choses sur vous.

– Allez-vous-en, je vous l'ai dit et je vous le répète.

– Puisqu'il en est ainsi, je vous promets de ne pas parler de vous du tout.

– Cela m'est bien égal. Un homme qui écrit pour les autres est un fou et un fou ne tient pas sa parole. Je vous répète donc de vous en aller, car ma main commence à me démanger, tant elle a envie de faire quelque chose.

– Quoi, par exemple ?

– Vous allez voir.

Je fixai en souriant ses yeux qui lançaient des étincelles de colère.

– Eh bien ! j'attends ?

– Vraiment ? Regardez un peu ceci. Que pensez-vous de cette lame ?

– Elle n'est pas mal. Vous allez vous en rendre compte.

En un tour de main, je saisis le petit homme, ramenai ses bras en arrière, glissai entre eux et son dos mon bras gauche que je serrai fortement contre moi, puis, de ma main droite, je pressai si vigoureusement son poignet qu'avec un gémissement il lâcha le couteau. Cette attaque brusquée l'avait tellement stupé-

fait que les courroies de ma cartouchière avaient lié ses mains avant même qu'il ait pu esquisser la moindre résistance.

– Au diable, cria-t-il, qu'est-ce que vous fabriquez ? Que me voulez-vous ?

– Je vous conseille, monsieur, de ne pas rugir comme un lion, rétorquai-je en le parodiant. Dans cette Prairie, on ne sait jamais si une paire d'oreilles n'est pas à vous écouter.

D'un geste rapide je saisis son fusil, qu'il avait déposé pour examiner les cadavres. Il tenta, pour dégager ses mains, un effort qui fit affluer le sang à son visage, mais les courroies tinrent bon.

– Restez tranquille, monsieur, vous voyez bien que vous ne serez libre que quand je le voudrai bien. D'ailleurs, je veux seulement vous prouver qu'un faiseur de romans sait riposter quand il le faut. Vous avez tiré votre couteau sans que je vous aie offensé et, d'après la loi de la savane, je peux faire de vous ce que bon me semble. Personne ne trouvera rien à redire si j'enfonçais maintenant cette lame froide sous votre peau, comme vous menaciez de me le faire.

– Allez-y, répondit l'homme d'un air sombre. Je ne tiens plus à la vie, car je serais jusqu'à la fin de mes jours couvert de honte pour avoir été maîtrisé par un homme qui n'a pas perdu, au cours de la lutte, un seul cheveu. Sans-Ears ne pourrait survivre à cette honte.

– Sans-Ears ? Est-ce que vous seriez Sans-Ears ?

J'avais beaucoup entendu parler de ce célèbre chasseur de l'Ouest, que personne n'avait jamais vu avec un compagnon, car il n'avait encore trouvé personne digne de lui. De longues années auparavant, il avait perdu ses oreilles chez les Navajos et, depuis, portait ce sobriquet hétéroclite, curieux mélange de français et d'anglais, et qui voulait dire Sans-Oreilles. C'est sous ce nom d'ailleurs qu'il était célèbre dans la savane.

Il se tut et ce n'est que lorsque j'eus répété ma question qu'il répondit :

– Mon nom ne vous regarde pas. Je ne tiens pas à me présenter à vous.

Je m'approchai de lui et défis ses liens.

– Voici votre couteau et votre fusil, vous êtes libre.

– Votre plaisanterie manque de goût. Vous voulez que je m'en aille en emportant la honte d'avoir été vaincu par un greenhorn, un novice ? S'il s'agissait encore d'un guerrier rouge comme Winnetou ou d'un chasseur célèbre comme Old Firehand ou Old Shatterhand...

Le petit homme me faisait pitié. Je vis qu'il avait pris très à cœur sa défaite et je ne fus pas mécontent de pouvoir le consoler, lorsque je l'entendis citer mon nom parmi ceux des hommes qu'il aurait acceptés pour vainqueurs.

– Un greenhorn ? fis-je. Croyez-vous donc qu'un novice soit réellement capable de mettre en échec Sans-Ears ?

– Qui êtes-vous donc, si vous n'êtes pas un greenhorn ? Vous avez l'air de sortir de la boutique d'un tailleur et vos armes sont si bien astiquées qu'on dirait un harnachement de mardi gras.

– Cela ne les empêche pas d'être excellentes. Jugez-en par vous-même.

Je ramassai une pierre environ deux fois plus grosse qu'une pièce d'un dollar, la lançai en l'air et visai rapidement ; au moment où la pierre atteignait son point le plus élevé, mon projectile la rencontra et la projeta de nouveau en l'air.

Je m'étais autrefois exercé à maintes reprises à ce tir d'un assez bon effet spectaculaire, mais ne présentant pas de très

grosses difficultés d'exécution. Pourtant, le petit vieux me regarda comme si je venais d'accomplir un véritable prodige.

– Sacrebleu, cria-t-il, vous êtes rudement fort ! et vous ne ratez jamais votre coup ?

– Si, à peu près une fois sur cent.

– Alors vous êtes un fameux gaillard. Comment vous appelez-vous ?

– Old Shatterhand[2].

– Pas possible !... J'aurais cru qu'il était beaucoup plus vieux.

– Et pourtant c'est bien lui que vous voyez en chair et en os.

– Je veux bien vous croire, mais permettez-moi de vous faire remarquer que Old Shatterhand a été, un jour, attaqué pendant son sommeil par un ours qui a laissé la marque de ses griffes sur son épaule. Eh bien !...

Sans attendre la suite, j'ouvris ma veste de cuir et écartai ma chemise de peau de renne.

– Regardez.

– Diable ! en voilà une cicatrice ! À ce que je vois, tous les os de votre ; épaule ont dû être mis à nu par cette bête.

– Vous ne vous trompez pas. Je suis resté quinze jours en proie à une fièvre terrible auprès du cadavre de l'animal, jusqu'au moment où je fus retrouvé par Winnetou, mon frère rouge, le chef des Apaches.

---

[2] La main qui frappe.

– Ainsi, il n'y a pas de doute, c'est bien vous Old Shatterhand ! Permettez-moi de vous poser une question : répondez-moi sincèrement, vous m'avez pris pour un imbécile, n'est-ce pas ?

– Ça non. La seule erreur que vous ayez commise, c'est de m'avoir pris pour un greenhorn. Vous n'auriez pas dû attribuer une pareille attaque à un novice, car on ne peut avoir raison de Sans-Ears qu'en l'attaquant par surprise.

– Je vois que vous n'avez pas besoin de ruse pour vaincre. Il y a peu d'hommes au monde qui puissent s'enorgueillir d'une force pareille à la vôtre. Être vaincu par vous n'est pas une honte. De mon vrai nom, je m'appelle Sam Hawerfield et, si vous voulez me faire plaisir, vous m'appellerez Sam tout court !

– Et vous, je vous demanderai de m'appeler Charlie comme le font tous mes amis.

– Tope-là, c'est entendu. Le vieux Sam n'a pas l'habitude de serrer la main d'autrui, mais vous, c'est tout autre chose. Aïe !... Seulement, je vous recommande de ne pas réduire la mienne en marmelade, j'en aurai encore besoin.

– N'ayez crainte, Sam, j'espère que cette main me sera d'une aide précieuse à l'avenir. Quant à la mienne, elle est à votre service. Et maintenant laissez-moi vous répéter ma première question : d'où venez-vous et où allez-vous ?

– Je viens du Canada et je compte me rendre entre autres au Texas et au Mexique, où ce ne sont pas les gredins qui manquent, de sorte que mon cœur se réjouit à la pensée de toutes les balles et de tous les coups de couteau qui les attendent.

– C'est également mon chemin. Je me rends au Texas et en Californie et je ne serais pas mécontent de faire un petit détour et de passer par le Mexique. Ma compagnie ne vous importunera-t-elle pas ?

– Quelle idée ! Comme vous connaissez bien le Sud, vous êtes tout à fait l'homme qu'il me faut. Mais, dites-moi, sérieusement cette fois, vous êtes réellement romancier ?

– Oui.

– Hum, puisque Old Shatterhand est romancier, cela doit être tout autre chose que ce que j'avais jusqu'ici imaginé. Pour ma part, je vous avoue que je préférerais tomber dans le repaire d'un ours que de tremper une plume dans un encrier. Mais, à propos, vous savez peut-être ce que les Indiens venaient chercher dans cette région. Ce sont des Ogellallahs, dont il est prudent de se méfier.

Je lui racontai ce que je savais.

– Tiens, tiens, dit-il, pensif, dans ce cas, il vaudrait mieux ne pas s'éterniser ici. Hier, j'ai rencontré une piste qui m'a donné à réfléchir. J'ai compté les empreintes de soixante chevaux au bas mot. Ces quatre gaillards faisaient certainement partie de la troupe et avaient dû être envoyés en éclaireurs. Êtes-vous déjà venu par ici avant ?

– Non.

– À environ vingt milles à l'ouest, la Prairie est tout en plaine et, dix milles plus loin, il y a un cours d'eau où les Indiens ne manqueront pas d'aller abreuver leurs chevaux. Nous ferons donc mieux de nous diriger vers le sud pour éviter leur chemin, quitte à nous priver d'eau jusqu'à demain environ vers midi. Si nous partons tout de suite, nous atteindrons la ligne de chemin de fer qui relie les États avec l'Ouest et, si nous avons de la chance, nous pourrons trouver un train.

– Je suis prêt à partir, mais qu'allons-nous faire de ces cadavres ?

– Pas grand'chose, nous les laisserons simplement ici. Mais, auparavant, je m'en vais leur couper les oreilles. Dent pour dent, oreilles pour oreilles !

– Il faut les enterrer pour qu'on ne les trouve pas, car ils trahiraient notre passage...

– Mais je ne vois pas du tout d'inconvénient à ce qu'on les trouve.

Il hissa les cadavres sur le tertre, les allongea côte à côte et leur coupa les oreilles, qu'il plaça dans leurs mains.

– Vous voyez, Charlie, dès qu'on les trouvera on saura que Sans-Ears est passé par ici. Croyez-m'en, c'est une sensation bien désagréable quand, en hiver, on n'a pas d'oreilles à faire geler. J'ai été une fois assez imprudent pour me faire prendre par les Peaux-Rouges. J'en ai tué quelques-uns ; mais à l'un d'entre eux je ne réussis qu'à couper une oreille, au lieu de l'atteindre mortellement avec mon tomahawk. Pour me rendre ridicule, ils m'ont coupé les oreilles avant de m'exécuter. Ils les ont eues mes oreilles, mais ils n'ont pas eu Sam Hawerfield, qui a pris la fuite. Pour mes deux oreilles, voici ce qu'ils ont payé : comptez vous-même, ajouta-t-il en désignant une rangée d'encoches sur son fusil. Chaque entaille, poursuivit-il, représente la vie d'un Indien, je m'en vais en ajouter quatre.

Et il fit quatre nouvelles encoches sur son fusil.

– Ça, c'est le compartiment des Rouges. Plus haut, voyez-vous, là, ces huit encoches représentent les bandits blancs qui ont eu à goûter à mes balles. Je vous raconterai leur histoire une autre fois. Il ne m'en reste plus que deux à trouver. C'est un père et son fils : les deux plus grands gredins que la terre ait jamais portés. Le jour où j'aurai mis la main dessus, ma mission sera terminée.

Soudain ses yeux s'embuèrent. Son visage reflétait maintenant une profonde mélancolie. Je pensais, malgré moi, que le

cœur de ce vieux chasseur avait dû être profondément mis à l'épreuve. Peut-être était-ce la douleur et la soif de justice qui l'avaient poussé à embrasser la rude vie de la Prairie.

Il rechargea son fusil. C'était une de ces armes à feu redoutables comme on en trouve parfois dans l'Ouest. La crosse en était complètement déformée par des entailles qui s'y serraient, comme autant de symboles macabres. Le canon était tout rongé par la rouille et une main étrangère n'aurait sans doute pas pu en tirer un seul coup de feu. Mais, dans la main de son propriétaire, une telle arme ne rate jamais son coup. À force de vivre avec elle, le chasseur finit par connaître son âme comme celle d'un animal familier.

– Tony ! cria soudain Sans-Ears.

La jument qui broutait tranquillement l'herbe s'approcha aussitôt de son maître, de sorte que celui-ci n'eut qu'à tendre le bras pour l'atteindre.

– Sam, vous avez là une bête exceptionnelle. En la voyant pour la première fois, on n'en donnerait pas un dollar, mais, en l'examinant de plus près, on devine que vous ne la céderiez pas pour un millier de livres.

– Un millier de livres ? Dites plutôt un million ! Je connais dans les montagnes Rocheuses des filons où l'on peut puiser de l'or à profusion et, si un jour je rencontre quelqu'un qui le mérite, je lui indiquerai ces endroits. Ce n'est donc pas pour de l'or que je me déferais de ma Tony. Écoutez-moi bien, Charlie : le Sans-Ears que vous avez devant vous n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui. C'était, autrefois, un jeune homme qui rayonnait de bonheur comme le soleil de lumière. Il était fermier et avait une femme, pour laquelle il aurait donné mille fois sa vie, et un enfant qu'il chérissait comme la prunelle de ses yeux. Sa femme, il l'avait amenée sous son toit sur sa meilleure jument qui s'appelait Tony, et comme la jument eut par la suite une pouliche aussi intelligente, aussi courageuse que jamais

cheval ne fut, pourquoi ne pas l'appeler, elle aussi, Tony comme sa mère ? N'ai-je pas raison, Charlie ?

– Tout à fait, dis-je, ému par la simplicité presque candide que révélaient ces paroles.

– Eh bien ! j'en arrive à ces dix Blancs dont je vous parlais tout à l'heure. Une bande de brigands terrorisait la région. Un jour, ils attaquèrent ma ferme, y mirent le feu, tuèrent ma femme et mon enfant, abattirent ma jument qui ruait dans la figure de ceux qui voulaient l'enfourcher. Seule, la pouliche leur échappa, car elle s'était égarée ce jour-là. En rentrant de la chasse, je ne retrouvai plus que cette bête, le seul témoin de mon bonheur détruit. Je ne m'étendrai pas trop sur ce qui se passa ensuite. Huit sur les dix assassins sont tombés sous mes balles. Les deux derniers ne m'échapperont pas non plus, car ceux dont Sans-Ears a juré la perte auraient beau s'enfuir en Mongolie, sa main les y atteindrait. C'est aussi pourquoi je me rends au Texas et au Mexique. Le jeune et gai fermier est devenu un vieux loup de la Prairie qui ne songe qu'à faire justice, et la jeune pouliche est maintenant un vieil animal, ressemblant plus à un bouc qu'à un cheval. Mais tous deux sont restés courageux comme au temps de leur jeunesse et seule une flèche, une balle ou un tomahawk, en mettant fin à la vie de l'un d'eux, parviendra à les séparer. Pas pour longtemps, d'ailleurs. Car le survivant – que ce soit l'homme ou le cheval – ne tardera pas à s'éteindre, de tristesse et de désespoir.

Il se passa la main sur les yeux, puis, en se secouant :

– Ne parlons plus du passé, Charlie, vous êtes le premier devant qui j'ai évoqué ces souvenirs, bien que je vous voie aujourd'hui pour la première fois, et vous serez aussi le dernier. Je vous donne ainsi la preuve que je ne vous considère pas comme un étranger. Et, maintenant, je vous demanderai d'oublier ma défaite ridicule de tout à l'heure. J'aurai, j'espère, l'occasion de vous prouver que Sam Hawerfield ne manque pas toujours de sang-froid.

Je défis les liens de mon mustang et l'enfourchai. Sans-Ears avait proposé que nous prenions la direction du sud, cependant il se tourna vers l'ouest. Je ne lui posai pas de question, certain qu'il le faisait à bon escient. Je m'abstins également d'observations quand je le vis emporter les lances des Indiens.

Nous avions parcouru une longue distance sans échanger une parole, lorsque enfin il arrêta sa monture. Il mit pied à terre et ficha une lance au sommet d'un monticule de terre. Je compris alors son idée. Les lances devaient servir en quelque sorte de poteaux indicateurs permettant aux Indiens de retrouver leurs morts et d'apprendre que la vengeance de Sans-Ears avait atteint de nouvelles victimes.

Ceci fait, Sam Hawerfield sortit de ses fontes un paquet de chiffons d'un tissu épais. Il m'en passa quatre et garda les quatre autres pour lui.

– Tenez, Charlie, descendez de votre mustang et enveloppez ses sabots avec ça. Je vais en faire autant pour Tony. Ainsi, nos montures ne laisseront pas d'empreintes et les Peaux-Rouges penseront que nous nous sommes évaporés. Maintenant, marchez vers le sud jusqu'à la voie ferrée et arrêtez-vous là-bas pour m'attendre. Moi, j'irai planter les trois autres lances et je vous rejoindrai ensuite. Pour être plus sûrs de nous retrouver, nous allons convenir d'un appel ; mettons que dans la journée ce sera le cri du vautour et la nuit le hurlement des coyotes.

Cinq minutes plus tard, nous nous étions perdus de vue. J'avançais, perdu dans mes pensées. L'enveloppe feutrée de ses sabots empêchait mon mustang de prendre le grand galop. Aussi, après avoir parcouru cinq milles, je descendis et le délivrai de ses chiffons. Je pensais, en effet, que cette précaution n'avait eu de raison d'être qu'afin d'éviter de laisser des empreintes sur la route marquée par les lances.

Dès lors, le mustang put donner toute sa mesure. La Prairie continuait en plaine avec, çà et là, de petits arbustes de noyers

sauvages ou de merisiers. Le soleil n'avait pas encore complètement disparu à l'horizon, lorsque au sud j'aperçus une ligne allant de l'ouest à l'est.

Était-ce la voie ferrée ? Probablement. Je m'approchai et fus confirmé dans mes suppositions. Des rails s'étendaient sur un remblai de la hauteur d'un homme.

Une sensation étrange s'empara de moi. C'était, depuis longtemps, mon premier contact avec la civilisation. Il m'aurait suffi, à l'approche d'un train, de faire signe au machiniste pour rentrer dans le monde que j'avais quitté...

Après avoir entravé les pieds de mon mustang, je me mis à la recherche de bois sec pour faire du feu. J'avisai un arbuste près du remblai et me penchai pour en arracher quelques branches. Quelle ne fut pas alors ma surprise lorsque j'aperçus un marteau gisant sur le sol. Il ne devait pas être là depuis longtemps, car il ne portait aucune trace de rouille et la rosée de la nuit n'aurait pas manqué d'attaquer le métal. Des hommes avaient dû passer par ici le jour même ou, au plus tard, la veille.

Je me mis, en devoir d'inspecter les environs, mais sans pouvoir y découvrir rien de révélateur. Je montai sur le remblai et continuai mes investigations, qui restèrent infructueuses. Soudain, j'aperçus un bouquet de graminées qui attira mon attention, car il s'agissait d'une espèce rare dans la région. Non, je ne me trompais pas, il y avait la trace d'un pied humain, et cette trace était récente : elle ne devait pas dater de plus de deux heures. Les brins écrasés par les bords de la semelle s'étaient déjà relevés, alors que ceux qui avaient eu à supporter tout le poids du corps étaient complètement couchés et présentaient une trace nette de mocassin indien. Les Peaux-Rouges se trouvaient-ils dans les parages et dans quelle intention avaient-ils apporté un marteau ? D'autre part, il arrive que des Blancs adoptent la chaussure indienne et il était possible, en somme, que la trace ait été tout simplement laissée par un inspecteur de

la compagnie de chemin de fer. Mais je préférais une certitude aux présomptions.

Toutefois, je me rendais parfaitement compte qu'une exploration minutieuse de la région n'était pas exempte de danger. L'ennemi pouvait surgir à tout instant de derrière un arbuste. En d'autres circonstances, la découverte d'un marteau ne m'aurait pas causé tant d'inquiétude et je n'aurais pas hésité à inspecter tout de suite les lieux. Mais, comme je savais que les Ogellallahs sévissaient dans la région, aucune précaution n'était superflue. Je déposai mon fusil et ne gardai sur moi que mon revolver. En me faufilant parmi les arbustes, je parcourus une distance assez considérable, toujours sans résultat. Jusque-là, je n'avais cherché qu'à l'ouest de l'endroit où mon mustang pâturait. J'étendis mes investigations à l'est, mais sans plus de succès. Je me proposais de traverser la voie ferrée à un endroit peu découvert. Je me mis à ramper par-dessus les rails. Tout à coup, je sentis le sable devenir plus humide sous mes mains. Je m'aperçus également qu'à cet endroit le sable formait un monticule. Cela devait avoir un sens. Je me mis à gratter le sable et, je l'avoue, je frissonnai. Ma main se colora de rouge ; le sable était imprégné de sang. Je compris aussitôt qu'une mare de sang avait été couverte avec du sable.

La chose ne faisait pas de doute : un meurtre avait été commis à cet endroit. Si ç'avait été le sang d'un animal, on n'aurait pas cherché à le dissimuler... Où pouvaient bien être la victime et le meurtrier ? Aucune trace n'était visible sur la voie, car le sol était trop battu pour garder des empreintes. Mais, en jetant un regard de l'autre côté du remblai, je reconnus sans peine des traces de pied humain qui semblaient avoir été laissées par un homme qui, saisi par le torse, aurait été traîné du remblai jusqu'en bas.

Le passage de la voie était plus dangereux que je ne le pensais. La fluidité du sang qui imprégnait le sol et les traces fraîches encore indiquaient que le meurtre était tout récent et,

par conséquent, le meurtrier ne pouvait pas être bien loin. Aussi usai-je des plus grandes précautions pour traverser la voie ferrée. Je déployai toute mon adresse pour me rendre invisible. Une fois en bas, j'avançai à la faveur des arbustes en rampant dans les intervalles.

Au-dessous de l'endroit où j'avais découvert les traces de sang se trouvait un buisson sous lequel j'aperçus une masse sombre qui me sembla être un corps humain. Était-ce le corps de la victime ? Le meurtrier pouvait également s'être étendu là. Je voulais, à tout prix, avoir une certitude.

Au fait, pourquoi m'exposai-je à ce danger ? Ne valait-il pas mieux attendre tranquillement le retour de Sam, puis continuer la route ? Mais le chasseur de la Prairie doit connaître son adversaire éventuel et mettre à profit les moindres indices pour se renseigner.

Je ramassai une branche solide, plaçai mon chapeau au bout et l'agitai en le frôlant contre un arbuste pour provoquer un léger bruit qui puisse faire penser que quelqu'un cherchait à se frayer un chemin. Mais rien ne bougea autour de moi. De deux choses l'une, ou bien il n'y avait pas d'adversaire aux environs, ou bien, s'il y en avait un, il était trop rusé pour se laisser prendre à ce manège.

Je décidai de risquer le tout pour le tout ; je reculai un peu, puis en deux bonds je gagnai le buisson, le couteau à la main. Sous les feuillages, un homme était en effet étendu, mais il n'était plus en vie. En écartant les branches, j'aperçus un visage crispé dans un rictus d'agonie et un crâne sanglant. C'était un Blanc ; il était scalpé...

Je l'examinai et, dans son dos, je découvris un fragment de flèche pourvu d'un crochet. Ainsi, des Indiens étaient passés par ici, des Indiens qui se trouvaient sur le sentier de la guerre. L'existence du crochet ne laissait aucun doute là-dessus.

Restait à savoir s'ils s'étaient éloignés ou se trouvaient encore dans les environs. Il me fallait absolument le savoir. Leurs traces apparaissaient maintenant très nettement ; elles partaient de la voie ferrée et s'engageaient dans la Prairie. Je les suivis, m'attendant à tout instant à recevoir une flèche ou à mettre mon couteau à l'œuvre. Les Peaux-Rouges étaient au nombre de quatre, deux jeunes et deux vieux, ainsi que je pouvais le déduire de leurs empreintes. Alors que moi j'avançais sur la pointe des pieds, exercice assez fatigant et qui demande une grande endurance, eux n'avaient même pas cherché à dissimuler leurs traces, probablement parce qu'ils se croyaient en parfaite sécurité.

Le vent soufflait du sud-ouest, direction dans laquelle j'avançais. Aussi, ne fus-je pas effrayé en entendant le souffle d'un cheval. Il n'avait pu m'éventer. Je continuai à avancer, jusqu'au moment où j'en vis assez pour pouvoir reculer. En effet, parmi les arbustes, mon regard venait de rencontrer une troupe de soixante chevaux environ, tous harnachés à l'indienne. On leur avait ôté leurs selles, sans doute pour s'en servir comme sièges ou oreillers dans un camp proche. Deux gardiens les surveillaient. L'un d'eux, un homme encore jeune, portait des bottes en peau de bœuf, qui, peut-être, avaient appartenu à la victime que j'avais trouvée complètement nue sous le buisson. Ses vêtements, ainsi que ses autres biens, avaient sans doute été partagés entre les assassins. L'homme aux bottes faisait apparemment partie des quatre Peaux-Rouges dont la piste m'avait conduit ici.

Les Indiens fréquentent souvent des Blancs, qui ne comprennent pas leur langue, et ils s'entendent avec eux d'une manière qui tient plus de la pantomime que du langage. Toute une série de signes et de gestes ont fini par avoir un sens déterminé et les Peaux-Rouges les plus impétueux s'en servent même entre eux, pour accompagner leurs paroles et leur donner plus de force. Les deux gardiens des chevaux menaient justement une de ces conversations animées, où le geste joue au moins un aus-

si grand rôle que la parole. Ils désignaient l'ouest en faisant le signe du feu et du cheval, c'est-à-dire de la locomotive que les Indiens appellent Cheval de Feu, frappaient le sol de leurs arcs pour figurer des coups de marteau, visaient comme pour tirer, mimaient le maniement de la lance et du tomahawk.

J'en eus bientôt assez vu pour pouvoir m'en retourner en évitant, autant que possible, de laisser des traces.

Toutes ces précautions rendirent mon retour très lent et de longs moments s'écoulèrent avant que je pusse revoir mon mustang. Il avait entre temps trouvé de la compagnie, car je vis la jument de Sam pâturer à ses côtés. Quant au maître de celle-ci, il se reposait tranquillement sous un arbuste tout en mâchant un gros morceau de viande sèche.

– Combien sont-ils, Charlie ? me demanda-t-il en m'apercevant.

– Qui donc ?

– Mais les Peaux-Rouges, parbleu !

– En voilà une idée !

– M'est avis que vous prenez Sans-Ears pour un greenhorn, comme je l'ai d'abord fait pour vous. Mais, dans ce cas, vous vous trompez gravement, hihihihi !

C'était le même rire étouffé et plein de suffisance que j'avais déjà entendu une fois et qu'il faisait entendre quand il sentait son interlocuteur très confus.

– Qu'auriez-vous fait, Charlie, poursuivit-il, si, en arrivant ici, comme moi, vous aviez trouvé ce marteau à côté du cheval de Old Shatterhand ?

– J'aurais attendu le retour de celui-ci.

– Vraiment ? Je ne le crois pas. Vous aviez disparu et il aurait pu vous être arrivé quelque chose.

– Mais j'aurais pu aussi m'être lancé dans une entreprise que votre présence aurait risqué de compromettre. D'ailleurs, je crois que Old Shatterhand n'entreprend rien sans avoir pris ses précautions. Jusqu'à quel endroit m'avez-vous suivi ?

– Jusqu'à l'endroit où j'ai trouvé le pauvre diable tué par les Indiens. J'avançais évidemment assez rapidement, vous sachant devant moi. Lorsque j'ai aperçu le mort, je me suis dit que vous étiez parti en reconnaissance ; je suis donc revenu et je vous ai attendu tranquillement. Combien sont-ils en tout ?

– Une soixantaine.

– Sur le sentier de la guerre ?

– Précisément.

– Ils font une courte halte ?

– Ils ont dessellé leurs chevaux.

– Diable... Ils préparent sans doute un mauvais coup. Vous ne vous êtes aperçu de rien ?

– Je crois qu'ils se proposent de faire sauter les rails, afin de provoquer un accident et de détrousser les voyageurs.

– De mieux en mieux... Bien entendu, nous ne pouvons pas les laisser faire, les bras croisés. Mais il ne s'agit pas d'agir à la légère, il faudra bien préparer notre manœuvre.

– L'essentiel, dis-je après un moment de réflexion, est d'avertir le mécanicien du train. Cependant, comme le convoi peut aussi bien arriver de l'ouest que de l'est, il faudra nous séparer. Vous irez par exemple vers l'est et moi vers l'ouest.

– C'est entendu, mais nous sommes à peu près sûrs qu'ils ne tenteront rien avant la tombée de la nuit.

– Nous avons une demi-heure devant nous jusqu'au crépuscule. Alors nous ferons une nouvelle reconnaissance pour avoir de plus amples renseignements.

– Je me range à votre avis. Pour tout cela nous aurons d'ailleurs un allié précieux en Tony. C'est un quadrupède d'une intelligence rare et d'un flair absolument unique. Et puis avez-vous déjà vu un cheval qui ne hennisse pas quand il flaire un ennemi ?

– Non, jamais.

– Eh bien ! désormais, vous en connaîtrez un. Vous savez combien un hennissement en de telles circonstances est une arme à double tranchant : en même temps qu'il avertit le cavalier de la présence d'un ennemi, il avertit l'ennemi de la présence du cavalier ; de plus il avertit l'ennemi que sa présence est signalée. C'est pourquoi j'ai fait perdre à Tony cette mauvaise habitude ; maintenant, je la laisse pâturer en liberté et, lorsqu'elle flaire un danger, elle vient tout simplement se frôler contre moi.

– C'est parfait, dis-je, je me fierai donc aux avertissements de Tony et je suis sûr que je n'aurai pas à m'en plaindre.

Nous restâmes au même endroit encore un quart d'heure environ, jusqu'au coucher du soleil, en fumant chacun un de ces cigares de ma confection, qui semblèrent tout à fait du goût de Sam.

Le moment d'agir était venu.

– Nous allons avancer tous les deux, dis-je, jusqu'au camp des Indiens. Là nous nous séparerons, nous partirons chacun de notre côté en reconnaissance et nous nous retrouverons derrière le campement.

– C'est parfait. Maintenant si, pour une raison ou pour une autre, il nous était impossible de nous retrouver, rendez-vous au

bord de la rivière. À deux lieues d'ici, vers le sud, vous trouverez un endroit où la rivière longe la forêt sur une certaine longueur. C'est là que nous nous attendrons.

– Entendu. En avant.

Nous nous mîmes en route.

Il faisait si sombre que nous ne courions aucun danger à traverser le remblai de la voie ferrée. Puis nous tournâmes à gauche et longeâmes les rails, la main sur le manche de notre couteau. Nous passâmes près du cadavre de l'homme assassiné et gagnâmes l'endroit où j'avais tout à l'heure aperçu les chevaux. C'est là que campaient les Indiens.

– Allez à droite, moi j'irai à gauche, me glissa Sam, – et il disparut dans les ténèbres.

Je décrivis un demi-cercle pour contourner l'endroit où se trouvaient les chevaux et, bientôt, j'arrivai à une clairière où les silhouettes sombres des Indiens se profilaient dans l'herbe. Par prudence, ils n'avaient allumé aucun feu. De plus, ils restaient silencieux, à l'exception de trois d'entre eux, qui, un peu à l'écart des autres, s'entretenaient à voix basse.

Je décidai de m'approcher d'eux et d'écouter leur conversation.

Avec d'infinies précautions, je me glissai en avant et, lorsque cinq ou six pas seulement me séparèrent du groupe, je découvris à ma profonde stupéfaction que l'un des trois interlocuteurs était un Blanc. Que diable pouvait-il bien faire dans cette tribu de pillards, dont, selon toute apparence, il n'était pas prisonnier ? Était-ce un de ces vagabonds de la savane qui tantôt se rangent du côté des Blancs, tantôt du côté des Rouges, selon que les circonstances leur paraissent propices pour commettre leurs forfaits ?

Quant aux deux Peaux-Rouges, c'étaient tous les deux des chefs, ainsi qu'en témoignait la plume d'aigle fichée dans leur chevelure. L'entreprise qu'ils projetaient était donc l'affaire commune de deux tribus alliées.

Comme j'étais incapable de saisir leurs paroles, je m'approchai si près d'eux que j'aurais pu les toucher de la main.

C'est ainsi que je pus entendre l'un des chefs rouges demander au Blanc, dans un mélange d'anglais et de patois indien fort répandu dans la savane :

– Ainsi, mon frère blanc est absolument sûr que le Cheval de Feu qui arrivera tout à l'heure portera beaucoup d'or ?

– Absolument sûr. Je l'ai appris d'un de ceux qui travaillent dans l'écurie du Cheval de Feu.

– Cet or est destiné, n'est-ce pas, au Père des Visages-Pâles, qui se propose d'en faire des dollars ?

– Tu l'as dit.

– Le Père des Visages-Pâles n'aura pas suffisamment de cet or pour frapper un cent. Le Cheval de Feu emportera-t-il beaucoup de Blancs ?

– Je ne sais, mais, quel que soit leur nombre, mon frère rouge saura les vaincre avec ses guerriers.

– Les guerriers des Ogellallahs se procureront beaucoup de scalpes et danseront la danse de la victoire. Les hommes qui montent le Cheval de Feu auront-ils beaucoup d'objets utiles aux Indiens ? Du tissu, des vêtements, des armes ?

– Ils auront tout cela et même plus, et tout deviendra la possession de mes frères rouges. Mais je voudrais savoir si, eux, me donneront tout ce qu'ils m'ont promis.

– Mon frère blanc aura tout l'or et l'argent que le Cheval de Feu emportera avec lui. Les Ogellallahs peuvent trouver dans les montagnes autant d'or qu'ils en veulent. Ka-Wo-Mien, chef des Ogellallahs – et ce disant il se désignait, – a connu autrefois un Visage-Pâle qui lui disait que la poudre d'or était la poudre de la mort créée par le mauvais Esprit pour inciter les hommes au vol et au meurtre.

– Ce Visage-Pâle était un fou. Comment s'appelait-il ?

– Ce n'était pas un fou, mais un guerrier sage et courageux. Un jour, les Ogellallahs s'étaient réunis près du Broad-Folk pour ramener sous leurs tentes le scalpe de quelques Visages-Pâles, qui avaient capturé beaucoup de castors sur le territoire de chasse des hommes rouges. Parmi ces chasseurs blancs, il s'en trouvait un que mes frères rouges avaient pris d'abord pour un fou, car il collectionnait les herbes et les insectes et que son seul désir était de bien connaître la savane. Et, pourtant, la sagesse habitait son cœur et la force ses bras ; son fusil ne ratait jamais son coup et la lame de son couteau ne tremblait pas devant l'ours gris. Il avait voulu sauver par sa sagesse ses frères blancs, mais ceux-ci s'étaient moqués de lui. Aujourd'hui, ils sont tous morts et leurs scalpes ornent les tentes des Ogellallahs. Quant au Visage-Pâle, il ne voulut pas abandonner ses frères blancs et dans la bataille tua beaucoup de nos guerriers, mais il fut finalement vaincu par le nombre. Il fut fait prisonnier et transporté dans le village des Ogellallahs. Cependant, ceux-ci ne le tuèrent pas, car c'était un guerrier valeureux, et bien des jeunes filles rouges auraient voulu partager son wigwam. Ma-Ti-Ru, grand chef des Ogellallahs, lui offrit même la tente de sa fille, mais le Visage-Pâle eut l'audace de refuser la Fleur de la Prairie. Il vola le cheval du grand chef, reprit ses armes et s'enfuit, non sans avoir tué plusieurs de nos guerriers.

– Quand cela se passait-il ?

– Il y a quatre printemps de cela.

– Et ce Blanc, comment s'appelait-il ?

– Sa main était aussi vigoureuse que la patte de l'ours, avec son seul poing il avait terrassé bien des guerriers rouges et blancs et c'est pourquoi les chasseurs blancs l'appelaient Old Shatterhand, la Main-qui-Frappe.

En effet, c'était une de mes propres aventures que Ka-Wo-Mien racontait au Blanc. Pendant qu'il parlait, je l'avais reconnu, lui et Ma-Ti-Ru le chef de la tribu qui m'avait fait prisonnier. Son récit était véridique. Tout au plus avait-il exagéré mes qualités.

– Old Shatterhand ? fit le Blanc. Mais je le connais bien. Je l'ai rencontré dans la forteresse de Old Firehand un jour où, avec quelques camarades, j'avais entrepris de leur prendre des peaux de bêtes. Malheureusement, notre tentative échoua, malgré la vaillance de mes compagnons, et c'est à peine si je pus me sauver avec deux autres camarades. Tout le reste de ma troupe trouva la mort dans cette aventure. Je voudrais bien retrouver ce scélérat de Old Shatterhand, pour lui faire payer la mort de mes amis.

Il m'avait semblé, en effet, le reconnaître à mon tour. C'était un de ces bandits sans scrupule de la Prairie, plus redoutables que les pillards indiens de la plus mauvaise espèce.

Ma-Ti-Ru, qui s'était tu jusqu'alors, leva maintenant la main.

– Malheur à lui s'il nous tombe une fois encore entre les mains ! Il sera lié au poteau de tortures et le chef des Ogellallahs lui-même mettra sa chair en lambeaux. Il a tué des guerriers Ogellallahs, volé le meilleur cheval du grand chef et refusé le cœur de la plus belle fille de la savane...

Je ne pus m'empêcher de sourire à la pensée de la tête qu'ils feraient tous s'ils apprenaient que cet homme tant maudit ne se trouvait pas à plus de cinquante centimètres d'eux.

– Il reviendra sûrement, dit Ma-Ti-Ru d'un air sombre. Celui qui a respiré un jour l'air de la savane ne pourra plus y renoncer tant que le Grand-Esprit le conservera en vie.

Ka-Wo-Mien désigna les étoiles.

– L'heure est venue d'aller sur le sentier du Cheval de Feu. Les mains de fer que les guerriers ont prises au serviteur blanc du Cheval de Feu sont-elles assez fortes pour détruire le sentier de métal ?

Ces paroles me permirent d'identifier le mort. C'était sans aucun doute un employé de la compagnie de chemin de fer chargé de vérifier l'état des rails avec ses outils, que le chef rouge appelait des « mains de fer ».

– La main de fer est plus forte que les bras de vingt de mes frères rouges.

– Mais mon frère blanc sait-il s'en servir ?

– Très bien. Que mes frères rouges me suivent. Dans une heure, le Cheval de Feu va arriver. Mais que mes frères rouges se le disent bien : tout l'or qu'ils trouveront sera pour moi.

– Ma-Ti-Ru ne ment jamais, dit le chef avec orgueil et se levant. L'or t'appartiendra, mais tous les autres objets et les scalpes des Visages-Pâles : deviendront la propriété des braves guerriers Ogellallahs.

– Et vous me donnerez aussi des mulets pour transporter l'or et des guerriers pour me faire escorte.

– Tu auras des mulets et nos guerriers t'accompagneront jusqu'à la frontière du pays des Aztlans[3]. Et si le Cheval de Feu contient beaucoup d'objets qui plaisent à Ka-Wo-Mien et à Ma-

[3] Le Mexique.

Ti-Ru, nous t'accompagnerons même jusqu'à la capitale du pays des Aztlans, où tu dis que ton fils t'attend.

Il fit entendre un cri et tous les guerriers sautèrent sur leurs pieds. Ils se préparaient visiblement au départ. Je tournai la tête. Il me semblait avoir entendu derrière moi un bruit très faible, comme un souffle léger.

– Sam !

Je chuchotai à peine distinctement ce nom et pourtant, à quelques mètres derrière moi, je pus distinguer l'ombre de mon ami, qui se souleva légèrement.

– Charlie !

Je me glissai auprès de lui.

– Qu'avez-vous vu ? murmurai-je.

– Pas grand'chose, dit-il, quelques Indiens.

– Vous n'avez rien entendu ?

– Non, pour ainsi dire rien. Et vous ?

– Moi, j'ai tout entendu. Maintenant, venez vite. Les Peaux-Rouges vont se mettre en route. Ils se dirigeront sans doute vers l'ouest et il nous faut nous dépêcher de rejoindre nos chevaux.

Je me glissai en avant, suivi de Sam. Nous arrivâmes devant le remblai. Là, nous nous arrêtâmes.

– Sam, dis-je, allez rejoindre les chevaux et longez la voie sur un demi-mille, puis arrêtez-vous pour m'attendre. Je ne voudrais pas perdre de vue les Peaux-Rouges avant de voir la situation se préciser.

– Laissez-moi m'en occuper. Jusqu'ici, c'est vous qui avez tout fait, j'ai honte de mon inaction.

– Soyez raisonnable, Sam. Mon mustang vous obéira alors qu'il n'est pas sûr que votre Tony me fasse bon accueil.

– C'est juste, ce que vous me dites là, Charlie, je vais donc y aller moi-même.

Il partit précipitamment. C'eût été un soin superflu que d'effacer ses traces. À peine avait-il disparu dans l'obscurité que j'aperçus, de l'autre côté de la voie, les Peaux-Rouges s'avancer à la file indienne.

Je commençai à les suivre le long du remblai, de sorte que mon chemin restât parallèle au leur. À quelque distance de l'endroit où j'avais trouvé le marteau, ils s'arrêtèrent et franchirent la voie ferrée. Je me dissimulai sous les arbustes et, après quelques instants, un bruit métallique me parvint, puis des coups de marteau très nets. Les bandits s'étaient, selon toute évidence, mis à l'œuvre : ils déboulonnaient les rails avec les outils laissés par l'employé.

Le moment d'agir était venu. Je quittai mon poste d'observation et, au bout de cinq minutes, j'avais déjà rejoint Sam.

– Ils se sont attaqués aux rails ? me demanda-t-il.

– Exactement.

– Je l'ai entendu. En collant mon oreille au rail, j'ai nettement perçu chaque coup de marteau.

– Eh bien ! en avant, Sam ! Le train arrivera dans trois quarts d'heure et il s'agit de l'atteindre avant qu'ils aient le temps d'apercevoir ses phares.

– Écoutez, Charlie, je ne vais pas avec vous.

– Pourquoi ?

– Si nous nous éloignons d'ici tous les deux, nous serons obligés, au retour, de recommencer la reconnaissance, ce qui fera une nouvelle perte de temps. Au contraire, en restant à surveiller les Indiens, je pourrai vous donner des indications précieuses quand vous reviendrez.

– C'est juste. Et votre Tony ?

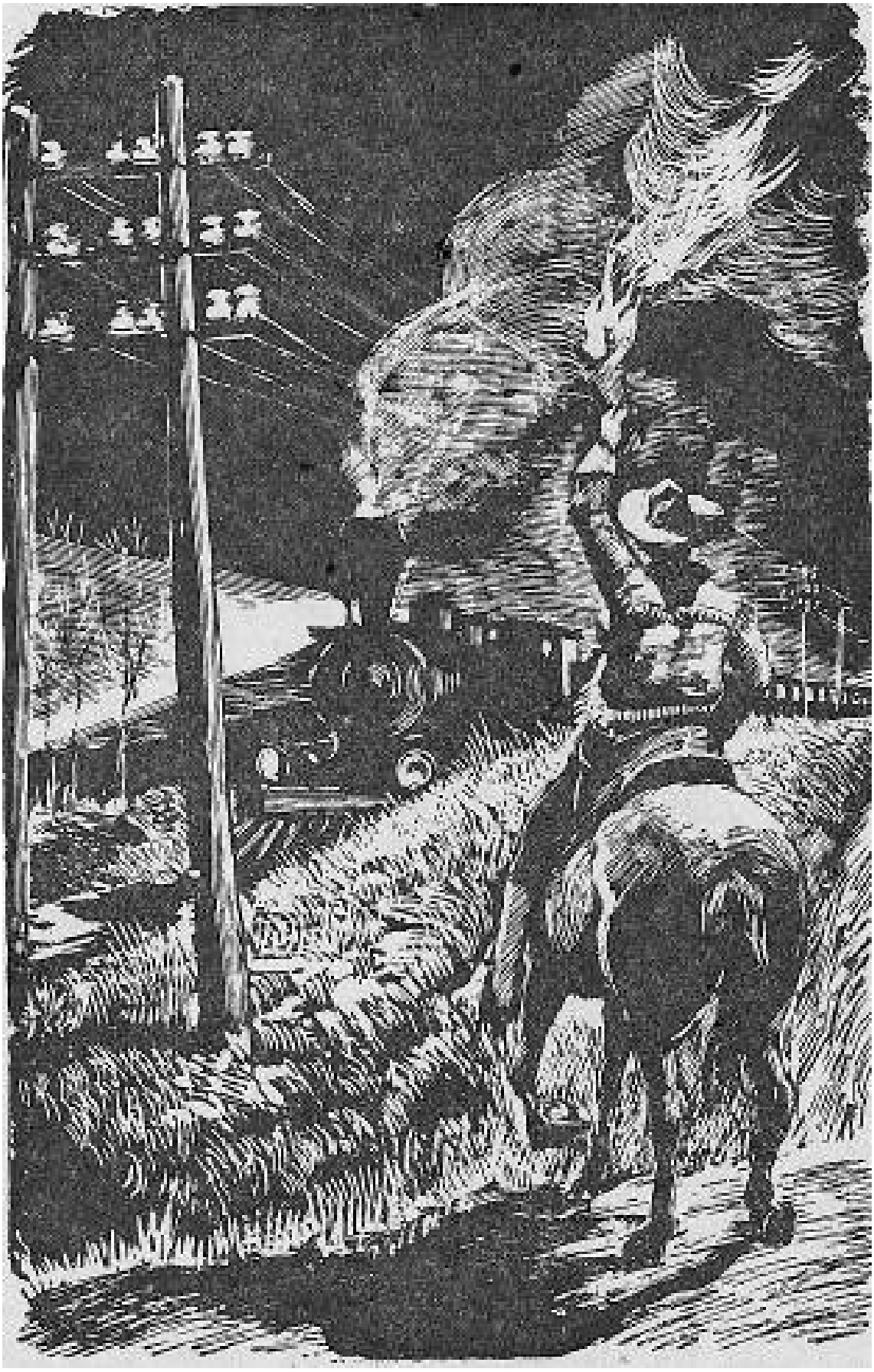
– Je la laisse ici, elle ne bougera pas avant mon retour. Croyez-m'en, vous pouvez vous fier à moi. Vous me retrouverez sain et sauf.

Je montai mon mustang et partis au-devant du train aussi vite que l'obscurité me le permettait. Il importait d'arrêter le convoi à une distance assez considérable des Indiens pour que ceux-ci ne pussent pas s'en apercevoir. Je parcourus sans encombre trois milles environ. Puis je m'arrêtai, attachai mon mustang à un arbre, sans oublier d'entraver ses jambes de devant, car le bruit du train aurait pu l'effaroucher et lui faire rompre sa bride pour s'enfuir.

Ceci fait, je me mis en devoir de ramasser des brindilles pour en confectionner une torche. Il ne me restait plus qu'à attendre l'arrivée du train. J'étendis ma couverture sur la voie et m'y couchai, de manière à pouvoir, de temps en temps, coller mon oreille contre les rails afin d'être averti à temps de l'arrivée du convoi.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées, lorsqu'une légère vibration des rails, qui allait en s'intensifiant, me fit me dresser sur mes pieds. Au loin, un point lumineux surgit, qu'on aurait pu prendre pour une étoile, s'il n'avait grossi à vue d'œil. Le train approchait.

Bientôt, le point lumineux se dédoubla. C'était le moment. J'allumai ma torche. La flamme qui en jaillit ne pouvait passer inaperçue du mécanicien. Le grondement de la locomotive s'accentuait. Dans une minute, le convoi serait là.



Brandissant ma torche au-dessus de ma tête, je courus au-devant du train. Soudain, la locomotive stoppa au milieu d'un fracas épouvantable. Le machiniste se pencha vers moi.

– Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? me cria-t-il.

– Des Indiens sont en train de faire sauter les rails.

– Les Indiens ? Nom d'un chien !

– Qu'y a-t-il ? demanda à son tour le chef de train qui venait de descendre.

– Il paraît que les Peaux-Rouges sont dans les parages, répondit le mécanicien.

– Diable ! Vous les avez vus ?

– Vus et entendus. Ce sont des Ogellallahs.

– Des Ogellallahs, les pires de tous ! Combien sont-ils ?

– Une soixantaine.

– Mille tonnerres ! C'est bien depuis un an le troisième attentat qu'ils manigancent contre un train. Mais nous en ferons perdre le goût à ces scélérats. Il y a longtemps que je cherche l'occasion de leur donner une leçon. Sont-ils très loin d'ici ?

– À trois milles environ.

– Voilez les lumières, mécanicien. Ces canailles ont de bons yeux. Vous venez de nous rendre là un fier service, monsieur. Vous êtes un chasseur de la Prairie, je suppose.

– Quelque chose dans ce genre-là. J'ai un compagnon qui est resté à surveiller les Indiens.

– Précaution dont je vous félicite. Je ne suis pas mécontent de cette aventure, qui s'annonce comme une vraie partie de plaisir.

Les voyageurs, qui avaient entendu notre conversation, ouvrirent les portières. Plusieurs d'entre eux descendirent et nous assaillirent de questions. Mais, sur la prière du chef de train, le silence se rétablit aussitôt.

– Vous transportez de l'or et de l'argent, n'est-ce pas ? fis-je.

– Comment le savez-vous ?

– Par les Indiens. Ils sont accompagnés d'un bandit blanc qui se réserve le métal, abandonnant tout le reste, vos scalpes compris, aux Peaux-Rouges.

– C'est extraordinaire ! Comment ce gredin a-t-il pu apprendre que nous transportons de l'or ?

– Il paraît que c'est un employé de chemin de fer qui l'a renseigné. C'est tout ce que je sais.

– Nous en apprendrons davantage lorsque nous l'aurons entre nos mains. Mais, à propos, monsieur, puis-je vous demander votre nom ?

– Mon camarade se nomme Sans-Ears et moi...

– Sans-Ears ? C'est un rude gaillard qui fera de la besogne pour douze, et vous, monsieur ?

– Moi ? Dans la Prairie, on m'appelle Old Shatterhand.

– Old Shatterhand, c'est vous ? Je vous connais depuis longtemps de réputation et je n'aurais jamais espéré avoir la chance de vous rencontrer. Mais, au fait, n'est-ce pas vous qui avez déjà déjoué une embuscade contre un train à Parauo ? Un attentat organisé par le chef blanc des Sioux ?

– Moi-même. J'étais alors en compagnie du jeune chef des Apaches, Winnetou, l'homme le plus célèbre de la Prairie. Mais, messieurs, je crois qu'il est temps de prendre une décision. Les

Peaux-Rouges connaissent l'horaire du train et un retard leur ferait concevoir des soupçons.

Je voyais que le chef de train manifestait des velléités de diriger l'expédition. Or l'entreprise était trop hardie pour que je pusse en abandonner la direction à un fonctionnaire de chemin de fer, aussi courageux qu'il fût.

Huit hommes s'offrirent à garder le train, au risque d'exposer leurs précieuses personnes. C'étaient les maris des trois dames et cinq autres voyageurs qui me semblaient mieux renseignés sur les cours des cigares, des vins et du chènevis, que sur le maniement des armes.

– D'autre part, le convoi ne peut rester sans fonctionnaire responsable, ajoutai-je en me tournant vers le chef de train.

– Le mécanicien et les chauffeurs resteront ici. Quant à moi, naturellement, je me joins à vous et je prends le commandement de l'expédition.

– Comme vous voudrez, monsieur. Vous avez sans doute déjà beaucoup combattu contre les Peaux-Rouges.

– Ce n'est pas nécessaire. Ces bandits ne savent qu'attaquer par derrière et, dans une lutte franche, ils cherchent toujours le salut dans la fuite. Ils ne nous donneront guère de fil à retordre, j'en suis persuadé.

– Je ne partage malheureusement pas votre assurance. Nous avons affaire aux Ogellallahs, la tribu la plus sanguinaire des Sioux, qui ont à leur tête les célèbres chefs Ka-Wo-Mien et Ma-Ti-Ru.

– J'espère que vous ne voulez pas insinuer que nous ayons à les redouter. Nous sommes plus de quarante et nous n'aurons pas de peine à en venir à bout. Je vais faire découvrir les phares et vous monterez sur la locomotive pour nous indiquer à quel endroit il faut s'arrêter. Là, tout le monde descendra à terre et,

en un tour de main, nous aurons égorgé toutes ces canailles. J'espère que nous n'aurons pas plus d'une petite heure de retard sur l'horaire.

– Votre plan de campagne est sans doute excellent et, dans d'autres circonstances, il donnerait certainement de bons résultats, mais, dans ce cas précis, vous menez ces quarante hommes à une mort certaine. Pour ma part, je refuse de participer à une telle entreprise.

– Quoi ? Vous refusez de nous aider ? Est-ce par lâcheté ou par dépit de ne pas diriger l'attaque ?

– Par lâcheté, dites-vous ? Je commence à douter que vous ayez jamais entendu parler de moi, car vous devriez savoir que le poing de Old Shatterhand est capable de vous enfoncer son nom dans le crâne de manière à vous le défoncer ! Quant au dépit que je peux éprouver, croyez bien qu'il m'est totalement indifférent que le train et vos scalpes soient, d'ici une heure, dans votre possession ou dans celle des Indiens. Mais, pour ce qui est de ma peau, je suis le seul à avoir droit au chapitre. Or je tiens à la conserver pendant quelque temps encore. Bonsoir, messieurs.

Je fis mine de partir, mais le chef de train me retint par le bras.

– Halte ! C'est moi qui commande et vous n'avez qu'à m'obéir. Vous allez nous accompagner dans le train jusqu'à l'endroit où se trouvent les Indiens, car je ne puis abandonner mon convoi. Un bon chef d'armée doit penser à toutes les éventualités et prendre ses précautions en vue d'une défaite toujours possible. Dans ce cas, le train nous servirait de refuge et faciliterait notre défense jusqu'à l'arrivée d'un prochain convoi de l'Est ou de l'Ouest. N'ai-je pas raison, messieurs ?

Tous se rangèrent à son avis. Pas un seul chasseur de l'Ouest ne se trouvait parmi les voyageurs et le plan du fonctionnaire avait une apparence de bon sens qui les induisait en

erreur. Le chef de train ne dissimula pas l'orgueil qu'il tirait de ce triomphe.

– Eh bien ! montez...

– C'est parfait. Vous commandez, j'obéis !

D'un seul bond, je fus sur le dos de mon mustang que, tout en parlant, j'avais libéré de ses entraves.

– Vous ne m'avez pas compris, je vous ai dit de monter dans la locomotive, cria le chef de train.

– Et moi, je préfère monter sur mon cheval. Une fois de plus, nos avis sont différents.

– Je vous ordonne de descendre.

Tout en serrant les flancs de mon mustang entre mes jambes, je criai au fonctionnaire :

– Il paraît que vous n'avez jamais eu l'occasion de parler à un chasseur de l'Ouest. Sans quoi, vous ne me parleriez pas sur ce ton-là. Vous n'avez qu'à monter vous-même sur votre locomotive.

De ma main droite, je le saisis par la taille et le soulevai en l'air. L'instant d'après, ce stratège des chemins de fer était juché sur sa locomotive, tandis que je m'éloignais au galop.

La nuit était déjà si claire que rien n'entravait plus ma course. Il ne me fallut pas plus d'un quart d'heure pour rejoindre Sam.

– Eh bien ? demanda celui-ci en me voyant descendre de ma monture, j'espère que vous nous amenez du renfort.

Je lui racontai mon aventure.

– Vous avez très bien fait, Charlie. Ces cheminots nous regardent de haut parce que nous n'allons pas trois fois par jour

chez le coiffeur. Naturellement, ils voudront exécuter leur plan. Eh bien ! ils auront une petite surprise, hihihihi !

Ce rire s'accompagnait d'un geste éloquent, qui semblait dépouiller de son scalpe une tête invisible.

– Mais, au fait, vous ne m'avez pas encore raconté ce que vous avez entendu, reprit-il.

– Ka-Wo-Mien et Ma-Ti-Ru sont les chefs.

– Tant mieux, ça va chauffer.

– Il y a parmi eux aussi un Blanc qui leur a révélé que le train contenait de l'or et de l'argent.

– Il a sans doute jeté son dévolu sur ce butin et abandonne les scalpes aux autres.

– Vous l'avez dit.

– Qu'allons-nous faire, Charlie ?

– Nous allons nous séparer et chacun de nous ira d'un côté du remblai, à mi-chemin des Indiens et de leurs chevaux.

– D'accord. Mais j'ai une idée : que diriez-vous d'un bon *stampedo*[4] ?

– Hum ! je ne crois pas que ce soit indiqué pour le moment. Que ferions-nous de tous ces Indiens ? Il vaut mieux leur laisser prendre la fuite.

– Vous avez peut-être raison, Charlie ; pourtant, il serait comique de voir la tête des Peaux-Rouges courant après leurs chevaux et n'en trouvant plus trace.

---

[4] Feu de prairie destiné à mettre en fuite des chevaux.

Nous nous éloignâmes de la voie et attachâmes nos chevaux en leur laissant à peine un espace de trois pas pour remuer. Puis, en décrivant un arc de cercle, nous parvînmes derrière les Indiens. Les phares de la locomotive restaient invisibles. Le plan du chef de train avait-il finalement trouvé de l'opposition ou bien, privé de mon concours, le grand stratège n'avait-il pas eu finalement le courage d'agir tout seul ?

Arrivés auprès des chevaux des Indiens, nous aperçûmes les silhouettes des deux gardiens qui, au lieu de rester immobiles à leurs postes, circulaient autour des bêtes. L'un d'eux s'approcha précisément du buisson qui nous abritait. En un clin d'œil, Sam immobilisa l'homme avec son lasso, en l'empêchant de pousser plus qu'un faible cri. Je me chargeai de l'autre gardien, et nous eûmes tôt fait d'en venir à bout. Tout à coup, mes yeux tombèrent sur un cheval qui se tenait auprès de nous. Il portait une de ces selles espagnoles si pratiques, et des étriers comme on en voit dans l'Amérique du Centre et du Sud. Il n'était d'ailleurs pas bridé à la manière indienne. Avais-je devant moi la monture d'un Blanc ? Je m'approchai de l'animal. Deux sacoches étaient accrochées à la selle. Je les ouvris et les fouillai. Elles contenaient quelques feuillets de papier et une bourse. Je m'en emparai et retournai auprès de Sam.

– Qu'allons-nous faire maintenant ? me demanda celui-ci.

– Vous irez à droite et moi à gauche. Mais voyez donc là-bas !

– Ma parole, c'est le train. Restons encore quelques instants, Charlie, pour nous divertir un peu.

Ainsi, le chef de train avait tout de même mis son plan à exécution. Les deux phares de la locomotive approchaient, mais très lentement, car il s'agissait de reconnaître l'endroit où les rails avaient été enlevés. Bientôt, le grincement des roues se fit de plus en plus fort, enfin, le train stoppa.

Les Peaux-Rouges devaient être furieux de voir leur plan échouer. Peut-être allaient-ils en conclure que le chef de train avait été averti. Le mieux que les voyageurs avaient à faire était de rester tranquillement dans leurs wagons et j'espérai, l'espace d'une seconde, qu'ils l'avaient compris d'eux-mêmes, mais, bientôt, je vis les portières s'ouvrir et les hommes sauter à terre, prêts à l'attaque. Ils n'allaient pas tarder à se rendre compte de toute l'imprudence de leur conduite. En descendant, ils s'étaient placés dans le champ lumineux des phares, en offrant une cible comme les Indiens n'auraient pu en rêver de meilleure. Une salve retentit, puis une autre, et un tumulte infernal éclata.

En brandissant leurs armes, les sauvages se ruèrent sur les Blancs, mais ils ne trouvèrent plus que les morts et les blessés graves, car ceux qui avaient échappé aux balles s'étaient immédiatement réfugiés dans les wagons. Quelques Indiens se penchèrent pour enlever les scalpes, mais ils durent y renoncer, car des coups de feu partaient du premier wagon.

À ce moment, le train aurait dû faire marche arrière. Pourtant, il n'en fit rien. Il était fort possible, d'ailleurs, que le mécanicien et le chauffeur se fussent également réfugiés dans les wagons.

– Maintenant, nous allons assister à un siège en bonne et due forme, fit remarquer Sam.

– Je ne le crois pas. Les Peaux-Rouges savent qu'un autre train ne tardera pas à arriver et ils vont donc essayer de prendre celui-ci d'assaut, bien que ce soit là une tactique qu'ils n'adoptent pas volontiers. Quant à nous, il ne nous reste plus qu'à allumer notre incendie. Nous allons rejoindre nos chevaux et chacun de nous décrira un large cercle en embrasant la Prairie tous les soixante mètres environ. Mais, auparavant, nous allons faire notre *stampedo*, afin d'empêcher les ennemis d'engager l'attaque et leur couper la retraite. Malheureusement, étant données les circonstances, c'est tout ce que nous pouvons faire.

– Et si le feu atteignait les wagons ?

– À moins que le convoi ne transporte des matières inflammables telles que de l'huile ou du goudron, le bois des wagons est assez solide pour résister à un feu d'herbe. Mais les Indiens comprendront que le seul moyen qui leur restera pour échapper aux flammes est d'allumer un contre-incendie. Ils vont faire un feu tout près du train, vous pouvez en être sûr. Moi, à leur place, j'essayerais même de mettre le feu sous les wagons.

– Avez-vous réfléchi au temps qu'il va nous falloir pour allumer cet incendie avec un pauvre punk, car nous ne pouvons songer à nous servir de torches qui nous trahiraient.

– Un bon chasseur de la Prairie doit prévoir toutes les éventualités ; je me suis muni d'un nombre suffisant d'allumettes.

– Bravo, Charlie ! Maintenant, vite le *stampedo* et ensuite à nos chevaux.

– Halte, Sam ! Je m'aperçois que je ne suis qu'un sot. Nous n'avons nul besoin d'aller chercher nos bêtes. Nous en avons suffisamment ici à notre portée. Je vais prendre par exemple ce cheval pie.

– Et moi cet alezan. Coupons leurs lassos en vitesse.

Nous nous glissâmes alors d'un cheval à l'autre en allumant les broussailles derrière les bêtes. Les flammes, d'abord très basses, ne pouvaient encore être aperçues des Indiens. Nous montâmes ensuite à cheval pour disparaître avant que le feu ne fût trop vif.

– Où nous retrouverons-nous ? demanda Sam.

– Sur la voie ferrée, entre les deux feux. Ça va ?

– Ça va.

Et il serra les flancs de son alezan.

Délivrés de leurs liens, les chevaux témoignaient de quelque nervosité. L'odeur du feu achevait de les exciter et leur débandade était imminente. Je m'élançai à droite dans la Prairie en décrivant un arc d'environ un mille de rayon. À vingt reprises, je sautai à terre pour mettre le feu aux herbes. J'étais déjà tout près de la voie ferrée, quand je pensai tout à coup à nos chevaux. La fièvre de l'action nous les avait fait complètement oublier.

Je tirai sur la bride de ma monture et fis volte-face. En ligne droite, je fonçai vers l'endroit où nous avions laissé nos bêtes. Le feu éclairait maintenant toute la région. Là-bas, dans la savane, le piétinement des sabots des chevaux retentissait. Plus près dominait un vacarme où des cris d'épouvante et de rage, comme seuls les gosiers indiens savent en émettre, s'entrecroisaient dans l'air. Des langues de feu commençaient à lécher les fonds de wagons. Je ne m'étais pas trompé en supposant que les Peaux-Rouges allumeraient un contre-incendie. Sur la gauche, mon mustang était emprisonné auprès de la Tony aux longues jambes. En arrivant près d'eux, je vis Sam accourir de la direction opposée sur un cheval galopant ventre à terre, car, lui aussi, au dernier moment, s'était aperçu de notre oubli.

Mais nos montures avaient été également remarquées par les Indiens. Un groupe de Peaux-Rouges s'était élancé vers nos bêtes et deux d'entre eux n'en étaient plus qu'a quelques pas. Je resserrai les courroies de mon fusil, me redressai sur ma selle et saisis mon tomahawk. En deux magnifiques foulées, mon cheval me rapprocha d'eux. Un coup d'œil me suffit pour les reconnaître : c'étaient les deux chefs.

– Arrière, Ma-Ti-Ru ! Ces chevaux m'appartiennent.

Il tourna la tête et me reconnut.

– Old Shatterhand ! Meurs, rebut des Visages Pâles !

Il tira son couteau, d'un bond se trouva près de mon cheval et s'apprêtait à se ruer sur moi lorsque mon tomahawk l'atteignit. Il chancela. Son compagnon sauta sur mon mustang, n'ayant pas remarqué que la bête avait les jambes entravées.

– Ka-Wo-Mien ! Tout à l'heure, tu parlais de moi à un traître blanc, maintenant, c'est moi qui vais te parler.

Comprenant que, juché sur un cheval réduit à l'immobilité, il était perdu, l'Indien sauta à terre et chercha à disparaître sous les arbustes. Je lançai dans sa direction mon tomahawk qui fendit l'air en sifflant et s'abattit sur son crâne. Je descendis à mon tour à terre, pris mon fusil à répétition, don d'un vieil ami de la Nouvelle-Orléans et arme unique de son espèce, et me tournai vers les Peaux-Rouges. Trois coups consécutifs abattirent autant de sauvages. Le feu était déjà si proche qu'il eût été imprudent de continuer. Je coupai les liens de mon mustang et l'enfourchai. Le cheval pie était déjà en fuite.

– Hé, Charlie ! Gagnons vite l'éclaircie !

En un clin d'œil, il sauta de son alezan sur le dos de sa Tony dont il coupa les liens en se penchant, puis s'élança vers un endroit découvert respecté jusqu'ici par le feu.

Nous traversâmes sans accident le champ de l'incendie et nous nous trouvâmes bientôt à gauche, derrière les flammes. À cet endroit, j'avais dû embraser les herbes à trois reprises et, pourtant, le sol était seulement noirci par le feu qui s'était aussitôt éteint. Devant et derrière nous l'incendie faisait rage et absorbait l'oxygène avec une telle rapidité que nous avions peine à respirer.

À mesure que nous nous éloignons du feu, l'atmosphère devenait plus pure et, au bout d'un quart d'heure, nous ne voyions plus de l'incendie qu'un grand brasier à l'horizon. Devant nous, à perte de vue, s'étendait la plaine noire, si noire,

qu'on distinguait à peine à trois pas devant soi, la fumée ayant formé un nuage dense qui obscurcissait le ciel.

– Un beau petit incendie ! dit Sam. Le train a dû flamber comme une allumette.

– Je ne crois pas. Les wagons doivent être faits de façon à pouvoir résister au feu, car il arrive fréquemment qu'ils aient à traverser une forêt ou une savane en proie aux flammes.

» Il faut faire croire aux Peaux-Rouges que nous nous éloignons. Peut-être nous prennent-ils pour des chasseurs détachés d'un groupe ; dans ce cas, ils croiront que nous nous hâtons pour chercher du renfort. Allons au galop vers le nord, tournons vers l'est, puis retournons en demi-cercle sur les lieux.

– C'est aussi tout à fait mon avis. Ou je me trompe fort, ou bien cette aventure aura une fin qui coûtera pas mal de paires d'oreilles aux Ogellallahs...

Tout en échangeant ces paroles, nous parcourions côte à côte la Prairie. La vieille jument faisait travailler de son mieux ses jambes interminables, de sorte qu'elle suivait facilement l'allure de mon mustang. Au bout de quelques minutes, nous nous trouvâmes de nouveau près de la voie ferrée, à un endroit situé à un mille peut-être à l'est de celui où le train s'était arrêté. Là, nous attachâmes nos chevaux et nous nous mîmes à longer les rails vers le lieu de l'agression.

L'atmosphère était saturée d'une odeur de roussi et la plaine immense était recouverte d'un épais tapis de cendre qu'une brise légère soulevait, si bien que nous en avions la gorge sèche. Nous faisions des efforts inouïs pour ne pas tousser, ce qui aurait pu nous trahir. Les phares de la locomotive luisaient au loin ; cependant, malgré la lumière qu'ils répandaient, nous n'apercevions d'Indiens ni à droite ni à gauche de la voie. Nous nous approchâmes du train.

Je ne m'étais pas trompé. Pour éviter l'incendie, les Peaux-Rouges s'étaient réfugiés sur le toit ou sous les wagons. Maintenant, ils n'osaient pas quitter leur cachette, de peur de s'exposer aux balles des blancs.

Une idée me vint à l'esprit. Sans doute, le projet que je venais de concevoir était difficile à réaliser, mais il promettait d'être radical.

– Sam, retournez près des chevaux pour empêcher les Indiens de s'en emparer.

– Pensez-vous ! Ils sont trop contents d'être en sécurité pour se déranger.

– Je me charge de les déloger de leur refuge.

– À coups de fusil ?

– Non.

J'exposai mon projet à Sam qui approuva :

– C'est une excellente idée, Charlie, mais faites vite pour qu'ils ne vous aperçoivent pas pendant que vous sauterez. Moi, je serai au moment voulu avec les chevaux et, naturellement..... hihihihi... nous tomberons dessus comme des buffles sur des coyotes.

Il retourna en arrière tandis que je continuai à avancer en rampant, mon couteau dans ma main droite, prêt à me défendre en cas d'agression. Je gagnai sans encombre et inaperçu le dessous de la locomotive. Les roues et l'exiguïté de l'espace ne me permettaient pas de me rendre compte si j'avais des Indiens tout près de moi. En deux bonds je grimpai sur la locomotive.

Un cri perçant retentit à mes côtés. Je tâtonnai autour de moi et, l'instant d'après, le train s'ébranlait. Des cris de douleur et de stupéfaction déchirèrent les airs. J'avais parcouru trente

mètres environ quand une silhouette se dressa devant moi, le couteau à la main.

– Chien ! cria une voix.

C'était un blanc. Un coup de poing en pleine poitrine le fit s'écrouler.

– Ici, Charlie, vite ! vite !

C'était Sam qui m'appelait. Il était juché sur sa Tony et tenait mon mustang par la bride d'une main, tandis que de l'autre, il se défendait contre deux Peaux-Rouges. Les autres Indiens, non blessés par les roues, couraient maintenant vers l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux. Ils espéraient sans doute que les bêtes avaient échappé à l'incendie.

Je sautai à bas de la locomotive et me dirigeai vers Sam. Les deux Indiens, en entendant l'appel de Sam et en me voyant arriver, s'étaient enfuis. Nous nous lançâmes à leur poursuite. Ce n'était pas une entreprise très périlleuse, car, pris de panique, surtout lorsqu'ils s'étaient aperçus de la disparition de leurs chevaux, ils s'enfuyaient en débandade comme une troupe de chevreuils poursuivis par une meute de chiens.

Soudain, j'entendis Sam crier :

– Mille tonnerres, mais c'est Fred Morgan ! Ton heure a enfin sonné, crapule !

Je tournai la tête et, à la lumière de l'horizon encore embrasé, je vis Sam s'élancer dans un galop infernal, mais, au même moment, son adversaire disparut dans la masse grouillante des Indiens en déroute.

Sam éperonna sa jument qui, d'un bond prodigieux, se trouva au milieu des fuyards. Je ne pus suivre les péripéties de l'aventure, car plusieurs Peaux-Rouges, m'ayant attaqué, me donnèrent fort à faire.

Je renonçai à poursuivre les Indiens ; assez de sang avait déjà été répandu et il était certain qu'après cette petite leçon ils se garderaient bien de retourner sur leurs pas. Voulant faire comprendre à Sam que la poursuite des fuyards ne ferait que l'exposer inutilement au danger, j'eus recours à notre signal convenu et me mis à imiter le hurlement des coyotes de toutes mes forces. Après quoi je regagnai le train.

Le personnel était descendu à terre. Le chef du train lançait des jurons en regardant les victimes et, lorsqu'il m'aperçut, il déchargea sur moi toute sa rage.

– Vous avez eu une fameuse idée de mettre le train en branle afin de disperser les Peaux-Rouges que nous tenions si bien et que nous allions exterminer jusqu'au dernier.

– Allons, allons, mon ami, félicitez-vous de vous en être tiré à si bon compte, car ils auraient très bien pu être les premiers à vous exterminer ! Vous vous êtes mis vous-mêmes dans de beaux draps.

– Qui a incendié la Prairie ?

– Moi.

– Mais vous êtes complètement fou ! Et vous avez encore l'aplomb de vouloir me faire de la morale. Savez-vous que je peux vous arrêter et vous remettre entre les mains de la justice ?

– Non, je l'ignore, mais je vous autorise volontiers à faire descendre Old Shatterhand de son cheval, à l'enfermer dans un wagon et à le conduire devant le tribunal. Je serais curieux de savoir comment vous vous y prendriez.

La confusion se peignit sur son visage.

– Ce n'était qu'une façon de parler. Mais, entre nous soit dit, vous avez commis une lourde faute, que je consens d'ailleurs volontiers à vous pardonner.

– Je vous en sais gré, monsieur. Je suis vraiment tout confus de la clémence que les puissants de la terre veulent bien me témoigner. Puis-je vous demander ce que vous comptez faire maintenant ?

– Et quoi donc ? sinon faire réparer la voie et continuer mon chemin ? Croyez-vous que nous ayons à craindre une deuxième attaque ?

– Je ne le crois pas. Votre tactique a été si géniale qu'elle aura ôté aux Indiens toute envie de recommencer.

– J'espère que vous ne vous moquez pas de moi, car je vous préviens que je ne tolère pas la raillerie. Je vous fais remarquer que ces Peaux-Rouges étaient beaucoup plus nombreux que nous et qu'ils étaient parfaitement préparés à l'attaque. Nous ne pouvions rien contre eux.

– Il me semble que je vous l'avais dit. Les Ogellallahs savent se servir de leurs armes. Voyez plutôt : sur vos seize ouvriers et vos vingt miliciens, neuf sont tombés. Je n'en porte pas la responsabilité. Quant à vous, je vous prie de considérer qu'à deux, mon compagnon et moi, nous avons mis en déroute toute la troupe des Peaux-Rouges. Vous pouvez en déduire que la rencontre aurait pris une tout autre tournure si vous aviez bien voulu vous en remettre à moi.

Il semblait avoir grande envie de riposter, mais plusieurs voyageurs s'approchèrent et, comme ils me donnaient tous raison, il se contenta de me demander, en changeant de ton :

– Resterez-vous ici jusqu'à notre départ ?

– Cela va sans dire. Un véritable homme de l'Ouest ne fait jamais son travail à moitié. Mettez-vous à l'œuvre, allumez quelques feux – vous trouverez assez de branchages secs par ici – et postez quelques sentinelles pour le cas, d'ailleurs peu probable, où les Peaux-Rouges voudraient revenir sur leurs pas.

– Ne voudriez-vous pas vous en charger ?

– De quoi ?

– De la garde.

– Je n'y tiens pas. Je vous ai déjà rendu assez de services et je crois que ce n'est pas encore fini. Vous êtes assez bon stratège pour pouvoir poster vous-même vos sentinelles.

– Mais, aucun parmi nous n'a d'aussi bons yeux ni d'aussi bonnes oreilles que vous.

– Vous n'aurez qu'à faire un petit effort, monsieur, vous verrez et vous entendrez aussi bien que moi. Tenez, je vais vous donner un exemple. Écoutez un peu à gauche. Entendez-vous quelque chose ?

– Oui, un cheval qui s'approche. C'est sans doute un Indien.

– Pensez-vous ! Comment pouvez-vous croire qu'un Indien qui se prépare à l'attaque fasse autant de bruit ? C'est tout simplement mon compagnon et je vous demanderai de lui réserver un bon accueil. Il faut que vous sachiez que Sans-Ears ne goûte pas la plaisanterie.

En effet, c'était Sam. Il descendit de sa Tony avec un air féroce.

– Vous avez entendu mon signal ? demandai-je.

Il hocha affirmativement la tête et se tourna vers le chef de train.

– C'est vous, le fameux stratège ?

– Moi-même, répondit l'interpellé d'un air si sérieux que j'eus de la peine à ne pas éclater de rire.

– Eh bien ! je vous fais tous mes compliments, car, voyez-vous, cette vieille jument a plus de cervelle que vous. Si ça continue, vous finirez dans un fauteuil de président. Attends-moi, Tony, je reviens tout de suite.

Le brave cheminot était si abasourdi qu'il ne trouva pas de réponse. Mais en eût-il trouvé une, qu'il n'aurait pas eu le temps de la formuler, car, en une seconde, Sans-Ears avait disparu dans l'obscurité. Je me demandais ce qui avait pu mettre mon brave Sam de si mauvaise humeur et je me dis que, certainement, Fred Morgan devait y être pour quelque chose. C'était sans aucun doute lui, le blanc que j'avais chassé de la locomotive.

Je me doutais un peu où Sam était parti. J'aurais déjà fait la même chose si j'en avais eu le temps.

Il revint au bout de quelques minutes. J'étais assis en train de regarder les travaux qui commençaient sur la voie, à la lumière des feux qu'on venait d'allumer. Il vint s'asseoir près de moi. L'expression de son visage ne s'était pas radoucie ; au contraire, le brave homme était plus maussade que jamais.

– Eh bien ? demandai-je.

– Quoi, eh bien ?

– Ils sont morts ?

– Morts ? Vous vous moquez du monde ! Comment voulez-vous que des chefs indiens meurent quand on se contente de les chasser comme des mouches importunes ? Avez-vous entendu, tout à l'heure, ce que j'ai dit au chef de train ?

– Quoi ?

– Que Tony avait plus de cervelle que lui.

– Et puis après ?

– Je pourrais vous en dire autant. Ma Tony aurait tué Ma-Ti-Ru et Ka-Wo-Mien pour de bon et non pas à moitié. Ils ont pris la fuite.

– Tant mieux.

– Tant mieux ? N'est-ce pas malheureux de laisser courir deux crapules de leur espèce quand on tenait presque leur scalpe dans la main ?

– Puisque je vous dis, Sam, que j'avais de bonnes raisons pour agir ainsi. Dites-moi plutôt ce qui vous a mis de si mauvaise humeur.

– Vous ne me le demanderiez pas si vous saviez qui j'ai rencontré.

– Je sais. Fred Morgan.

– C'est extraordinaire. Qui vous l'a dit ?

– Vous avez crié son nom assez fort, quand vous l'avez aperçu.

– Tiens, je ne m'en suis pas rendu compte. Savez-vous qui est ce coquin ?

Cette question, ainsi que l'air haineux de Sam, me suggérèrent une idée.

– Sans doute un des meurtriers de votre femme et de votre enfant.

– Vous l'avez dit.

Et il poursuivit :

– Et dire que ce scélérat m'a échappé. Si j'avais encore des oreilles, je me les arracherais de rage.

– Pourtant, je vous ai vu le suivre à cheval au milieu des Indiens.

– Mais je n'ai pas pu rattraper. Je ne l'ai plus revu. Peut-être s'est-il couché par terre et je l'aurai alors dépassé sans l'apercevoir. Mais je finirai bien par l'avoir. Sans-Ears n'a pas dit son dernier mot. La piste est encore visible, nous allons les suivre.

– Ce serait assez difficile. Il est vrai qu'on distingue sans peine les empreintes d'un blanc et celles d'un rouge. Mais qui vous dit que cet homme n'est pas assez rusé pour marcher en dedans comme ses compagnons rouges ? Et puis ont-ils toujours avancé sur un sol qui conserve les empreintes ?

– Vous avez raison, Charlie, mais que faire, alors ?

Pour toute réponse, je tirai de ma poche la bourse et les papiers que j'avais trouvés sur le cheval du blanc.

– Peut-être que cela nous suggérera une idée, dis-je...

J'ouvris la bourse. Tout près de nous, un feu flambait, de sorte qu'un reflet éclaira son contenu. Je poussai un cri de stupéfaction.

– Des pierres, des pierres précieuses, des diamants ! Sam, je tiens entre mes mains une fortune !

Comment ce bandit avait-il pu entrer en possession d'un tel trésor et pourquoi l'emportait-il avec lui dans la savane ? Une chose était certaine : il ne l'avait pas acquis d'une façon honnête et mon devoir était de restituer ce bien à son légitime propriétaire.

– Des diamants ? Mille tonnerres ! Vous en êtes sûr ? Faites voir. De ma vie, je n'ai encore jamais eu l'occasion de toucher à ces pierres rares.

– Ce sont des diamants du Brésil, dis-je en les tendant à Sam. Regardez-les.

– Hum ! je ne sais pas où les gens ont la tête pour attacher un tel prix à ces cailloux. Car, après tout, ce ne sont que des cailloux. Cela ne vaut pas un bon morceau de métal, n'est-ce pas, Charlie ?

– C'est du charbon, Sam, tout juste du charbon.

– Charbon ou coke, je m'en fiche. Je ne donnerais pas pour tout cela mon vieux fusil. Qu'allez-vous faire de ces cailloux ?

– Je vais les rendre à leur propriétaire.

– Mais qui est-ce ?

– Je l'ignore, mais je ne tarderai pas à le savoir, car celui qui perd une telle fortune ne se tient pas coi et l'annonce dans tous les journaux.

– Charlie ?... Il vous faut tout de suite prendre un abonnement.

– Ce n'est pas la peine. Nous trouverons, sans doute, une indication dans ces papiers-là.

– Faites voir.

Je dépliai les papiers. Il y avait là deux cartes des États-Unis et une lettre sans enveloppe. Elle était ainsi conçue :

Galveston, le...

Cher père,

J'ai besoin de toi. Arrive le plus tôt que tu pourras, même si le coup des diamants n'a pas réussi. Nous serons riches de toute façon. Vers la mi-août, tu me trouveras dans la Sierra Ranca, sur le Rio-Pecos, à l'endroit compris entre le Skettel-Peak et le Head-Peak. Je te dirai le reste de vive voix.

Ton PATRICK.

Le coin de la lettre qui portait la date avait été arraché, de sorte que je ne pouvais savoir quand elle avait été écrite.

– C'est parfait, dit Sam, lorsque j'eus fini ma lecture. C'est bien lui, car son coquin de fils s'appelle justement Patrick. Ce sont ces deux-là qui me manquent pour compléter la série des dix encoches sur mon fusil. Mais, dites donc, comment s'appellent déjà ces deux montagnes ?

– Le Skettel-Peak et le Head-Peak.

– Vous les connaissez ?

– Un peu. À Santa-Fé, on m'avait dit que, dans la Sierra Ranca et la Sierra Guadeloupe, il y avait des ours. Alors, j'ai fait un détour par là.

– Vous connaissez aussi le Rio-Pecos ?

– Très bien.

– Dans ce cas, vous êtes l'homme qu'il me faut. Je me proposais d'aller au Texas et au Mexique uniquement dans l'espoir d'y trouver mes hommes, mais, puisqu'ils sont assez gentils pour me signaler eux-mêmes le lieu où je pourrai les trouver, je serais le dernier des imbéciles si je les privais de la visite de Sans-Ears et de sa Tony. Voulez-vous me tenir compagnie, au cas où, d'ici demain, nous ne trouverions pas trace de Fred Morgan ?

– Bien sûr. J'ai besoin de le voir pour apprendre à qui appartiennent les diamants.

– Dans ce cas, cachez vos cailloux, et allons voir un peu ce que fabriquent ces cheminots.

Le chef de train avait, cette fois, suivi mon conseil et disposé des sentinelles. Le personnel du train était occupé à replacer

les rails, tandis que les voyageurs observaient les travaux ou bien prenaient soin des victimes. D'autres, enfin, attendaient que ma conversation avec Sam fût finie pour venir nous parler. En nous voyant nous lever, ils s'approchèrent pour nous remercier de notre aide. Ils semblaient plus raisonnables que le chef de train et paraissaient mieux comprendre la situation. Ils nous demandèrent ce qu'ils pourraient nous offrir pour nous exprimer leur gratitude. Je dis que j'avais besoin de poudre, de plomb, de tabac, de pain, d'allumettes et que, si cela ne les privait pas, je serais heureux de pouvoir leur en acheter. Aussitôt, tous se mirent à fouiller dans leurs bagages et, au bout de quelques minutes, nous étions abondamment pourvus de tous ces articles. Personne ne voulut entendre parler d'accepter de l'argent et, en la circonstance, il eût été déplacé d'insister.

Au bout de quelque temps, les travaux touchèrent à leur fin. On rangea les outils et le chef de train s'approcha de nous.

– Voulez-vous monter avec nous, messieurs ? Je vous déposerai volontiers où vous voudrez.

– Merci, nous restons ici, répondis-je.

– Ce sera comme vous voudrez. Naturellement, j'aurai à rédiger un rapport sur les événements et je n'oublierai pas d'y mentionner vos mérites. Vous pouvez compter sur une belle récompense.

– Merci beaucoup. Mais nous n'en avons cure, car nous ne restons pas dans la région.

– À qui reviennent les trophées ?

– D'après la loi de la savane, tout le bien des vaincus revient aux vainqueurs.

– Puisque c'est nous qui sommes les vainqueurs, nous pouvons nous emparer de tout ce que nous trouverons sur les In-

diens. Allez-y, mes enfants ! Chacun de nous sera content de garder un souvenir de cette bataille.

À ces paroles, Sam marcha tout droit au chef de train.

– Voulez-vous nous montrer, monsieur, les Indiens que vous avez vaincus et tués ?

L'homme le dévisagea sans comprendre.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Tout simplement que, si vous en avez tué un, vous êtes libre de prendre ce que vous trouverez sur lui, mais c'est tout.

– Voyons, Sam, laissez-leur ce plaisir. Nous n'avons pas besoin de nous encombrer.

– Vous croyez ? Alors, tant pis ! Mais gare à vous si vous prenez leurs scalpes.

– Par exemple, vous emporterez vos morts, ajoutai-je, c'est votre devoir.

Ils ne pouvaient refuser. Les cadavres des Indiens furent dépouillés de leurs armes et de leurs autres objets de valeur. Puis on chargea les corps des blancs dans un wagon spécial et le train se remit en route. Pendant quelque temps encore, son grondement nous parvint, puis tout retomba dans le silence.

Je me retrouvai seul avec Sam au milieu de la savane.

– Qu'allons-nous faire maintenant, Charlie ? demanda celui-ci.

– Nous allons dormir.

– Ne craignez-vous pas qu'une fois ces braves guerriers partis les Indiens reviennent troubler notre sommeil ?

– Pas du tout. Mais Fred Morgan essayera probablement de retrouver son cheval et son trésor.

– C'est possible, mais peu probable. Qui donc s'amuserait à rechercher un cheval fuyant l'incendie ? Et puis il sait bien qu'en plus des cheminots il trouverait ici quelqu'un dont la rencontre pourrait lui être fatale.

– Oui, il m'a très bien reconnu et je serais étonné s'il n'avait pas envie de me régaler d'une balle ou d'un coup de couteau.

– On verra ça, mais, pour le moment, nous sommes en sécurité. Il faudra, seulement, nous éloigner suffisamment de la voie ferrée si nous voulons ne pas être dérangés dans notre sommeil.

– Eh bien ! en route.

Il enfourcha sa Tony, moi mon mustang, et nous parcourûmes quelques milles dans la direction du nord. Puis nous nous arrêtâmes, attachâmes nos bêtes et nous enveloppâmes dans nos couvertures.

J'étais passablement fatigué et je m'endormis aussitôt.

Comme dans un rêve, je crus entendre un train passer de l'est vers l'ouest, mais mon sommeil était si profond que ce bruit ne parvint pas à me réveiller.

Lorsque j'ouvris les yeux et écartai ma couverture, le jour était déjà levé. Sam était assis près de moi en train de fumer tranquillement un des cigares dont nous avions reçu une provision la veille.

– Bonjour, Charlie. Ce tabac me change un peu des cigares de feuilles de salade dont vous avez une manufacture dans votre selle. Fumez-en un, après quoi nous nous mettrons à l'œuvre. Évidemment, il ne peut être question de déjeuner tant que nous n'aurons pas d'eau.

– Reste à savoir si nous aurons la chance d'en trouver bientôt. Ça serait pourtant bien utile pour nos chevaux, qui n'ont pas de fourrage. Quant à moi, je savourerai tout aussi bien mon cigare à cheval.

– Où allons-nous ? demanda Sam.

– D'abord à l'endroit où le train s'était arrêté, dis-je en enfourchant mon mustang. Par là, aucune trace ne nous échappera.

La cendre fine des herbes brûlées avait, comme on peut le penser, parfaitement marqué les empreintes des Ogellallahs, mais le vent avait éparpillé la cendre pendant la nuit, si bien qu'il n'y avait plus de traces visibles. Au bout de quelque temps, je retrouvai Sam, dont je m'étais séparé pour en finir plus vite. Pour ma part, mes recherches étaient restées sans résultat.

– Vous avez trouvé quelque chose, Charlie ? me demanda Sam.

– Rien.

– Moi non plus. Peste soit du vent qui vient toujours quand on n'a pas besoin de lui ! Si vous n'aviez pas trouvé cette lettre, je me demande comment nous aurions pu nous débrouiller.

– Eh bien ! en route pour le Rio-Pecos.

– En route, mais, avant, je vais laisser ma carte de visite aux Indiens. Il faut qu'ils sachent à qui ils doivent la partie de plaisir d'hier.

Tandis que je me reposais sur la voie, mon compagnon se livrait à sa macabre besogne à laquelle j'avais refusé de participer. Au bout d'un quart d'heure, les cadavres des Indiens étaient rangés côte à côte, leurs oreilles coupées, serrées dans leurs mains jointes.

– Et maintenant nous pouvons partir, fit Sam. Nous avons une belle traite à fournir avant de trouver de l'eau et je brûle déjà d'impatience de savoir qui soutiendra mieux cette épreuve, de votre mustang ou de ma vieille Tony.

– Je vous fais remarquer que votre bête a un fardeau moins lourd à porter.

– Si vous voulez, elle porte un peu moins de chair, mais par contre un peu plus de cervelle. Car, si Fred Morgan m'a échappé, ce n'est pas ma faute, mais que vous ayez laissé en vie ces deux chefs rouges, voilà ce que je ne pourrai jamais vous pardonner... à moins que vous ne m'aidiez à mettre la main sur Fred Morgan.

CHAPITRE II

OÙ LA « MAIN QUI FRAPPE » RETROUVE UN VIEIL AMI

Entre le Texas, l'Arizona, le Nouveau-Mexique et la réserve des Indiens, autrement dit entre les chaînes des monts Ozarques, la Sierra Guadeloupe inférieure et supérieure et les monts Gualpa, encerclée de montagnes qui voisinent avec le Rio-Pecos supérieur et les sources de la Red River, de la Sabine, de Trinidad, du Brasos et du Colorado, s'étend une immense et effrayante région qu'on pourrait appeler le Sahara des États-Unis. Des étendues désertes recouvertes de sable brûlant alternent avec des plateaux rocailleux dont le sol nu et desséché n'offre pas la moindre possibilité de vie, même au plus modeste des êtres vivants. Nuits glaciales et journées caniculaires se suivent sans aucune transition. Aucune oasis n'interrompt, comme au Sahara, la monotonie du paysage. Pas le moindre cours d'eau n'anime de sa fraîcheur vivifiante ce pays désolé. La riche région montagneuse se transforme soudain en un désert infini où la mort semble rôder sans cesse. Çà et là, créé par quelque force mystérieuse, se dresse un arbuste solitaire de mezquite comme pour se rire de l'œil assoiffé qui se pose sur cette tache verte. Çà et là, autre phénomène surprenant, une variété sauvage de cactus surgit du sol, formant parfois des bouquets, parfois de véritables tapis, sans que l'on puisse comprendre comment cette végétation trouve sa subsistance dans ce sol déshérité.

Mais ni le mezquite ni les cactus ne reposent l'œil de la monotonie environnante. Leurs feuilles sont d'un vert gris et couvertes d'une épaisse couche de poussière, et leur silhouette rigide est sans grâce. Gare au cheval que son cavalier imprudent dirigerait vers une de ces oasis de cactus ! Les piquants de cette

plante, durs comme des pointes d'acier, lui blesseraient si cruellement les sabots que plus jamais il ne pourrait marcher. La seule ressource qui reste au cavalier est alors de donner à sa monture le coup de grâce.

Malgré l'horreur qui règne sur cette région, l'homme n'a pas hésité à braver ses frontières. Des routes y sont tracées, qui mènent vers Santa-Fé et Fort-Union, d'un côté vers le Paso-del-Norte, de l'autre vers les prairies et les forêts fertiles du Texas. Mais par le mot « route » il ne faut pas comprendre les voies construites qui, dans les pays civilisés, portent ce nom. Certes, de temps en temps, un chasseur solitaire y passe ou une troupe d'Indiens ou encore un troupeau de buffles, mais ils ne suivent ni les uns ni les autres aucun chemin tracé ; ils se frayent leur propre passage aussi longtemps que le terrain le leur permet et que certains indices du sol leur font supposer qu'ils sont sur la bonne voie. Mais, même pour l'œil le plus exercé, ces indices finissent par manquer. Aussi, les voyageurs ont-ils eu recours à des jalons qu'ils plantent d'intervalle en intervalle.

Ce désert réclame des victimes qui, étant donnée son étendue, sont plus nombreuses que celles du Sahara d'Afrique ou du Chamo d'Asie. Les cadavres humains, les charognes animales, les fragments de harnachements, vestiges de chariots et autres tristes épaves jonchent le chemin, témoins muets mais combien éloquents d'autant de drames poignants. Au-dessus de tous ces restes, des vautours planent inlassablement, s'attachant à la suite de chaque être vivant échoué dans ces parages, sûrs que tôt ou tard il deviendra leur proie.

Quel est donc le nom de ce désert ?

Les habitants des régions voisines lui donnent toutes sortes de noms, tantôt anglais, tantôt français, tantôt espagnols. Mais,

le plus souvent, on l'appelle, à cause de ses jalons points de repère, le *Llano Estacado*[5].

Venant du côté des confluents de la Red-River, et se dirigeant vers la Sierra Rianca, avancent deux cavaliers dont les montures semblent complètement épuisées. Les pauvres bêtes ne sont plus que des squelettes ; elles font penser à ces oiseaux amaigris qu'on s'attend à trouver le lendemain morts dans leur cage. Elles traînent péniblement leurs membres décharnés, si lentement qu'à chaque pas on croit qu'elles vont s'effondrer. Leurs yeux sont injectés de sang, leur langue sèche pend entre leurs brides relâchées et, malgré la chaleur intense, pas la moindre goutte de sueur ne suinte sur leur échine, pas la moindre goutte d'écume n'apparaît à leur bouche : l'âpre désert ne trouve pas une goutte de plus à tirer de leurs malheureuses carcasses. Ces deux chevaux, c'est Tony et mon mustang, et leurs deux cavaliers ne sont autres que Sam et moi.

Depuis cinq jours, nous traversions le Llano Estacado où, tout d'abord, nous avions trouvé de temps à autre un petit cours d'eau. Maintenant, seulement, je comprenais tous les avantages qu'ont les voyageurs africains à avoir pour montures des chameaux, bêtes particulièrement résistantes à la soif.

Le petit corps desséché de Sam était penché sur sa jument comme s'il n'y était plus maintenu que par un fil invisible. Sa bouche était ouverte et ses yeux avaient ce regard fixe, signe précurseur d'une apathie complète. Moi aussi, d'ailleurs, j'avais l'impression que mes paupières étaient en plomb. Mon gosier était si sec que je ne pouvais émettre le moindre son. Il me semblait que la moindre parole le ferait éclater. J'avais l'impression que mes veines charriaient du métal en fusion. Je sentais qu'avant une heure nos chevaux s'affaleraient sans force.

---

[5] La plaine jalonnée.

– De l'eau !... murmura Sam.

Je levai la tête. Que pouvais-je répondre ? Je restai silencieux. Tout à coup, mon mustang s'arrêta. Je fis des efforts surhumains pour le remettre en marche. En vain. Il refusait d'avancer. La vieille Tony suivit son exemple.

– Descendons, balbutiai-je, et ce simple mot me causa une douleur infinie à prononcer. C'était comme si toutes mes voies respiratoires, des poumons jusqu'aux lèvres, étaient piquées par des milliers de petites épingles.

Je descendis de mon cheval, le pris par la bride et continuai à avancer en chancelant. Libéré de son fardeau, il me suivait tant bien que mal. Sam fit de même pour sa jument, mais il était évident qu'il était encore plus épuisé que moi. Il titubait presque et menaçait de tomber à chaque pas. Nous nous traînâmes ainsi un demi-mille environ, puis j'entendis derrière moi un gémissement. Je me retournai. Le brave Sam était couché sur le sable, les yeux fermés. Je m'assis près de lui, silencieux, car aucune parole n'aurait pu le soulager.

C'était donc là le terme de ma vie, l'ultime but de mes pérégrinations. Je m'efforçais de penser à mes parents, à ma famille, de concentrer mes pensées pour une prière, mais je ne parvenais pas à maîtriser mon cerveau en ébullition.

De Santa-Fé et du Paso-del-Norte, souvent des caravanes de chercheurs d'or reviennent avec une riche moisson pour gagner l'Est. Il leur faut traverser le Llano Estacado et c'est là que le pire des dangers les guette. Ceux que les mines n'ont pas favorisés et qui ont perdu le goût du travail honnête, les dévoyés rejetés par l'Est, les rebuts de la société viennent souvent dans ces parages dans l'espoir de surprendre une de ces caravanes de chercheurs d'or qui leur procure un riche butin. Mais, comme ces chercheurs d'or sont pour la plupart des gaillards solides, trempés dans plus d'une bataille, une telle rencontre n'est pas sans danger pour les agresseurs. Aussi les bandits ont-ils sou-

vent recours à un moyen aussi cruel qu'infâme : ils enlèvent les jalons et les plantent dans une fausse direction, dirigeant ainsi leurs victimes dans les régions les plus arides du désert et les précipitant littéralement dans les bras de la mort. Alors, ce n'est plus pour eux qu'un jeu d'enfant de s'emparer du bien des victimes, de sorte que les ossements de centaines d'êtres humains blanchissent ici sous les rayons ardents du soleil, pendant que leurs familles attendent toujours leur retour, l'espoir dans le cœur.

Jusque-là, nous nous étions fiés aux jalons et ce n'est que vers midi que nous remarquâmes qu'ils nous menaient sur une fausse route. Depuis quand avions-nous dévié du vrai chemin ? Je n'en avais aucune idée. D'ailleurs, il eût été inutile de revenir sur nos pas, car, dans l'état où nous nous trouvions, chaque minute était précieuse. Sam ne pouvait plus avancer et moi-même j'aurais tout au plus pu faire un mille en bandant mes dernières forces. Il était clair que bien que vivants nous étions déjà au seuil de la tombe et que seul un hasard imprévisible pouvait encore nous sauver.

Un cri perçant et rauque retentit au-dessus de moi. Je levai les yeux et aperçus un vautour qui, sans doute venait seulement de prendre son vol. Il décrivit un cercle au-dessus de nous, nous considérant, sans doute, déjà comme sa proie. Non loin de nous devait se trouver une victime du désert ou un *stakeman*, ainsi qu'on appelle les pillards qui sévissent dans l'Estacado.

Je jetai un regard circulaire dans l'espoir de découvrir une trace.

Bien qu'injectés de sang par suite de l'ardeur du soleil et de la fièvre mes yeux fussent prêts de me refuser tout service, j'aperçus, à un millier de pas de là, un point qui ne pouvait être ni une pierre, ni une élévation du sol. Je pris ma longue-vue et me traînai dans cette direction.

À mi-chemin de l'endroit, je reconnus trois coyotes, ces animaux de la Prairie qui tiennent le milieu entre le loup et la hyène, et, un peu plus loin, quelques vautours. Ils entouraient un corps que je ne pouvais pas encore distinguer nettement. Ce devait être soit un animal, soit un homme qui n'avait pas encore rendu l'âme, car, dans le cas contraire, les bêtes se seraient déjà partagé leur proie. La vue des coyotes me remplit d'un nouvel espoir, car ces animaux, qui ne peuvent vivre longtemps sans eau, ne se hasardent pas au fond du désert. Mais, ce qui importait avant tout, c'était de voir quel était ce corps guetté par les rapaces. J'étais sur le point de reprendre ma route, lorsqu'une idée me vint à l'esprit. J'épaulai aussitôt mon fusil.

Nous nous mourions de soif. Nous n'avions pas d'eau, mais le sang de ces animaux ne pouvait-il pas nous rafraîchir ? Je couchai donc un des coyotes en joue, mais ma faiblesse était si grande que l'arme vacillait entre mes mains. Je mis donc un genou à terre et appuyai la crosse du fusil sur l'autre pour être sûr de ne pas rater mon coup.

J'appuyai sur la gâchette deux fois de suite. Deux coyotes culbutèrent et roulèrent sur le sable. Ce spectacle me fit oublier ma faiblesse. C'est au pas de course que je les gagnai. L'un des coyotes avait été atteint à la tête, mais le deuxième coup avait été si maladroit que j'en aurais rougi dans des conditions normales : il avait broyé les pattes de devant de la bête qui se roulait dans le sable en hurlant.

Je tirai mon couteau, l'enfonçai dans le cou du premier coyote pour couper la carotide, et j'appliquai mes lèvres à la blessure, d'où jaillissait un flot de sang, avec tant de volupté que s'il se fût agi de boire un nectar divin. Puis je pris à ma ceinture mon gobelet en cuir, le remplis et m'approchai de l'homme qui gisait, à moitié mort, sur le sable. C'était un nègre et, à peine eus-je jeté un regard sur ce visage, qui n'était plus noir mais d'un gris sombre, que je m'écriai, manquant de laisser tomber mon gobelet d'étonnement :

– Bob !

L'homme ouvrit les yeux.

– De l'eau !... gémit-il.

Je m'agenouillai près de lui, soulevai son torse et appliquai le gobelet contre sa bouche.

– Bois !

Il entrouvrit les lèvres, mais son gosier desséché n'était plus capable d'ingurgiter le liquide et j'eus beaucoup de peine à y faire pénétrer ce liquide épais et écœurant. Sa tête retomba en arrière.

Il était temps de penser à Sam. C'était à dessein que j'avais d'abord utilisé le sang du coyote atteint mortellement, car, plus tard, il n'aurait plus été utilisable alors que celui du coyote blessé pouvait attendre.

Je m'approchai de ce dernier et, malgré ses hurlements de rage, je ne l'achevai pas, mais le tirai vivant vers Sans-Ears. Là, je l'appuyai avec mon genou contre le sol, afin de l'empêcher de se débattre, et lui tranchai la carotide.

– Sam, buvez !

Il était étendu dans un état d'apathie complète, mais, en entendant mes paroles, il se secoua.

– À boire ?... Oh !...

Il saisit le gobelet et le vida d'un trait. Je lui repris le récipient et le remplis à nouveau. Il l'avala d'un seul coup.

– Du sang !... Fi !... Brrrr... Ah !... C'est meilleur que je ne l'aurais cru.

Il fit tomber soigneusement les dernières gouttes dans sa gorge. Le troisième coyote en fuite revint à ce moment, et, malgré la présence du nègre, se rua sur la charogne de son congénère.

Je rechargeai mon fusil, me rapprochai un peu du but et fis feu sur l'animal. Avec le sang de celui-ci, je ranimai définitivement le nègre qui pouvait, maintenant, remuer un peu ses membres.

Tout voyageur connaît ces coïncidences extraordinaires qui vous font faire des rencontres presque miraculeuses. C'était un de ces hasards incroyables qui avait mis sur mon chemin ce nègre que je connaissais bien. Je l'avais rencontré dans la maison de son maître, le joaillier Marshall, de Louisville, dont j'avais reçu une charmante hospitalité, et c'était là que je m'étais attaché à ce brave noir. Les deux fils du joaillier m'avaient accompagné dans une partie de chasse, puis m'avaient reconduit jusqu'aux bords du Mississipi. C'étaient deux jeunes hommes fort sympathiques, dont j'avais beaucoup goûté la compagnie. Par quel hasard le serviteur noir se trouvait-il en plein milieu du Llano Estacado ?

– Ça va mieux, Bob ? demandai-je.

– Mieux, beaucoup mieux.

Il se leva, me dévisagea, étonné.

– *Massa*, est-ce possible ? Massa Charlie, le très grand chasseur. Oh ! Bob très content il rencontrer Massa. Massa Charlie sauver massa Bern', il mourir là-bas.

– Bernard ? Où est-il ?

– Où ?

Il promena son regard tout autour de lui, puis m'indiqua la direction du Sud.

– Massa Bern' là-bas... ou là-bas... ou là-bas... Ce disant, il tournait sur lui-même, indiquant tour à tour le nord, le sud, l'ouest et l'est. Le brave Bob ne savait pas au juste où se trouvait son maître.

– Que fait Bernard ici dans le Llano Estacado ?

– Bob pas savoir. Massa Bern parti avec d'autres Massas.

– Qui sont ces hommes avec lesquels il voyage ?

– Ils chasseurs, ils marchands... Bob pas savoir.

– Où se rendait-il ?

– À Californie, à San-Francisco, pour jeune Massa Allan.

– Ainsi, Allan est à San-Francisco ?

– Oui, Massa Allan là-bas acheter beaucoup d'or pour Massa Marshall. Mais Massa Marshall plus besoin d'or depuis qu'il être mort.

– M. Marshall est mort ? demandai-je, étonné, car le joaillier m'avait semblé jouir d'une parfaite santé.

– Oui, il pas malade, il tué.

– Il a été assassiné, m'écriai-je, indigné. Par qui ?

– Bob pas savoir... personne pas savoir... Bandit venu la nuit, mettre couteau dans la poitrine de Massa Marshall et emporter pierres, bijoux et or. Où bandit parti après, shérif pas savoir, tribunal pas savoir, Massa Bern' pas savoir et Bob pas savoir non plus.

– Quand cela est-il arrivé ?

– Beaucoup de semaines avant, beaucoup de mois avant, cinq peut-être. Massa Bern' maintenant pauvre. Massa Bern'

écrire à Massa Allan en Californie, mais il pas répondre. Alors Massa, Bern' partir chercher Massa Allan.

*
* *

C'était là, pour moi, une effroyable nouvelle. Un crime crapuleux avait détruit le bonheur de cette brave famille, ôté la vie au père et réduit les fils à la misère. Toutes les pierres précieuses et les bijoux avaient disparu. Malgré moi, je pensai aux diamants que j'avais trouvés dans la selle de Fred Morgan et que je portais encore sur moi. Mais que serait venu chercher dans la Prairie le meurtrier de Louisville ?

– Quel chemin avez-vous pris ? demandai-je.

– De Memphis à Fort-Smith, et par montagne à Preston. Après dans terrible désert Estacado où plus jamais d'eau. Cheval et Bob devenus sans force ; eux avoir grande soif comme Mississipi. Puis Bob tomber du cheval et cheval courir tout seul. Puis Bob mourir petit à petit de soif, puis Massa Charlie lui donner le sang dans la bouche. Ô Massa, sauver Massa Bern' et Bob aimer Massa Charlie gros comme le monde, gros comme la terre.

C'était là un désir que je n'avais guère l'espoir de pouvoir réaliser. La confiance que ce nègre mettait en moi était émouvante et je n'avais pas le cœur de le désillusionner.

– La compagnie était-elle nombreuse ?

– Oui, Massa. Neuf hommes et Bob.

– Où se dirigeaient-ils ?

– Bob toujours marcher derrière, il pas savoir ce que dire Massas.

– Je vois que tu as un couteau et un sabre. Est-ce que tous les autres étaient armés ?

– Pas beaucoup canons, mais beaucoup carabines, fusils, couteaux, pistolets et revolvers.

– Qui était votre guide ?

– Massa Williams.

– Tâche de te rappeler où ils allaient quand tu es tombé du cheval.

– Bob pas savoir. Par ici... Non, par là...

– Quand était-ce ? À quelle heure de la journée ?

– Le soir tout près et... Ah ! maintenant Bob savoir : Massa Bern' marcher dans le soleil quand Bob tombé du cheval.

– Parfait. Es-tu capable de marcher ?

– Bob courir comme cerf. Sang y a bon médicament pour soif.

En effet, cette étrange boisson m'avait, moi aussi si bien rafraîchi que je ne sentais plus la fièvre. Le petit Sam m'avait rejoint et la même métamorphose semblait s'être opérée dans sa personne. Nul n'aurait reconnu en lui la pauvre loque humaine qui mourait de soif quelques minutes auparavant.

La caravane dont faisait partie Bernard Marshall devait se trouver également à bout de forces, sans quoi le brave jeune homme n'aurait pas abandonné son fidèle serviteur. Il n'était pas impossible que la soif et la fièvre eussent à tel point obscurci son esprit qu'il ne fût capable d'enchaîner ses pensées. La dernière indication de Bob me laissait supposer que la caravane s'était dirigée vers l'ouest. Mais comment l'atteindre, comment lui porter secours, alors que nous-mêmes avions tant besoin de secours et que nos montures étaient inutilisables ?

Je cherchais une solution, mais je n'en trouvai aucune qui fût satisfaisante. Je savais cependant que la caravane ne devait

pas être très éloignée, mais, étant donnée l'absence totale de traces, je ne voyais guère comment la retrouver.

Je me tournai vers Sam :

– Reste avec les chevaux, peut-être que le repos leur redonnera des forces et qu'ils pourront ensuite continuer la route au moins pendant un mille. Si je ne suis pas de retour dans deux heures, tu suivras ma trace.

– Bien, Charlie, mais je te préviens que tu n'iras pas bien loin, car une gorgée de sang de coyote n'est pas une réserve inépuisable.

Depuis que tant de dangers nous avaient réunis, nous avions adopté le tutoiement, en vieux amis que nous étions.

Je me mis en devoir d'inspecter attentivement le sol et finis par constater que les traces laissées par Bob jusqu'à l'endroit où il s'était effondré se dirigeaient vers le nord. Je les suivis, et, au bout de dix minutes, je me trouvai devant une piste de dix chevaux allant de l'est à l'ouest. C'était là que le nègre, complètement épuisé, était tombé de son cheval sans que ses compagnons s'en fussent aperçus. Il est possible, d'ailleurs, qu'il se trouvât assez loin derrière eux. Je suivis encore la piste, ce qui me permit de faire une nouvelle constatation : toutes les bêtes étaient fourbues ; elles s'arrêtaient de temps en temps et traînaient si péniblement leurs jambes qu'au lieu d'empreintes nettes elles avaient laissé de longues traînées.

Cette circonstance précisait la piste, de sorte que je pus la suivre vite et sans le moindre effort. Je dis « vite » et, en effet, j'avançai rapidement, bien qu'aujourd'hui encore j'ignore moi-même si c'est cette étrange boisson, ou mon inquiétude pour le sort de Bernard Marshall, qui m'avait si subitement rendu des forces.

Je parcourus ainsi un mille et j'aperçus quelques cactus si desséchés que leurs feuilles étaient complètement jaunies. Ils

croissaient par bouquets, d'abord espacés, puis de plus en plus nombreux, pour former enfin une sorte de massif dense, qui s'étendait à perte de vue jusqu'à l'horizon.

Naturellement, la piste ne s'engageait pas dans cette forêt dangereuse, elle semblait la contourner. Je continuai à la suivre, mais, soudain, une idée me vint à l'esprit, qui me fit m'arrêter net et qui me remplit de nouvelles forces.

Dans les vallées de Floride où la chaleur est si torride qu'elle absorbe l'eau jusqu'à la dernière goutte, condamnant hommes et bêtes à périr de soif, dans cette contrée où la terre ressemble à du plomb fondu, le ciel à du fer rouge, et où on chercherait en vain le moindre nuage, les hommes mettent parfois le feu aux champs de cactus desséchés et, par une sorte de miracle, la pluie ne tarde pas à tomber. Moi-même, j'avais pu observer ce phénomène à deux reprises, et quiconque est initié aux forces mystérieuses de la nature peut comprendre ce miracle, sans pouvoir en donner une explication scientifique rigoureuse.

C'est à cela que je pensais en ce moment. À peine cette idée avait-elle surgi dans mon esprit que déjà je m'agenouillais près des cactus afin d'en couper avec mon couteau les parties les plus sèches pour les enflammer. Quelques minutes plus tard, un feu joyeux crépitait dont les flammes léchèrent d'abord doucement les arbustes les plus proches, mais qui, bientôt, se mua en une mer de feu qui s'étendait à perte de vue.

J'avais déjà assisté à de nombreux incendies de Prairie, mais aucun n'était comparable avec cet enfer de la forêt de cactus en flammes où, un à un, les arbustes s'enflammaient avec des détonations de fusils et où des débris, étaient projetés en l'air, enflammés comme des feux d'artifice. Les flammes semblaient monter jusqu'au ciel et, au-dessus d'elles, vibrait un tourbillon de nuées ardentes semé d'éclats de cactus qui semblaient des flèches incandescentes. Le sol tremblait littérale-

ment sous mes pieds et l'air était âcre de fumée comme sur un champ de bataille.

C'était, en l'occurrence, le meilleur moyen dont je disposais pour porter, tant bien que mal, secours à Bernard Marshall et à ses compagnons. Je revins sur mes pas le cœur plein d'espoir et avec tant d'allégresse qu'il ne m'aurait pas fallu plus d'une demi-heure pour rejoindre Sam ; mais, à mi-chemin, je rencontrai, venant au-devant de moi, Sam, Bob et les deux chevaux qui avaient repris quelques forces.

– Mille tonnerres, Charlie, que se passe-t-il ? J'ai pensé d'abord que c'était un tremblement de terre, mais maintenant il me semble que c'est le sable qui a pris feu.

– Pas le sable, Sam, mais les cactus qui poussent là en quantité !

– Mais, comment le feu a-t-il pu éclater ici, je ne suppose pas que ce soit toi qui l'ai mis ?

– Et pourquoi pas ?

– C'est toi, donc ? Ça, par exemple ! Et pourquoi diable ?

– Pour faire tomber de la pluie.

– Pour faire tomber de la pluie ? Ne m'en veuille pas, Charlie, mais j'ai l'impression que tu as l'esprit dérangé.

– Tu ne sais donc pas que, chez certaines tribus sauvages, les gens à l'esprit dérangé passent pour être les plus intelligents et jouissent du respect général ?

– Tu prétends donc te faire passer pour un être intelligent et m'inspirer du respect avec ces bêtises. Tu ne sens donc pas que la chaleur s'est encore accrue ?

– C'est précisément parce que la chaleur s'est accrue que l'air se chargera d'électricité.

– Que veux-tu que je fasse de ton électricité ? Ça ne se mange pas et ça ne se boit pas. Après tout, je ne sais même pas ce que c'est au juste.

– Tu ne tarderas pas à en avoir une manifestation, car nous allons avoir un bel orage avec des coups de tonnerre.

– Assez, mon pauvre Charlie, tais-toi ! Tu es tout à fait toqué.

Il me regarda d'un air si compatissant que je compris qu'il ne plaisantait pas. Je m'empressai donc de lui expliquer plus clairement mon idée.

– Tu vois ces vapeurs qui s'amassent dans l'air ?

– Ma foi, Charlie, tu n'es pas aussi bête que je le pensais.

– Elles vont former un nuage qui ne manquera pas de se résoudre en pluie.

– Charlie, si ce que tu dis là est vrai, alors, je ne suis qu'un âne et toi le garçon le plus intelligent des États-Unis, que dis-je, du monde !

– N'exagérons pas, Sam. J'ai pu observer ce moyen de provoquer la pluie, en Floride, et je n'ai fait, en somme, que l'imiter. J'ai pensé, en effet, qu'une petite averse nous ferait du bien. Regarde : voilà déjà les nuages. Je parie que, quand tous les cactus seront brûlés, l'eau commencera à tomber. Et, si tu ne me crois pas, jette un coup d'œil sur ta Tony qui agite son bout de queue et dilate ses narines. Mon mustang, lui aussi, sent l'approche de la pluie qui, cependant, sera circonscrite à peu près à l'emplacement de la forêt de cactus. Aussi, pressons-nous pour arriver à temps.

Nous nous élançâmes aussi vite que nous pûmes. Nos montures trottaient de leur mieux et l'instinct qui leur faisait pressentir la proximité de l'eau bienfaisante décuplait leurs forces.

Ma prédiction ne tarda pas à se réaliser. Au bout d'une heure, le petit nuage s'était étalé à l'horizon, si bien qu'il recouvrait presque entièrement le ciel d'un épais voile noir. Puis, soudain, il creva en précipitant sur la terre une masse d'eau qui semblait s'échapper d'un récipient énorme, subitement renversé. La pluie s'abattit sur nous avec une telle force, qu'il nous semblait que des coups de poings pleuvaient sur nos épaules et, en l'espace d'une minute, nous étions trempés jusqu'aux os, comme si nous venions de traverser un fleuve à la nage. Immobiles, les deux chevaux offraient avec des hennissements joyeux leurs corps épuisés à l'averse bienfaisante. Puis ils se mirent à hennir et à ruer de contentement. Nous pûmes constater qu'ils avaient complètement récupéré leurs forces. Nous-mêmes, nous sentions un doux bien-être nous envahir. Nous dépliâmes nos couvertures pour recueillir un peu du précieux liquide et nous conservâmes soigneusement dans des outres ce que nous ne pûmes absorber.

Celui qui se réjouit le plus de cette ondée fut encore le nègre Bob. Il bondissait et exécutait une véritable danse sauvage pour manifester sa joie. Son visage se contractait en grimaces bizarres, il riait en ouvrant toute grande sa bouche et en découvrant ses dents blanches qui contrastaient étrangement avec la couleur de son visage.

– Massa, Massa, de l'eau, de la belle eau, de la bonne eau, beaucoup de l'eau ! Y a bon, Massa ! Alors Bob être sain, Bob être fort. De nouveau Bob beaucoup courir, bien courir, bien conduire cheval jusqu'à Californie. Lui porter beaucoup d'eau à Massa Bern'.

– Tu as raison, car je ne crois pas qu'il se soit très éloigné de cette forêt de cactus. Mais bois donc, la pluie ne va pas durer longtemps.

Il ramassa son chapeau à larges bords qui était tombé par terre, le retourna pour l'emplir d'eau. Puis, écartant si largement les lèvres d'une oreille à l'autre, que sa bouche semblait un

véritable précipice, il renversa la tête et se mit à verser à grands flots l'eau dans son gosier. Il claqua la langue :

– Ah ! y a bon, Massa, y a bon ! Bob encore boire beaucoup de l'eau !

De nouveau, il tendit son chapeau, mais bientôt la déception se peignit sur son visage.

– Finie, la pluie, l'eau rester en haut.

En effet, les derniers coups de tonnerre avaient résonné et la pluie s'arrêta aussi subitement qu'elle avait commencé à tomber. Mais nous étions suffisamment rafraîchis. De plus, nos outres étaient pleines à craquer.

– Maintenant restaurons-nous un peu, dis-je, puis nous continuerons la route pour retrouver Marshall.

Le repas ne dura pas plus de quelques minutes. Il consistait en un morceau de viande de buffle séchée. Nous remontâmes aussitôt à cheval et nous nous dirigeâmes vers l'ouest. Bob se révéla un très bon coureur, car il nous suivait, à pied, sans trop de peine.

Bien que la piste ait été complètement effacée par la pluie, je marchais en tête sans hésitation, car j'étais sûr de la direction prise par la caravane. Bientôt, j'aperçus par terre une calebasse, qui avait, sans doute, glissé des mains d'un des voyageurs.

La forêt de cactus était plus étendue que je ne l'avais supposé, car l'espace portant les traces de l'incendie était interminable. Cela me consola : ainsi la caravane avait, sans doute, profité des bienfaits de la pluie. Nous arrivâmes enfin à la lisière de la forêt brûlée. J'aperçus au loin une tache sombre où il me sembla distinguer vaguement le contour d'hommes et d'animaux. Je pris ma longue-vue et comptai neuf hommes et dix chevaux. Huit hommes étaient assis sur le sol. Le neuvième était à cheval, il semblait se séparer du groupe et se diriger au

galop dans notre direction. Soudain, il parut nous apercevoir et arrêta son cheval. En le fixant plus attentivement, je reconnus Bernard Marshall.

*

* *

Je devinai ce qui se passait. La chaleur l'ayant plongé dans une torpeur complète, il ne s'était pas aperçu de la disparition de son serviteur, mais la pluie, qui avait rafraîchi son corps, avait également ranimé son esprit et il avait compris que son devoir était d'aller à la recherche de Bob. Le deuxième cheval, qui était attaché à sa bride, confirmait mes suppositions. Le fait que ses compagnons le laissaient partir seul me disposa peu amicalement à leur égard. J'aurais juré que cette compagnie se composait uniquement de cette catégorie de Yankees pour qui la vie d'un nègre n'a aucun prix, à moins qu'il ne s'agisse de leur propre serviteur.

Bernard Marshall, après avoir examiné de loin notre groupe, lança quelques mots à ses compagnons, qui se trouvèrent en un clin d'œil sur leurs chevaux, les armes à la main.

– Cours devant, Bob ! va nous annoncer.

Il accéléra sa course et nous le suivîmes d'un bon train. Dès que Marshall eut reconnu son nègre, ses craintes se dissipèrent. Ses compagnons sautèrent à terre et tous nous attendirent avec une attitude pacifique. Nous ne laissâmes à Bob qu'une avance insignifiante et pûmes même entendre les paroles avec lesquelles il nous annonçait au jeune homme.

– Pas tirer, Massa, pas faire mal, les Massas ils bons Massas, beaux Massas. Massa Charlie tuer seulement Peau-Rouge mais pas blanc ni noir.

– Charlie, est-ce possible ? s'écria le jeune homme.

Il en croyait à peine ses oreilles et ses yeux, car, dans sa ville, j'avais une tenue un peu différente de celle que j'arborais dans la savane. Mon visage, toujours rasé de frais, était méconnaissable sous une barbe broussailleuse et, comme c'était la première fois qu'il me voyait ainsi, j'aurais eu mauvaise grâce de lui en vouloir de ne pas m'avoir reconnu tout de suite.

Mais lorsque je ne fus plus éloigné de lui que d'une cinquantaine de mètres, il put vérifier la déclaration de Bob. En un clin d'œil, il se trouva auprès de moi et, avant même de descendre de cheval, me tendit la main.

– C'est donc vous, Charlie ? Quelle surprise ! Je pensais que vous étiez allé à Fort-Benton et, de là, dans les montagnes couvertes de neige. Comment se fait-il que je vous trouve ici dans le Sud ?

– Je suis déjà de retour de mon voyage. Je n'y suis pas resté longtemps, car le pays est un peu frais. Je ne pourrais pas en dire autant de cet Estacado. Mais ne voudriez-vous pas me présenter à vos compagnons ?

– Bien sûr, bien sûr, Charlie. Je ne sais comment vous exprimer ma joie de vous rencontrer ici. On m'offrirait une fortune que je ne serais pas plus content. Descendez de cheval et approchez-vous.

Il me présenta aux autres membres de la caravane en les nommant un à un : Tous m'assaillirent de mille et une questions, auxquelles je répondis de mon mieux. Ainsi que je l'avais supposé, c'étaient tous des Yankees, cinq agents d'un comptoir de fourrures bien armés et équipés, et trois marchands si hérissés d'armes qu'on voyait tout de suite que ce n'étaient pas des hommes de l'Ouest.

Cependant, je trouvais que les premiers avaient l'air de ces aventuriers qui s'en vont dans le Wild-West avec la ferme décision de faire fortune par tous les moyens. Le plus âgé, un nom-

mé Williams, le chef de la caravane, me fit un effet peu engageant. Il interrompit les questions que Bernard me posait pour m'interroger à son tour. Le petit Sam ne semblait pas du tout lui en imposer et il ne daigna pas lui adresser la parole.

– Nous savons maintenant à peu près qui vous êtes et d'où vous venez. Il ne nous reste plus qu'à apprendre où vous allez.

– Nous nous rendons au Paso-del-Norte, à moins que nous ne trouvions de l'occupation ailleurs.

Je ne jugeai pas indiqué de le mettre davantage au courant de nos affaires.

– Et en quoi consiste au juste votre occupation ?

– À étudier un peu le monde.

– Si ce n'est que ça, vous ne risquez pas de vous fatiguer beaucoup et, si vous pouvez vous permettre d'exercer un tel métier, c'est que vous êtes sans doute un homme aisé et peut-être même très riche. D'ailleurs, il n'y a qu'à regarder vos armes.

Inutile de dire que le bonhomme se trompait grossièrement, car, en dehors de ces armes, je ne possédais que quelques objets de valeur que j'avais d'ailleurs laissés à la maison.

Les manières de cet homme me déplurent fort ; il avait un regard rusé et ironique et, en parlant de mes prétendues richesses, sa voix avait pris un ton presque haineux. Malgré l'air bonhomme qu'il voulait se donner, il ne m'inspirait pas confiance. Je décidai de le tenir à l'œil et répondis évasivement :

– Que je sois pauvre ou riche, cela a si peu d'importance dans l'Estacado, que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

– Vous avez tout à fait raison, monsieur. Pas plus tard qu'il y a une demi-heure, nous étions à demi morts de soif, et, si un miracle ne s'était pas produit, toutes les richesses du monde ne nous auraient servi à rien.

– De quel miracle parlez-vous ?

– De la pluie, parbleu. La pluie ne vous a donc pas surpris, vous aussi ?

– Surpris, c'est une façon de parler, car c'est nous qui l'avons provoquée.

– Vous l'avez provoquée ? Que voulez-vous dire par là ?

– Tout simplement que nous étions tout comme vous, à moitié morts de soif, et que nous avons pensé que, pour échapper à la mort, il ne nous restait qu'à créer des nuages, des éclairs et du tonnerre.

– Eh ! dites donc, est-ce que vous nous prenez pour des imbéciles ? Vous voulez peut-être nous faire accroire que vous êtes magicien. Si vous continuez à vous moquer de nous, je ne réponds pas de votre peau.

– Je ne me serais pas permis de vous prendre pour des imbéciles comme vous dites, et il n'est pas dans mes intentions de me faire passer pour un magicien, mais je voudrais savoir si vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que nous nous joignions à votre groupe.

– Aucun, d'autant plus que vous semblez être un bon ami de M. Marshall. Mais comment se fait-il que vous vous soyez hasardés à deux dans le Llano Estacado ?

Toujours sur mes gardes, je préférais ne pas répondre franchement et me présenter comme un homme imprudent et inexpérimenté.

– À vous entendre, il y aurait du danger à passer par ici ? Pourtant la route est bien indiquée par les jalons. On n'a qu'à les suivre, c'est simple comme bonjour.

– Simple comme bonjour ! Vous n'avez donc jamais entendu parler des *stakemen* ?

– Non, qui est-ce ?

– Ah ! voilà ! Maintenant je comprends votre courage. Je ferais peut-être même mieux de ne pas prononcer leur nom, car le proverbe dit que quand on parle du loup on en voit la queue. Mais je ne peux pas me retenir de vous dire que vous vous êtes risqués dans une entreprise peu banale. Pour s'aventurer à deux dans l'Estacado, il faut être au moins un Old Firehand, un Old Shatterhand ou encore un Sans-Ears, cet homme rusé qui est la terreur des Peaux-Rouges. Avez-vous jamais entendu parler de ces gens ?

– C'est possible, je ne me le rappelle plus. Combien de temps nous faudra-t-il encore pour sortir de l'Estacado ?

– Deux journées de marche.

– Naturellement nous nous trouvons sur le bon chemin.

– Bien sûr, quelle question !

– C'est parce que j'avais l'impression que ces jalons avaient subitement changé de direction et qu'au lieu de se diriger vers le sud-est ils vont vers le sud-ouest.

– Oui, à vous cela peut faire cette impression, mais pas à moi, un vieux routier, qui ai l'habitude de cette région. Je connais l'Estacado comme ma poche.

Mes soupçons allaient croissant. Si cet homme connaissait le désert, il aurait dû s'apercevoir qu'il avait dévié du bon chemin. Je décidai de savoir exactement ce qu'il en était.

– C'est tout de même curieux que votre comptoir vous ait envoyé si loin dans le Sud. Il me semble que les fourrures s'achètent surtout dans le Nord.

– Vous êtes admirablement bien renseigné. Mais une maison de fourrures fait aussi le commerce des peaux. Sans parler des ours, des ratons, de l'opossum et autres bêtes à fourrure qui

se rencontrent par ici en quantité, nous sommes venus dans cette région pour acheter un millier de peaux de buffles.

– Tiens, j'aurais cru qu'il était beaucoup plus facile de se procurer tout cela dans le Nord. D'autant plus qu'en votre qualité d'agents de comptoir de fourrures vous n'avez pas à redouter les Indiens. On m'a dit, en effet, que les agents reçoivent de leur compagnie une lettre qui est un véritable talisman contre les attaques hostiles des Peaux-Rouges. Est-ce vrai ?

– Tout à fait, non seulement les Indiens ne nous considèrent pas comme des ennemis, mais encore nous pouvons compter sur leur secours.

– Ainsi vous êtes porteur d'une de ces lettres ?

– Bien sûr. Il me suffit d'en montrer le sceau et n'importe quel Indien me doit aide et assistance.

– Vous, excitez ma curiosité. Montrez-moi donc ce fameux sceau.

Je remarquai qu'il cherchait à dissimuler sa confusion sous une expression d'indignation.

– Ça, par exemple ! Comme si on pouvait montrer ces choses-là à n'importe qui. Ces lettres sont naturellement confidentielles et je n'ai le droit de les montrer qu'aux Indiens.

– Je n'ai pas demandé à voir le contenu de ces lettres, mais seulement le sceau. Ainsi je vois que vous n'avez aucun moyen de prouver qui vous êtes à un Blanc.

– Si, j'ai un moyen : mes armes. Tenez-le-vous pour dit.

Je fis semblant d'être intimidé par cette menace et me tus en simulant de mon mieux un extrême embarras. Le petit Sam ne me regardait pas, sans doute de peur de se trahir. Il fixait Tony d'un air qui était pour moi très éloquent. Je me tournai vers Marshall :

– Bob m'a raconté vos malheurs, Bernard. Je sais pourquoi vous avez entrepris ce voyage. N'avez-vous pas trouvé la moindre trace du criminel qui vous a privé de votre père et de votre fortune ?

– Pas la moindre. Sans doute ne s'agit-il pas d'un malfaiteur individuel, mais d'une bande organisée.

– Où se trouve Allan à l'heure actuelle ?

– À San-Francisco. Du moins, ses dernières lettres étaient expédiées de cette ville.

– Dans ce cas, vous n'aurez pas de peine à le trouver. Comptez-vous continuer votre route aujourd'hui ou préférez-vous camper ici pour la nuit ?

– Je crois qu'il est préférable de nous reposer ici.

– C'est bien, je vais desseller mon cheval.

Je me levai, déharnachai mon mustang et lui donnai une poignée de grains de maïs. Sam fit de même pour sa jument. Ce faisant, nous nous gardions bien d'échanger la moindre parole.

C'eût été d'ailleurs superflu, car, sans parler, nous nous comprenions parfaitement. Deux chasseurs qui restent ensemble pendant de longues semaines savent lire dans les pensées l'un de l'autre. J'évitai également de parler à Marshall. Ainsi le reste de la journée s'écoula en conversations banales. Lorsque la nuit tomba, je me tournai vers Williams :

– Désignez les sentinelles, dis-je, nous sommes fatigués, nous voudrions déjà dormir.

Il se rendit à mon désir et je pus constater que, pour les sentinelles doubles, il évitait de me réunir soit avec Sam, soit avec Marshall.

– Installez-vous pour dormir au milieu d'eux, chuchotai-je à Marshall.

Celui-ci me dévisagea, surpris de cette recommandation mystérieuse, mais s'exécuta sans demander d'explications.

Comme nous n'avions plus de fourrage pour les chevaux, ils durent dormir l'estomac vide. Je m'étendis par terre, tandis que les autres formaient un cercle autour de mon mustang dont le corps me servait d'oreiller. Quant à mes compagnons, c'est leurs selles qui leur en tenaient lieu. J'avais d'excellentes raisons pour ne pas suivre cette habitude. Sam comprit mes pensées et, de lui-même, il s'installa au milieu des voyageurs, de sorte que ceux-ci ne puissent se concerter que pendant leur tour de garde.

Les étoiles apparurent dans le ciel, mais, sans doute par suite de la pluie, une légère brume voilait leur éclat, de sorte que la clarté n'était pas aussi nette que les autres soirs. La première garde était montée par deux commerçants. Aucun incident ne se produisit jusqu'à la relève. Vint alors le tour de Williams, qui s'était choisi comme partenaire le plus jeune parmi les voyageurs. Ni l'un ni l'autre ne dormait encore. Ils se levèrent et chacun d'eux commença à contourner le camp du côté qui lui était assigné. Je les suivis du regard jusqu'à l'endroit où ils devaient se rencontrer. Là, ils se trouvaient à proximité du cheval qui appartenait à Bob ; c'était là une circonstance plutôt favorable à mon dessein, car il était peu probable que le nègre possédât une monture de race, à flair particulièrement développé. Je ne pus me rendre compte si les deux hommes se concertaient à ce moment. En tout cas, il me sembla bien percevoir un murmure venant de leur côté. Mon long séjour dans la savane avait affiné mon ouïe.

Je commençai à ramper précautionneusement dans la direction du cheval. C'était une bête encore plus inoffensive que je ne le pensais, car elle ne trahit pas mon approche par le

moindre hennissement. Je parvins à glisser si près d'elle que je n'avais plus à craindre d'être découvert par les hommes.

À ce moment précis, Williams arrivait de son côté et le jeune homme de l'autre. Lorsqu'ils furent face à face, j'entendis ces mots :

– Occupe-toi de lui, moi je me charge du nègre.

C'était Williams qui avait prononcé ces paroles. Lorsqu'ils revinrent à nouveau au même endroit, j'entendis encore :

– Naturellement, eux aussi.

J'avais l'impression que l'autre avait posé une question concernant Sam et moi. À leur rencontre suivante, près de moi, Williams dit :

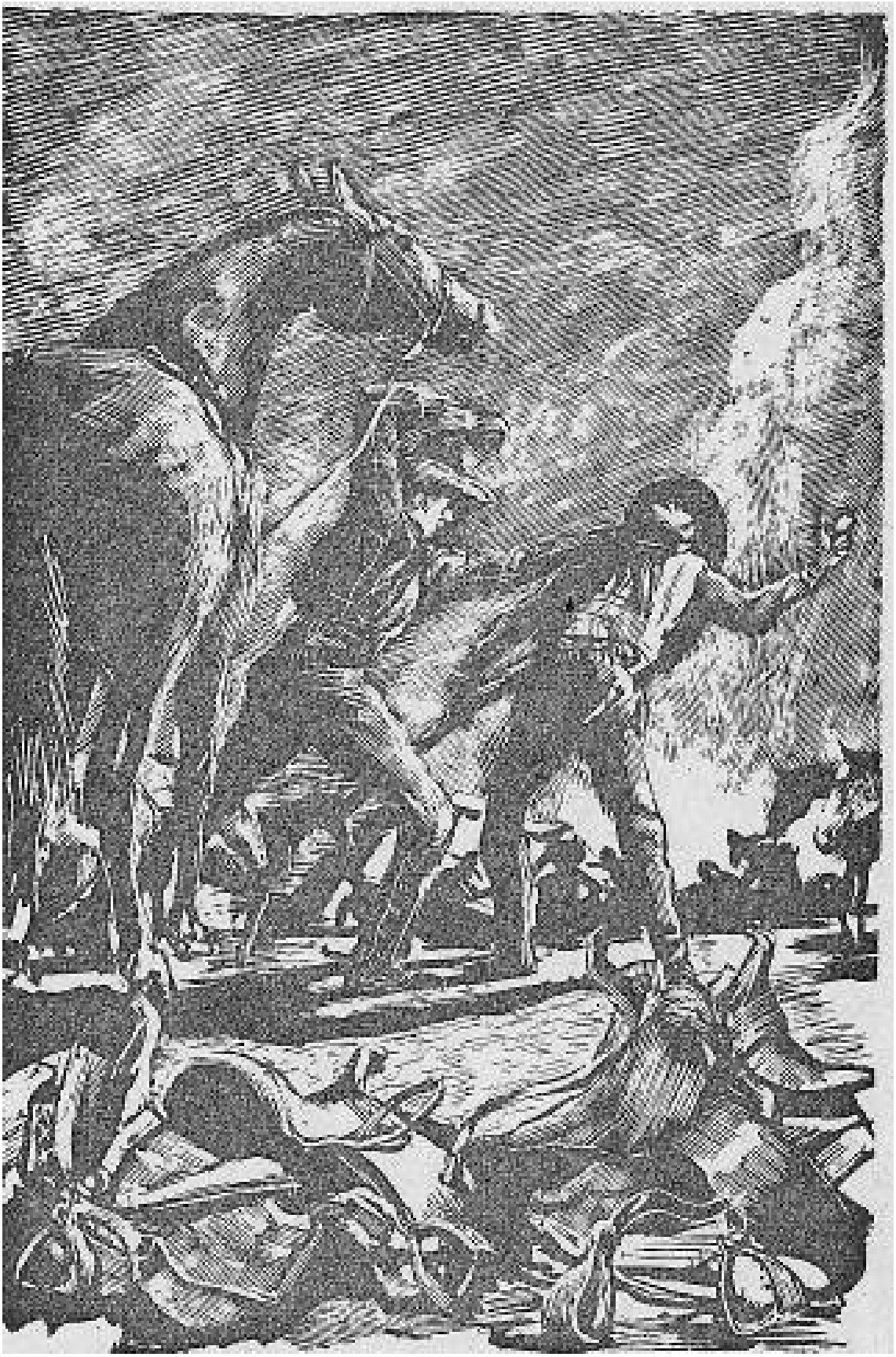
– Ce n'est pas une affaire, l'un est petit et l'autre... ça sera pendant qu'il dormira.

Il était évident que le petit était Sam et l'autre moi-même. Il était clair qu'ils voulaient nous supprimer. Cependant je ne comprenais pas encore la raison qui les poussait à agir ainsi. Comme, une fois de plus, les deux sentinelles se trouvaient l'une en face de l'autre, j'entendis nettement ces mots :

– Tous les trois.

C'était sans doute la réponse à une question posée de l'autre côté et qui concernait les trois commerçants. Probablement, le jeune homme désirait savoir si les trois commerçants devaient partager notre sort. Ainsi, ils voulaient nous attaquer cinq contre cinq. La manière dont cela se passerait était facile à prévoir : ils nous égorgeraient tranquillement sans risquer la moindre égratignure. Je me félicitai d'avoir eu l'idée de les espionner. À nouveau, les deux bandits se rejoignaient.

– Pas une minute plus tôt... et ce sera fini, dit Williams.



Ainsi, cette intéressante conversation était terminée et il était facile de deviner qu'il était question du moment où le forfait devait être commis. Mais quel était ce moment ? En tout cas, pendant notre sommeil. Cette nuit même ou le lendemain ? De toute façon, il était prudent de se tenir prêt tout de suite et, comme les deux malfaiteurs avaient au moins encore un quart d'heure à monter la garde, il n'était pas trop tard pour prévenir le pire.

Je me tenais prêt à bondir. Cette fois, en se rencontrant, ils n'échangèrent pas une parole. Ils se détournèrent tous deux en même temps et, à peine Williams était-il passé devant moi que je me précipitai sur lui, lui saisis la gorge de ma main gauche, de sorte qu'il ne put émettre un son, tandis que, de ma main droite, je lui assenai un tel coup sur la tempe qu'il s'effondra sans murmurer.

Je continuai à effectuer sa ronde à sa place et rencontrai à l'endroit voulu son partenaire. Celui-ci ne se doutait de rien et dans l'obscurité me prenait pour Williams. L'attaquant de face, je le pris par la gorge et le terrassai à son tour. Les deux compères en avaient bien pour dix minutes à rester ainsi sans connaissance.

Je me dirigeai rapidement vers le groupe des dormeurs. Seuls, Sam et Bernard veillaient. Ce dernier avait été si impressionné par mon avertissement qu'il n'avait pu fermer l'œil.

Je détachai mon lasso que je portai autour de mes reins et Sam imita mon exemple.

– Les trois agents, dis-je. – Puis, en élevant la voix : – Eh ! debout, tous !

En une seconde, tous furent sur pied, y compris le nègre, mais, aussitôt, les nœuds coulants de nos lassos emprisonnèrent les bras et le torse de deux des agents et nous serrâmes nos courroies si fortement que l'effort le plus prodigieux n'aurait pu

les relâcher. Sans réaliser la situation, mais mû par la seule intuition, Bernard se jeta sur le troisième, qu'il ligota à notre exemple. Tout cela se passa si rapidement, que nous avions déjà terminé notre travail quand un des trois marchands, se rendant seulement compte de ce qui se pesait, saisit son fusil.

– Nous sommes trahis. Aux armes !

Sam partit d'un rire sonore.

– Laisse donc ton joujou tranquille, mon garçon, et regarde un peu si vous avez bien votre capsule d'allumage, toi et ton ami, hihihihi...

Ce rusé Sam avait, pendant mon absence, rendu les armes de nos compagnons inutilisables. Une preuve de plus de la parfaite compréhension qui existait entre nous sans l'intermédiaire du langage.

– N'ayez crainte, dis-je pour les rassurer. Il ne vous arrivera rien de mal. Ces hommes là voulaient nous égorger tous, c'est pourquoi nous avons jugé utile de les réduire à l'impuissance.

Malgré l'obscurité, je pus lire sur leur visage un effroi sans borne. Bob, lui aussi, s'approcha de nous, en proie à une vive anxiété.

– Massa, coquins vouloir tuer Bob aussi.

– Oui, toi aussi.

– Alors Massa les planter bien haut sur les poteaux de torture.

Les prisonniers gardaient le silence. Sans doute comptaient-ils sur le secours des sentinelles.

– Bob, va là-bas, tu trouveras Williams et l'autre par terre, apporte-les ici.

– Eux déjà morts ? demanda le nègre.

– Non, mais ils sont sans connaissance.

– Bob courir tout de suite.

Le géant noir nous apporta l'un après l'autre, sur ses larges épaules, les deux misérables et les jeta par terre. Nous les ligotâmes prestement. Enfin, nous pûmes parler et je mis les trois marchands au courant de la situation. Ils entrèrent dans une colère terrible et réclamèrent la mise à mort immédiate des malfaiteurs. Je dus déployer toute mon éloquence pour les persuader de n'en rien faire.

– La savane a aussi ses lois. S'ils nous avaient attaqués, nous aurions eu le droit de nous défendre, quitte à les supprimer, mais, étant donnée la situation, nous ne pouvons pas les tuer sans les entendre. Formons un tribunal.

– Oh ! oui, oui, un tribunal, s'écria le nègre que la perspective de cette petite mise en scène réjouissait déjà. Et après Bob pendre tous les cinq.

– Rien ne presse, dis-je, nous n'avons pas de feu et nous attendrons le matin. Nous sommes sept. Cinq peuvent donc dormir tranquillement pendant que les deux autres monteront la garde. Les prisonniers ne nous échapperont pas.

J'eus quelque peine à faire triompher mon opinion, mais je parvins finalement à convaincre mes compagnons. Cinq se couchèrent, tandis que j'assurai la surveillance en compagnie d'un des marchands. Nous fûmes relayés au bout d'une heure. Sam se chargea de la dernière garde, seul, car l'aube commençait à poindre et une paire d'yeux suffisait amplement.

Pendant toute la nuit, les prisonniers se tinrent bien tranquilles. Mais, lorsque nous nous levâmes, je constatai que Williams et son acolyte avaient repris leurs esprits. Après le déjeuner, nous pûmes enfin tenir conseil. Sam me fit signe et dit en me désignant :

– Voici notre shérif, il va constituer le tribunal.

– Non, Sam, je ne tiens pas à assumer la présidence de cette séance. Je préfère que tu t'en charges.

– Quoi ? Ce n'est pas mal ! Sam Hawerfield transformé en shérif ? Non, mon cher, un romancier sera beaucoup mieux dans ce rôle.

– Je ne suis pas citoyen des États-Unis et mes droits de citoyen de la savane sont beaucoup plus récents que les tiens. Si tu refuses, c'est Bob que nous nommerons.

– Bob ? Un shérif noir ? Non, j'accepte plutôt cette fonction pour moi-même, puisque tu sembles résolu à la refuser.

Son attitude et son air grave prouvaient qu'il prenait sa mission très au sérieux ; la séance promettait d'être aussi solennelle et digne que dans un pays civilisé.

– Prenez place, messieurs. Toi, Bob... tu seras mon constable. Vous autres serez les échevins.

Bob porta la main à son épée et chercha à prendre une contenance aussi digne que possible.

– Constable, enlevez les liens des prisonniers, car nous sommes dans un pays libre, où même les meurtriers se présentent devant le jury, le corps sans entraves.

– Mais eux s'enfuir..., risqua le nègre.

– Exécutez mes ordres, fit Sans-Ears d'un ton autoritaire. Aucun de ces accusés ne cherchera à s'enfuir, car nous avons confisqué leurs armes et, à la moindre tentative d'évasion, ils sont sûrs de recevoir une balle dans la peau.

Libérés de leurs liens, les prisonniers se redressèrent toujours en silence. Nous étions tous armés et, en effet, toute évasion était impossible.

– Tu prétends t'appeler Williams, dit Sam. Est-ce ton véritable nom ?

D'un air maussade, l'interpellé grommela :

– Je ne vous répondrai pas. C'est vous qui êtes des criminels. C'est vous qui nous avez attaqués. C'est vous qui devriez être jugés.

– Tu es libre de ne pas me répondre si tu crois cela plus intelligent, mais je te préviens que le silence sera considéré comme un aveu. Ainsi, tu es agent d'un comptoir de fourrures ? Est-ce bien vrai ?

– Oui.

– Prouve-le. Fais voir tes papiers.

– Je n'en ai pas.

– C'est bien. Cela me suffit. Je sais ce que je dois en penser. Veux-tu me répéter maintenant les paroles que tu as échangées avec ton compagnon pendant que tu montais la garde ?

– Je n'ai rien dit du tout.

– Cet honorable gentleman que voici vous a écoutés et a très bien entendu ce que vous disiez. Il paraît que vous n'êtes pas de véritables hommes de l'Ouest, car un habitué de la savane s'y serait pris d'une manière un peu plus intelligente.

– Je ne suis pas un homme de l'Ouest ! En voilà assez de cette comédie. Je vais vous prouver que vous ne me faites pas peur. En somme, qui êtes-vous ? Des novices, des greenhorns qui attaquent l'adversaire pendant son sommeil pour l'assassiner et s'emparer de son bien.

– Ne t'énerve pas inutilement, mon garçon, je vais t'apprendre quels sont les greenhorns qui te font l'honneur de te juger. Tu as pu te rendre compte par toi-même de l'adresse avec

laquelle ce gentleman sait, de son seul poing, mettre hors de combat son adversaire, sans que personne s'en aperçoive. Tu devrais savoir que, dans toute la savane, il n'y en a qu'un seul qui en soit capable : celui-là, c'est Old Shatterhand. Et maintenant, regarde-moi un peu. Tu as peut-être entendu aussi parler de Sans-Ears, que les Navajos ont jadis privé de ses oreilles. Maintenant, tu sais qui sont ces deux greenhorns qui se sont aventurés seuls dans le Llano Estacado. Et maintenant tu sais aussi à qui tu dois la pluie d'hier.

Les regards que les prisonniers nous lancèrent témoignaient de la stupéfaction et de l'effroi dont notre identité les remplissait. Williams fut le premier à se ressaisir.

– Si vous êtes réellement ceux pour qui vous vous donnez, nous espérons que nous ferons l'objet d'un jugement équitable. D'ailleurs, je vais vous dire toute la vérité. Je ne me suis pas toujours appelé Williams ; mais, maintenant, je m'appelle ainsi et je ne crois pas commettre un plus grand crime en m'attribuant ce nom, que vous en vous faisant appeler Old Shatterhand et Sans-Ears. Chacun a bien le droit de se choisir un nom à sa convenance.

– C'est juste, et ce n'est pas ton nom qui fait ici l'objet de l'accusation.

– Vous ne pouvez pas nous accuser non plus de crime, car nous n'en avons pas commis et nous n'avions pas l'intention d'en commettre. À supposer même que notre conversation d'hier soir ait eu pour sujet un meurtre, qui vous dit qu'il s'agissait de vous ?

– Évidemment, vous ne nous avez pas nommés, dit Sam après avoir réfléchi un instant, mais il était clair que vous songiez à nous.

– C'est là une impression, et non une preuve. Or, même dans la savane, le tribunal ne peut sans preuves prononcer une

condamnation. Nous avons accueilli amicalement Old Shatterhand et Sans-Ears et, en guise de remerciements, ils voudraient nous supprimer. Tous les chasseurs de l'Ouest sauront, depuis l'océan jusqu'au Mississipi, depuis le golfe du Mexique jusqu'à la Rivière des Esclaves, que ces grands chasseurs ont agi comme des criminels.

Je dus reconnaître en moi-même que ce fripon se défendait très habilement. Ses paroles avaient si bien porté que Sam, se laissant prendre au piège, sursauta, indigné.

– On ne pourra jamais dire cela ; car nous ne vous toucherons pas. Vous êtes libres... Si toutefois les autres n'y voient pas d'inconvénient.

– Ils sont libres, puisqu'il paraît qu'ils sont innocents, dirent les trois marchands, qui n'avaient d'ailleurs jamais été très persuadés de la culpabilité de leurs compagnons de voyage.

– Après tout, rien ne prouve en effet qu'ils aient voulu nous tuer, dit Bernard. Qui ils sont et comment ils s'appellent – cela ne nous intéresse pas. De sorte que le mieux que nous ayons à faire est de les acquitter.

Une déception sans borne se peignit sur le visage de Bob. Il s'était réjoui à l'avance à la pensée de pendre les bandits. Pour ma part, j'étais assez satisfait de la tournure que prenaient les événements. Je l'avais même prévue et c'est pourquoi j'avais confié la présidence à Sam. Sans-Ears, qui avait plus d'un tour dans son sac en tant que chasseur de la savane, n'excellait pas dans l'art d'arracher des aveux à un accusé, sous le feu croisé des questions. Je tenais moins à l'exécution de ces cinq hommes qu'à notre propre sécurité. Mais je pensais que Sam méritait une petite leçon pour s'être si facilement laissé duper. Nous n'aurions dû, en effet, accorder que comme une faveur suprême ce qu'il s'était laissé arracher par ruse. Aussi, lorsqu'il se tourna vers moi pour me demander ce que je pensais de sa décision, lui dis-je :

– Sais-tu, Sam, quel avantage ta vieille Tony possède sur toi ?

– Eh bien ?

– C'est qu'il y a de la cervelle sous son crâne.

Sam rougit violemment.

– Que veux-tu ? Je suis un chasseur et non pas un magistrat. D'ailleurs, toi-même tu n'aurais rien pu faire contre ces hommes. Et puis tu n'avais qu'à ne pas me nommer shérif. Voilà. Maintenant il est trop tard.

– Mais je n'ai pas l'intention de te contredire. Dans l'affaire du meurtre projeté, ils sont acquittés, mais il reste, encore une autre accusation.

Je me tournai vers le prétendu agent en fourrures.

– Monsieur, Williams, je veux vous poser maintenant une question et votre réponse décidera de votre sort. Quelle direction faut-il prendre pour gagner le plus vite le Rio-Pecos ?

– Celle de l'ouest.

– Et dans combien de temps peut-on y arriver ?

– En deux jours.

– Sachez que je vous prends pour les *stakemen* contre lesquels vous nous mettiez en garde hier et que je vous accuse d'avoir sciemment mis notre caravane sur une fausse route. Vous allez nous conduire jusqu'au fleuve et, si dans deux jours nous n'y sommes pas, vous recevrez une balle dans la peau, ou, mieux, vous passerez devant un tribunal que je présiderai moi-même. Maintenant vous savez à quoi vous en tenir.

Puis me tournant vers les autres :

– Attachez-les à leurs chevaux et en route.

– Oh ! y a bon s'écria Bob en se tapant sur les cuisses. Là-bas, sur le fleuve, Bob leur pendre aux arbres.

*
* *

Au bout d'un quart d'heure, nous étions en route. Naturellement, nos prisonniers formaient le centre de la caravane. Bob ne semblait pas vouloir se laisser suspendre dans ses fonctions de constable. Il ne quittait pas les prisonniers d'une semelle et les surveillait avec une attention sans défaillance. Sam fermait le cortège alors que Bernard Marshall et moi marchions en tête.

Notre conversation roulait sur les événements de la veille, mais je n'avais pas grande envie de m'étendre sur ce sujet. Remarquant ma réserve, mon compagnon changea de conversation.

– Est-ce vrai ce que Sans-Ears a dit ? Est-ce vous qui avez fait tomber la pluie ?

– C'est exact.

– Je n'arrive pas à le comprendre, bien que je sache que vous n'avez pas l'habitude de vous vanter.

Je lui expliquai en quelques mots le procédé dont je m'étais servi et auquel ont recours également les sorciers des peuplades sauvages afin d'accréditer la croyance en leur pouvoir surnaturel.

– Ainsi, c'est à vous que nous devons de ne pas avoir péri. Nous étions à bout de force lorsque la pluie vint à tomber. À l'heure actuelle nous serions morts de soif sans votre secours.

– Peut-être pas morts de soif, mais égorgés. Regardez donc les selles de ces prétendus agents en fourrures. Je parierais qu'elles dissimulent des outres pleines d'eau. Eux n'ont, à aucun moment, souffert de la soif. Je les aurais supprimés si je n'avais pas horreur de répandre le sang humain. Comment s'appelle ce

jeune homme qui montait la garde en même temps que Williams ?

– Meercroft.

– Encore un nom d'emprunt. Malgré son jeune âge, cet individu me paraît très suspect. Il me semble déjà avoir vu sa figure quelque part et dans des circonstances peu flatteuses pour lui. Gare à eux si nous ne gagnons pas le fleuve à temps ! Et maintenant racontez-moi plus en détail dans quelles conditions votre père a trouvé la mort.

– Je ne les connais pas moi-même très bien. Allan était parti à San-Francisco pour acheter de l'or. Comme tout le personnel habitait en dehors de la maison, j'étais seul avec mon père et nos domestiques, Bob et la servante. Ainsi que vous le savez, mon père avait l'habitude de faire un tour le soir. Un matin, nous le trouvâmes mort dans le vestibule. L'atelier avait été cambriolé. Il avait l'habitude de porter sur lui le trousseau de clefs de la maison. C'est pour avoir ces clefs qu'on l'avait assassiné.

– Et vous ne soupçonnez personne en particulier ?

– Un seul de nos ouvriers savait que mon père avait toujours les clefs sur lui, mais l'enquête de la police est restée infructueuse. Les ouvriers d'abord arrêtés durent être relâchés. Les cambrioleurs avaient tout emporté et j'eus beaucoup de peine à rassembler assez d'argent pour payer mon voyage en Californie, où je rejoindrai mon frère.

– Ainsi vous avez renoncé à jamais punir le meurtrier de votre père et à récupérer, ne fût-ce qu'en partie, les biens qui vous ont été ravis.

– À peu près. Les criminels ont certainement franchi la frontière et, bien que j'aie fait publier, dans tous les grands journaux d'Europe et d'Amérique, la description des objets vo-

lés, je ne me fais pas d'illusion, car ces bandits sont trop rusés pour se laisser prendre.

– Je voudrais bien voir votre annonce.

– Rien de plus facile. Je me suis muni à tout hasard d'un exemplaire du *Morning Herald*, où elle est insérée.

Il tira de sa poche une feuille de journal et me la passa. Tout en la parcourant, je songeais aux miracles que réalise parfois le hasard. Je pliai le journal et le rendis au jeune homme.

– Que diriez-vous si je mettais la main sur les ou tout au moins sur un des meurtriers de votre père ?

– Vous, Charlie ? dit-il, incrédule.

– Et si je vous rendais une partie de la fortune dérobée ?

– Je crois que vous plaisantez. Au moment où cet événement s'est produit, vous vous trouviez dans la Prairie. Comment pourriez-vous savoir où chercher les meurtriers ?

– Vous oubliez la Providence, dis-je en tirant de ma poche la bourse aux diamants et en la lui tendant.

Il la prit de ses mains tremblantes et à peine son regard fut-il tombé sur son contenu qu'un cri de joie s'échappa de ses lèvres.

– Grands dieux ! Nos diamants. C'est incroyable. Comment se fait-il ?...

– Calmez-vous, dis-je en l'interrompant. Dominez-vous un peu, car il ne faut pas que ces gens-là se doutent de ce qui se passe. Si ces joyaux vous appartiennent, ce dont d'ailleurs je suis persuadé, gardez-les. Et, pour que vous ne me soupçonniez pas d'être votre cambrioleur, je vous raconterai comment je suis entré en possession de cette bourse.

– Charlie, mais quelle idée, comment pouvez-vous...

– Plus bas, plus bas... Vous criez si fort qu'on pourrait vous entendre en Australie.

Le brave Bernard était à ce point stupéfait de voir tout à coup la fortune revenir à lui qu'il ne parvenait pas à maîtriser sa joie. J'étais heureux d'apporter quelque consolation à ce cœur si durement éprouvé.

– Parlez vite, Charlie, je suis curieux de savoir comment ces diamants sont arrivés jusqu'à vous ou plutôt comment vous avez mis la main dessus.

– J'ai failli aussi mettre la main sur le meurtrier. Il était si près de moi que, d'un coup de pied, je l'ai fait tomber de la locomotive où nous nous trouvions. Sam s'est élancé à sa poursuite, mais en vain. J'espère pourtant le retrouver sous peu. Peut-être même au bord du Rio-Pecos. Il s'y est rendu pour commettre quelques nouveaux crimes et nous ne manquerons pas de trouver sa piste.

– Racontez-moi tout, Charlie, je vous en supplie.

Je lui relatai l'attentat des Ogellallahs contre le train et lui montrai la lettre écrite par Patrick Morgan à son père. Il m'écouta avec le plus vif intérêt et, lorsque j'eus terminé, il dit :

– Nous les aurons, Charlie, nous les aurons et nous les forcerons à nous rendre le reste.

– Voilà de nouveau que vous vous mettez à crier, Bernard. Pourtant, plus que jamais, il nous faut maintenant être prudents.

– Et vous me rendez ces diamants comme cela sans rien demander en échange ?

– Bien sûr, puisqu'ils vous appartiennent.

– Charlie, vous êtes... Mais non, mais non – et saisissant la bourse il en tira le plus beau diamant, – faites-moi le plaisir d'accepter ce souvenir.

– Je m'en garderais bien, Bernard. D'ailleurs, vous n'avez même pas le droit de m'offrir cette pierre, car votre frère a sur elle les mêmes droits que vous.

– Je suis sûr qu'Allan m'approuverait.

– C'est possible et j'en suis moi aussi persuadé, mais vous oubliez que cette poignée de diamants ne représente qu'une faible partie de la fortune qui vous a été ravie. Gardez-la donc et, quand il nous faudra nous séparer, vous m'offrirez quelque chose en souvenir, quelque chose qui ne sera peut-être pas aussi coûteux, mais qui ne m'en sera pas moins cher. Mais continuez à avancer. Moi, je m'en vais attendre Sam ici.

Je le laissai tout à sa joie d'avoir retrouvé ses diamants et fis halte en attendant que Sans-Ears m'eût rejoint.

– Qu'était-ce donc que cette conversation animée, Charlie ? me demanda le vieux chasseur quand il fut près de moi. Vous gesticuliez avec tant d'entrain que je croyais que vous répétiez un numéro de pantomime.

– Sais-tu qui est le meurtrier du père de Bernard ? demandai-je.

– Si je le savais, je ne le garderais pas pour moi. Tu ne vas pas me raconter que tu l'as trouvé.

– Mais si.

– Allons donc ! C'est absolument impossible. Il est vrai, avec toi, on ne sait jamais. Ce que d'autres cherchent des années durant, toi tu secoues ta manche, et cela en sort. Eh bien ! qui est-ce ?

– Fred Morgan.

– Quoi ? Ce scélérat ? Non, mon cher, cette fois tu fais fausse route. Morgan sévit dans l'Ouest et ne s'aventure jamais dans l'Est.

– Je ne veux pas te contredire. Néanmoins, les diamants appartiennent à Marshall et je les lui ai rendus.

– Puisque tu les lui as donnés, c'est que tu es sûr de ton fait. Je comprends maintenant pourquoi il gesticulait si fort. Tu lui as procuré une agréable émotion. J'espère qu'il me sera bientôt donné d'avoir une petite conversation avec ce Morgan.

– Et que comptes-tu faire une fois cette affaire liquidée ?

– Je n'y ai pas encore pensé. C'est à cause de lui que je suis venu dans le Sud et que j'étais prêt à le suivre au Mexique, au Brésil et jusqu'à la Terre de Feu. Mais, si je le trouve plus près, je n'aurai plus ensuite de but précis. Peut-être la Californie me tentera-t-elle. C'est un pays plein d'imprévu, où les aventures ne manquent pas.

– Dans ce cas, je te tiendrai compagnie. J'ai encore quelques mois devant moi et je ne voudrais pas laisser Bernard poursuivre seul cette route dangereuse.

– Tant mieux. Mais, pour le moment, débrouille-toi pour nous faire sortir au plus tôt de ce désert de sable et nous débarrasser de cette société. J'en ai assez de cette bande d'assassins. C'est surtout la tête du plus jeune qui ne me semble pas tout à fait étrangère.

– C'est curieux, j'ai la même impression. Je vais tâcher de me rappeler où je l'ai vu.

Nous continuâmes notre voyage sans encombre. Le soir, nous fîmes halte, donnâmes à manger à nos bêtes, nous restaurâmes tant bien que mal avec quelques morceaux de viande séchée et nous couchâmes pour reprendre des forces dans le

sommeil. Les prisonniers furent ligotés pour la nuit et une sentinelle fut désignée pour veiller sur eux.

De bon matin, nous reprîmes notre route et, dès midi, nous constatâmes que le sol sur lequel nous avancions devenait moins stérile. Les cactus que nous rencontrions étaient plus charnus. Çà et là croissait un petit arbuste ou une touffe d'herbe sur lesquels nos chevaux se précipitaient avec allégresse. La végétation se faisait de plus en plus riche et les bêtes affamées de verdure fraîche s'en donnaient à cœur joie. Évidemment, nous ne pouvions les laisser brouter à leur guise et nous les forçâmes à suivre la route en les attachant de sorte qu'ils ne pouvaient pâturer que dans un rayon de la longueur du lasso. Selon toute évidence, l'eau n'était pas loin et nous n'avions plus de raison de nous montrer économes avec nos réserves.

J'étais tout à la joie de voir le désert prendre fin, quand Williams vint me trouver.

– Dites, vous voyez maintenant que je vous ai dit la vérité ?

– Oui, je vois.

– Alors rendez-nous nos chevaux et nos armes et laissez-nous partir. Nous ne vous avons pas fait de mal et vous n'avez pas le droit de nous retenir.

– C'est possible, mais comme je n'ai pas le droit de prendre moi-même une décision à ce sujet, je demanderai l'avis des autres.

Je fis tenir un conseil que j'ouvris avec l'allocution suivante :

– Messieurs, nous avons laissé le désert derrière nous et devant nous s'étend un pays fertile. Il est temps de nous demander si nous allons continuer la route ensemble – et en me tournant vers les marchands : – Où vous rendez-vous ? Quelle direction prenez-vous ?

– Nous allons vers le Paso-del-Norte, répondirent-ils.

– Nous, nous allons à Santa-Fé, ainsi nos chemins nous séparent. Il nous faut donc décider ce que nous allons faire de ces cinq hommes.

Après une courte discussion, il fut décidé de rendre la liberté à nos prisonniers le jour même. Cela ne contrecarrait pas mes plans. Nous leur rendîmes donc leur bien et ils se mirent aussitôt en route. En nous séparant, je demandai à Williams où il comptait se rendre et il me répondit qu'il allait longer le Rio-Pecos jusqu'au Rio-Grande pour y faire la chasse au buffle. Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis leur départ que les marchands partirent à leur tour. Ce n'est qu'alors que Sam interrompit le silence.

– Qu'en penses-tu, Charlie ?

– Je pense qu'ils n'iront pas vers le Rio-Grande, mais chercheront à nous barrer la route de Santa-Fé.

– C'est tout à fait mon avis. Tu as très bien fait de leur avoir dit que c'était là que nous allions. Et maintenant, allons-nous rester encore ici, ou partons-nous tout de suite ?

– Je préfère rester ici quelque temps encore. D'abord, nous ne pouvons pas les suivre, car ils se tiennent certainement sur leurs gardes, ayant prévu cette éventualité, et, d'autre part, comme nous avons encore un voyage fatigant devant nous, nous ferons bien de donner quelque repos à nos chevaux.

– Mais si ces hommes reviennent sur leurs pas aujourd'hui et nous attaquent ?

– Dans ce cas, nous aurons au moins l'occasion de leur parler sur le ton qu'ils méritent. D'ailleurs, je m'en vais faire un tour de reconnaissance. C'est moi qui m'en charge, car mon cheval est plus résistant que les vôtres. Vous attendrez mon retour, mais ne comptez pas sur moi avant ce soir.

J’enfourchai mon mustang et me mis à suivre la piste laissée par la bande de Williams. Cette piste se dirigeait vers le sud-ouest, alors que celle des marchands tournait vers le sud.

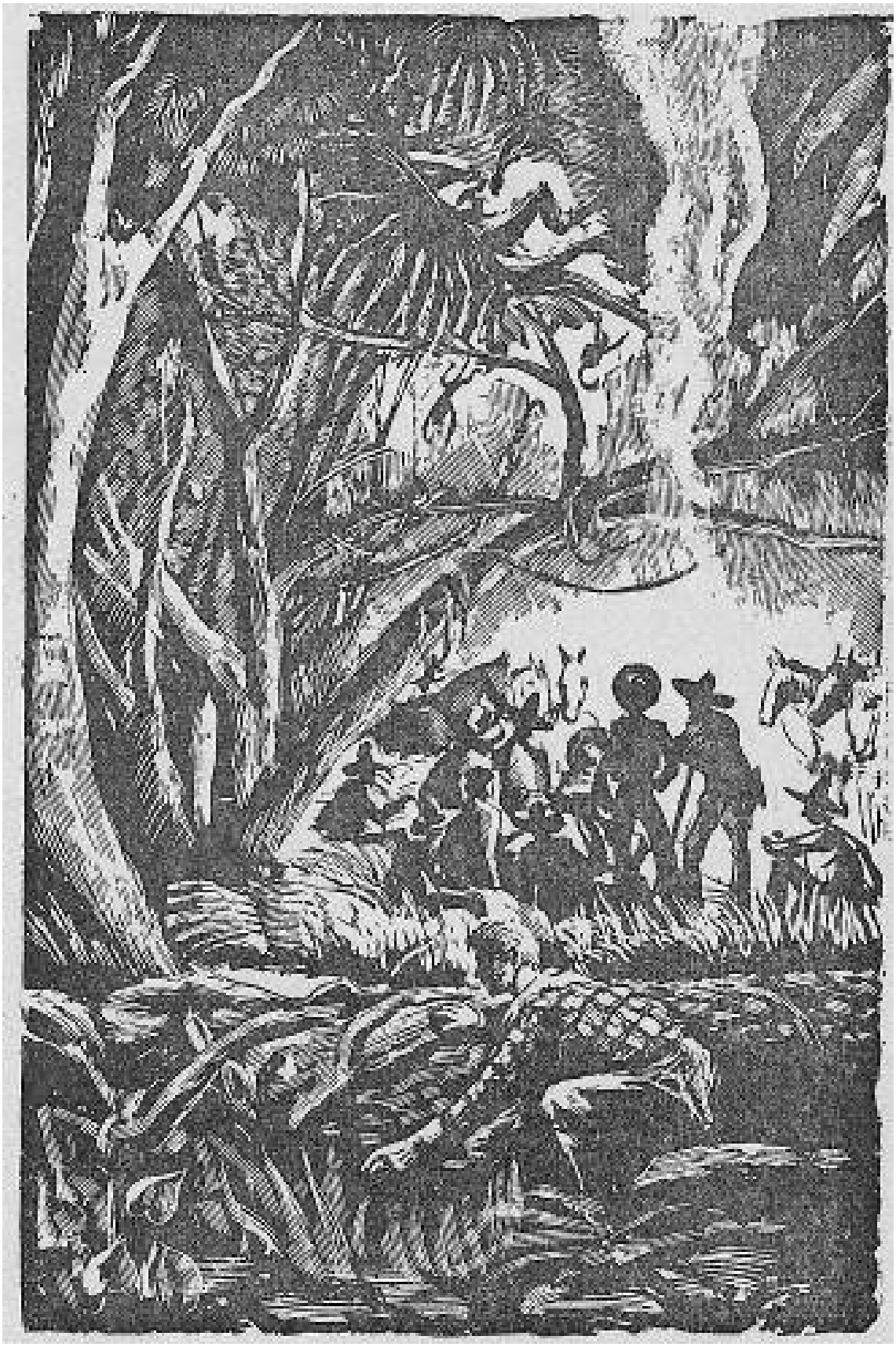
*

* *

La lecture de la piste m’apprit que les pseudo-agents en fourrures, ayant d’abord avancé au ralenti, avaient ensuite accéléré. Une demi-heure plus tard, je les aperçus au loin. Je savais qu’ils ne possédaient pas de longue-vue, ce qui me permettait de les suivre inaperçu tout en les observant avec ma lorgnette.

Au bout de quelque temps, je vis avec surprise que l’un d’eux se séparait du groupe et se dirigeait tout droit vers l’ouest. Un espace couvert de petits arbustes y formait une sorte de presqu’île s’insérant sur la mer uniforme de la Prairie. Cela révélait la présence dans les environs de quelque cours d’eau. Que faire ? Qui allais-je suivre ? Le groupe ou le voyageur solitaire ? J’avais l’impression que ce dernier poursuivait un plan qui nous concernait. La question de savoir où se dirigeaient les quatre autres m’était indifférente, puisqu’ils s’éloignaient régulièrement de notre campement. Par contre, les intentions du cinquième m’intéressaient vivement. Aussi décidai-je de le suivre.

J’avançais depuis trois quarts d’heure, quand je le vis disparaître au milieu des broussailles. Je lançai mon mustang au galop et décrivis un demi-cercle, afin de ne pas rencontrer l’homme au cas où il reviendrait sur ses pas. Non loin de l’endroit où il avait pénétré dans le bois, je suivis son exemple et bientôt j’entendis un bruissement d’eau. Un ruisseau coulait au pied d’une colline. Je descendis à terre et attachai mon cheval pour le laisser pâturer. Après m’être délecté de cette eau miraculeusement fraîche et pure, je tournai dans la direction qui devait m’amener sur la piste du cavalier.



Je ne tardai pas, en effet, à l'apercevoir et, à ma grande surprise, je constatai que plusieurs cavaliers étaient passés par là, laissant sur leur passage un sentier bien frayé... Je me gardai de les suivre. Il était probable que cette piste était surveillée et j'aurais pu à tout moment recevoir une balle. Je suivais donc, à travers les broussailles, un chemin parallèle à la piste, lorsque enfin un léger hennissement me fit m'arrêter. J'étais déjà sur le point d'écarter un arbuste derrière lequel le bruit s'était fait entendre, mais au dernier moment je reculai : un homme était couché par terre, le visage collé à une brèche pratiquée dans les branches, de sorte qu'il pouvait parfaitement observer le sentier. C'était à coup sûr le gardien dont j'avais prévu la présence. Le gros de la compagnie ne devait pas être loin.

L'homme ne m'avait ni vu ni entendu. Je reculai encore de quelques pas et me mis à inspecter les environs. Le sentier menait vers une clairière dont le centre était occupé par un fourré épais où le houblon qui grimpait le long des arbres était si dense qu'il était impossible de voir ce qui s'y passait. C'est dans ce fourré que devait se trouver le cheval dont le hennissement m'était parvenu. Je me glissai le long de la lisière de la clairière dans l'espoir de trouver une ouverture dans le fourré. En vain. L'entrée devait être masquée. Les voix d'hommes qui y retentissaient me confirmèrent dans cette supposition.

Devais-je m'aventurer à ramper jusqu'auprès d'eux pour les épier ? C'était là une entreprise dangereuse, mais qui me semblait nécessaire. En quelques bonds, j'atteignis le fourré à l'opposé de l'endroit où se trouvait le gardien. Je continuai à contourner le fourré en prenant garde de ne pas me placer dans le champ de vision du gardien, mais partout la végétation était si épaisse qu'il m'était impossible de voir quoi que ce soit. À un endroit seulement, tout près du sol, en me couchant à plat ventre, je pus jeter un coup d'œil à travers des racines à fleur du sol. L'obscurité qui régnait dans le fourré rendait ma tâche difficile. Cependant, je parvins à distinguer au milieu du fourré une petite éclaircie d'une superficie de trente mètres environ. D'un

côté, dix-huit chevaux attachés les uns aux autres étaient rangés et, tout près de ma cachette, dix-sept hommes se tenaient, les uns assis, les autres couchés. Un peu partout, toutes sortes d'objets jonchaient le sol, recouvert de peaux de buffles. J'avais l'impression de me trouver devant un repaire de bandits servant de dépôt à leur butin.

Soudain, je distinguai une voix. C'était Williams. Je reconnus, en même temps, en lui le cinquième cavalier qui s'était détaché du groupe. Ses paroles me parvenaient maintenant très distinctement.

– L'un d'eux nous avait sans doute épiés, car soudain un coup de poing sur la tête me fit perdre connaissance.

– Quoi, on t'a épié ? demanda un autre, un homme vêtu d'un costume mexicain très riche. Tu n'es qu'un maladroit et nous n'avons pas besoin de maladroit ici. Comment peut-on se laisser épier et surtout dans l'Estacado, où il n'y a même pas un arbuste pour se cacher.

– Vous êtes trop sévère, capitaine, protesta Williams. Si vous saviez quel était mon agresseur, vous reconnaîtriez peut-être que vous-même n'auriez pu lui échapper.

– Que dis-tu ? Je crois que tu as envie de recevoir une balle dans la tête. Tu n'as pas honte ! Tu t'es laissé non seulement épier, mais encore abattre d'un coup de poing comme un petit enfant, comme un lâche.

Les veines des tempes de Williams se gonflèrent.

– Vous savez bien, capitaine, que je ne suis pas un lâche. Celui qui m'a vaincu serait également capable de vous terrasser d'un seul coup de poing.

Le capitaine partit d'un rire sonore.

– D'ailleurs, Patrick a été également assommé de la même façon.

– Quoi ? Patrick, avec son crâne de bœuf ?

Williams raconta alors ce qui s'était passé jusqu'à leur départ.

– Canaille, je t'abattrai comme un chien. Voyez un peu cet homme qui, avec quatre aides, se laisse prendre comme un lapin au collet. Tu ferais bien de recommencer ton apprentissage, sacrebleu !

– Quand je vous aurai dit, capitaine, qui étaient ces deux hommes, dont l'un se faisait appeler Charlie et l'autre Sam Hawerfield, vous changerez d'avis. Si ces deux-là surgissaient ici soudain avec leurs armes, plus d'un d'entre vous préférerait se rendre. C'était Old Shatterhand et Sans-Ears.

– Menteur ! cria le chef. Tu dis ça pour excuser ta lâcheté.

– Capitaine, au lieu de m'insulter, plongez-moi plutôt votre couteau dans le cœur. Vous savez bien que je ne sourcillerai pas.

– Ainsi, c'est vrai ce que tu dis ?

– Tout à fait vrai.

– Nom d'un chien, il faut qu'ils meurent et le Yankee et son nègre avec eux, car ces chasseurs ne connaîtront pas de répit avant de nous retrouver et de nous exterminer.

– Vous vous trompez, ils se proposent d'aller à Santa-Fé.

– Tais-toi, tu es mille fois plus sot qu'eux et pourtant tu ne leur aurais jamais dit où tu allais. Je connais un peu les habitudes de ces coureurs de savane du Nord. S'ils tiennent à nous rejoindre, ils découvriraient nos traces, même si nous nous étions évaporés. Je ne suis même pas sûr qu'en ce moment l'un d'eux n'est pas tapi là à nous écouter dans ce fourré.

En entendant ces mots, je me sentis mal à mon aise. Cependant le capitaine poursuivit :

– Oui, je connais parfaitement leurs habitudes, car j'ai passé une année en compagnie du fameux Florimond connu sous le nom de Grack-Smeller[6] et que les Indiens appelaient As-Kolah[7]. C'est lui qui m'a initié à toutes leurs ruses et à tous leurs manèges. Je vous dis et je vous répète que ces hommes n'iront pas à Santa-Fé et qu'ils ne quitteront même pas aujourd'hui leur campement. Ils savent que vos traces ne s'effaceront pas tout de suite et que leurs chevaux ont besoin de repos. Demain donc, après avoir repris des forces, ils se mettront en route pour nous rattraper. J'ai entendu dire que cet Old Shatterhand possède une arme avec laquelle on peut tirer des semaines entières sans être obligé de la recharger. Il la tient du diable, à qui il a vendu son âme. C'est pourquoi il nous faut les attaquer cette nuit même pendant leur sommeil. Comme ils ne sont que quatre, ils ne posteront sans doute qu'une seule sentinelle. Connais-tu l'emplacement exact de leur camp ?

– Oui, répondit Williams.

– Alors préparez-vous au départ. À minuit tapant, nous serons là-bas, mais nous ne prendrons pas nos chevaux. Nous nous glisserons vers leur camp et nous nous jetterons sur eux à l'improviste, de sorte qu'ils seront ligotés avant même d'avoir eu le temps de se saisir de leurs armes.

Le brave capitaine nous connaissait moins bien qu'il ne voulait le prétendre. Sans quoi, il aurait pris de tout autres mesures. On rencontre dans la Prairie, tout comme dans les pays civilisés, une curieuse tendance à exagérer et à faire d'une mouche un éléphant. Quand un chasseur se comporte une ou deux fois avec courage en face de l'adversaire et fait preuve de présence d'esprit dans le danger, il peut être sûr que son nom ne

---

[6] Flaireur-de-Piste.

[7] Cœur-d'Ours.

tardera pas à être connu dans la savane. Chacun ajoute quelque chose de son cru à l'histoire, de sorte qu'un jeune homme courageux se transforme vite en héros légendaire. C'est ainsi que mon fusil à répétition était devenu un engin diabolique, pouvant tirer sans arrêt pendant une semaine entière, et pour lequel j'avais vendu mon âme.

– Où est Patrick, et les autres ? demanda le chef.

– Il est allé à Head-Peak pour y attendre son père, ainsi qu'il vous l'avait annoncé. Il profitera de l'occasion pour attaquer les trois commerçants, qui ont d'excellentes armes et qui transportent un lingot d'or. À cette heure-ci, c'est peut-être déjà chose faite, car il n'avait pas l'intention de perdre trop de temps avec eux.

– Est-ce qu'il m'enverra tout de suite le butin ?

– Oui, par deux hommes. Il gardera le troisième avec lui.

– Quant aux armes, ce sont nos deux chasseurs qui vont nous fournir les meilleures. On dit, en effet, que Sans-Ears possède un fusil qui porte à une distance de 1.200 pas.

À ce moment, l'aboiement des chiens de Prairie retentit. C'était un signal très mal choisi, car ces bêtes n'existent pas dans cette région.

– Voici Antonio qui apporte les jalons, dit le capitaine. Mais il ne serait pas prudent qu'il s'en aille maintenant dans l'Estacado. Il nous faut redoubler de prudence, étant donnée la proximité des deux chasseurs.

Ces paroles me firent comprendre que j'avais affaire à une bande de ces criminels qui brouillent les routes du désert. Les objets entassés dans ce repaire avaient certainement été pris à des voyageurs égarés.

Juste en face de moi, les branchages s'écartèrent et trois cavaliers, dont les montures étaient chargées d'un grand

nombre de piquets de bois attachés par des courroies à leurs selles, apparurent dans la clairière. L'arrivée de ces hommes occupa à tel point l'assistance que je pus me retirer sans crainte d'être vu ou entendu. Le chef venait de déposer par terre sa ceinture à laquelle un couteau et deux pistolets à crosse de cuivre étaient suspendus et je n'eus qu'à tendre le bras pour m'emparer de l'un d'eux. Puis je rampai à reculons en effaçant soigneusement mes traces. Je traversai rapidement la clairière et m'engageai sous les arbustes. Là, soucieux de ne pas laisser de traces, je continuai à reculer sur la pointe des pieds jusqu'à un endroit qui me parut assez éloigné pour pouvoir, en marchant normalement, rejoindre mon cheval. Je le détachai et me mis en route en décrivant de tels zigzags que j'étais sûr de ne pas être suivi.

*

* *

La nuit était déjà tombée lorsque je rejoignis mes compagnons. L'expression de leur visage témoignait de leur inquiétude à mon égard.

– Voilà Massa Charlie, cria Bob avec une joie non feinte. Oh ! Bob y avoir grande peur et les Massas aussi y avoir peur pour Massa Charlie.

L'accueil des autres fut plus discret. Ils attendirent que je fusse descendu de cheval et que j'eusse pris place parmi eux.

– Eh bien ? demanda enfin Sam.

– Les marchands sont perdus, répondis-je. Si ces bandits, qui sont bien des stakemen, ne les ont pas encore assassinés, ils le feront avant demain matin. Mais devine qui était ce Meercroft ? Car tu penses bien que ce n'est pas son vrai nom.

– Je n'ai jamais été assez bête pour le penser.

– Eh bien ! cet homme s'appelle de son vrai nom Patrick Morgan.

– Patrick Morgan ! s'écria Sam – et, pour la première fois depuis que je le connaissais, je vis son visage refléter la plus profonde stupéfaction – Patrick Morgan, répéta-t-il, est-ce possible ? Oh ! Sam Hawerfield, quel âne tu es de ne pas avoir écrasé cette crapule entre tes doigts au lieu de faire cette comédie de tribunal et de l'acquitter par-dessus le marché. Es-tu absolument sûr de ce que tu avances, Charlie ?

– Absolument sûr. Je comprends pourquoi il me semblait le connaître. Il ressemble beaucoup à son père.

– Mon Dieu, je vois maintenant. C'était pour la même raison que j'avais l'impression de l'avoir déjà vu. Où est-il ? J'espère que cette fois il ne m'échappera pas.

– Il est en train de massacrer ces pauvres marchands, après quoi, accompagné d'un seul homme, il se rendra à Head-Peak pour rejoindre son père.

– Allons-y, mes amis, rattrapons-le !

– Un moment, Sam. La nuit est tombée et tu ne pourrais pas suivre sa piste. D'ailleurs, nous ne tarderons pas à être honorés d'une visite.

– Une visite ? Que veux-tu dire ?

– Ce Patrick est membre d'une bande de stakemen qui campent à quelque distance d'ici. Leur chef est un Mexicain qui se fait appeler capitaine et qui a été à bonne école chez Florimond. Ils s'apprêtent à nous attaquer à minuit.

– Ils viendront ici naturellement ?

– Bien sûr.

– Combien sont-ils ?

– Vingt et un.

– C'est un peu trop contre quatre. Qu'en penses-tu, Charlie ? Si nous allumions un feu et disposions nos vêtements autour pour que de loin on croie que nous sommes là ? Quant à nous, nous irions nous poster un peu plus loin, de façon à les avoir entre nous et le feu. Ainsi, ils nous offriront une cible facile.

– Le plan est bon, approuva Bernard Marshall, et je crois que c'est le seul que nous puissions envisager, étant donnée la situation.

– C'est parfait, nous n'avons plus qu'à chercher du bois pour faire le feu, dit Sam en se levant.

– Ne va pas si vite, dis-je tranquillement. Crois-tu vraiment que de cette façon nous pourrons tenir tête à vingt et un hommes ?

– Pourquoi pas ? Aux premiers coups de feu, ils prendront la fuite, car ils ne sauront pas au juste quel est leur adversaire.

– Et si leur capitaine est assez perspicace pour deviner cette ruse ? Alors nous n'aurons plus qu'à recommander notre âme à Dieu.

– C'est une éventualité à laquelle un chasseur doit être prêt à tout instant.

– Mais, dans ce cas, tu te résous à laisser courir ces deux Morgan ?

– Mon Dieu, c'est juste ! Tu penses donc que nous ferions mieux de vider les lieux sans donner une petite leçon à ces bandits ? Ce serait rendre, en tout cas, un bien mauvais service à tous ceux qui doivent encore passer par l'Estacado.

– Tu n'y es pas du tout, mon plan est tout autre.

– Vas-y, je suis tout oreilles.

– Pendant qu'ils nous chercheront ici, nous irons visiter un peu leur repaire et nous emparer de leurs chevaux et autres objets.

– Excellente idée. Mais tu crois donc qu'ils laisseront leurs chevaux et qu'ils viendront ici à pied ?

– Oui, et cette circonstance me fait supposer qu'ils quitteront leur repaire deux heures avant minuit.

– Est-ce que tu as bien pesé ta décision ?

– Oui. Si nous restons ici, nous nous exposerons inutilement, mais, si nous nous emparons de leurs provisions, de leurs munitions et de leurs chevaux, nous les empêcherons de continuer avant longtemps leur odieuse besogne.

– Mais ils laisseront sans doute une sentinelle.

– Je connais l'endroit où ils la postent.

– Ne crains-tu pas qu'ils nous suivent ?

– C'est possible, mais ils pourront le faire également si nous nous laissons attaquer ici et si nous sommes ensuite obligés de prendre la fuite.

– C'est juste, je reconnais que tu as raison. Quand partons-nous ?

– Dans un quart d'heure. Il fait déjà suffisamment sombre.

– Oh ! y a bon ! cria le nègre. Bob prendre toutes les affaires aux bandits ! C'est plus bon qu'attendre ici pour recevoir coups de feu.

La nuit était si complète qu'on ne voyait rien à dix pas devant soi. Nous nous mîmes en route. Je marchai en tête et les autres me suivaient à la file indienne.

Naturellement, je ne suivis pas la route directe, mais décrivis un grand détour. À un mille environ de l'emplacement de leur repaire, nous nous arrêtâmes, attachâmes nos chevaux et continuâmes notre chemin à pied. Bien que Marshall et Bob n'eussent pas grande habitude de ramper, nous réussîmes à nous approcher sans encombre de la clairière du côté opposé à celui surveillé par la sentinelle.

Une certaine clarté au-dessus du repaire révélait l'existence d'un feu de camp ou d'une torche. Mais, tout autour de nous, les ténèbres étaient si complètes que nous pouvions nous engager dans la clairière sans crainte d'être aperçus. Je retrouvai l'endroit d'où j'avais surpris la conversation. Avant même de prêter l'oreille, j'entendis la voix du chef. J'avançai encore un peu et vis toute la bande armée jusqu'aux dents, prête au départ. Au centre, le capitaine tenait un discours à ses hommes :

– Si nous avions trouvé la moindre trace, disait-il, j'aurais pensé qu'un des chasseurs était venu nous épier, car où a bien pu disparaître ce pistolet ? Peut-être, après tout, l'ai-je perdu en route et je ne m'en serai pas aperçu en déposant ma ceinture. Hoblyn, es-tu sûr de les avoir vus tous les quatre ensemble ?

– Oui, tous les quatre. Trois blancs et un nègre ; leurs chevaux pâturaient à quelques pas de là. L'un des chevaux n'avait pas de queue et avait l'air d'un bouc qui aurait perdu ses cornes.

– C'est la vieille jument de Sans-Ears, qui est aussi célèbre que son maître. Ils ne t'ont pas aperçu ?

– Non. D'ailleurs, ni Williams ni moi n'avons osé nous approcher trop d'eux.

L'élève du vieux Florimond était donc assez prévoyant pour nous avoir fait espionner. Heureusement, ses hommes n'étaient arrivés qu'après mon retour.

– En ce cas, tout va bien. Toi, Williams, tu es fatigué, tu resteras donc ici avec Hoblyn. En avant !

À la faible lueur de leur maigre feu, je vis les branchages s'ouvrir et dix-neuf hommes quitter leur cachette. En une minute, je me trouvai auprès de Sam.

– Eh bien ! Charlie, je crois que les voilà qui se mettent en route.

– Oui, il n'y en a que deux qui restent. La sentinelle qui monte la garde sur la route et Williams dans le repaire. Williams n'est pas armé et l'autre a juste son fusil avec lui. Pour le moment, tenons-nous, tranquilles, car ces coquins pourraient revenir sur leur pas au cas où ils auraient oublié quelque chose. Viens, Sam. Quant à vous autres, restez ici ; quand le moment sera venu, nous vous appellerons ou nous viendrons vous chercher.

Nous nous glissâmes jusqu'au sentier. Dix minutes s'écoulèrent avant que la sentinelle fût sortie du repaire. L'homme manifestait une telle nonchalance que, visiblement, il se croyait en parfaite sécurité. Il mit un quart d'heure à s'approcher de nous. Maintenant, il n'y avait plus à craindre de voir les autres revenir sur leurs pas et nous n'avions plus aucune raison d'hésiter.

Je me dissimulai d'un côté du buisson et Sam de l'autre. Au moment où le bandit passait entre nous, Sam le saisit à la gorge. Je confectionnai rapidement un bâillon avec le mouchoir qu'il portait sur la tête et je le lui enfonçai entre les dents. Puis, avec son propre lasso qu'il portait enroulé autour de ses hanches, je lui ligotai les mains et les pieds et l'attachai à un arbre.

– Et maintenant, en avant !

Nous nous approchâmes de l'entrée du repaire et j'écartai l'épais rideau de houblon. Williams était assis près du feu, devant un morceau de viande qui rôtissait. Il me tournait le dos. Je m'approchai de lui sans être aperçu.

– Tournez un peu votre rôti, monsieur Williams, sans quoi il va brûler, dis-je.

Il se retourna et, en me reconnaissant, resta comme pétrifié.

– Bonsoir, j'allais oublier de vous saluer, ce qui aurait été vraiment peu convenable à l'égard d'un gentleman de votre espèce.

– Old Shatterhand !... balbutia-t-il en me fixant de ses yeux écarquillés. Vous... ici ?

– Oui, je viens rapporter au capitaine le pistolet que je lui ai emprunté ainsi qu'il le supposait justement tout à l'heure.

Il avança une jambe comme pour se préparer à prendre la fuite et jeta un regard autour de lui, sans doute pour voir si son fusil se trouvait à sa portée. Mais il ne put atteindre que son couteau.

– Restez à votre place, monsieur le stakeman, car le moindre mouvement vous coûterait la vie. D'abord, le pistolet de votre chef est chargé et, ensuite, vous n'avez qu'à jeter un coup d'œil vers l'entrée pour vous rendre compte que je ne suis pas venu seul vous rendre visite.

Il tourna son regard et aperçut Sam qui le tenait en joue.

– Je suis perdu ! balbutia-t-il.

– Peut-être pas encore. Il ne tient qu'à vous de garder votre peau. Mais tenez-vous tranquille. Bernard, Bob, venez par ici.

À cet appel, nos deux compagnons, qui se tenaient devant le repaire, accoururent.

– Eh ! Bob, tu trouveras des lassos attachés aux selles. Prends-en un et ligote cet homme.

– Suppôts de Satan ! cria-t-il avec rage, vous ne m'aurez pas vivant.

Ce disant, le stakeman saisit son couteau et se le plongea dans le cœur.

– Dieu ait pitié de son âme, murmurai-je.

– Ce gredin a peut-être cent vies humaines sur la conscience, observa Sam d'une voix sombre. Jamais couteau n'a eu meilleur emploi.

– Il s'est fait justice lui-même, répondis-je. Il est heureux que nous n'ayons pas eu à le faire à sa place.

J'envoyai Bob chercher Hoblyn. Celui-ci ne tarda pas à se trouver devant nous, étendu sur le sol et ligoté. Nous lui retirâmes son bâillon. Le prisonnier aspira l'air avidement. Son regard tomba sur le corps de son compagnon et une profonde frayeur se peignit dans ses yeux.

– Tu auras le même sort si tu refuses de nous répondre, dit Sam.

– Que voulez-vous savoir ? grogna le prisonnier.

– Où avez-vous caché l'or ?

– Là-bas, il est enterré sous les sacs de farine.

Nous soulevâmes les peaux de bêtes et un spectacle peu banal s'offrit à nos yeux. La cachette renfermait le butin de nombreux pillages dans l'Estacado : armes de toute sorte, poudre, plomb, lassos, selles, bourses, couvertures, vêtements de voyage et de chasse, drap et calicot, ainsi qu'une grande quantité de ces verroteries qu'affectionnent les Indiens. Il y avait des instruments et des outils, de la viande séchée et d'importantes provisions de vivres.

Bob soulevait les sacs de farine avec la même facilité que s'il se fût agi de blagues à tabac. Marshall chercha dans le tas une pioche et une pelle, puis, ayant trouvé ces outils, il se mit à creuser la terre. Au bout de quelques minutes, nous nous trouvâmes en possession d'une telle quantité de poudre et de grains d'or qu'un cheval aurait difficilement pu la porter.

Je frissonnai à la pensée de toutes les souffrances qu'avaient dû subir deux pauvres êtres humains en proie à la fièvre de l'or. Ceux, parmi les chercheurs d'or, qui réussissent à gagner leur patrie échangent d'abord le métal jaune contre des lettres de change. Les victimes des stakemen portaient certainement de ces papiers sur elles.

– Où sont l'argent et les papiers que vous avez dérobés aux voyageurs ? demandai-je à Hoblyn.

– Dans une cachette éloignée. Le capitaine n'a pas voulu les garder ici, car il n'avait pas confiance dans tous ses hommes.

– Ainsi, il est le seul à connaître cette cachette ?

– Oui, lui et son lieutenant.

– Qui est son lieutenant ?

– Patrick Morgan.

Soudain la clarté se fit dans mon esprit. *De toute façon nous serons riches*, écrivait Patrick Morgan à son père. Se proposait-il de trahir sa bande ?

– Et toi, tu n'as aucune idée de l'endroit où se trouve cette cachette ?

– Non, pas une idée précise... j'ai l'impression que le capitaine n'avait pas confiance en son lieutenant. Celui-ci est allé avec un autre au Head-Peak, près du Rio-Pecos, et je devais le suivre pour l'épier.

– Ah ! ainsi ton chef t'a décrit l'endroit ?

Le prisonnier se tut, embarrassé.

– Dis la vérité. Si tu te tais, ta dernière heure a sonné. Mais, si tu nous renseignes bien, tu seras gracié, bien que tu mérites la potence autant que les autres.

– Eh bien ! dit l'homme après une courte hésitation, c'est dans une petite vallée que je connais très bien, mais la description ne vous servirait à rien, car, sans moi, vous ne la retrouverez jamais.

– Est-ce qu'il t'a parlé de la vallée en général ou t'a-t-il indiqué un endroit précis ?

– Le capitaine se serait bien gardé de m'indiquer l'endroit. Il m'a simplement dit de me cacher à l'entrée de la vallée et d'envoyer une balle à son lieutenant au cas où il viendrait par là.

– Bien. Je te laisse la vie. Naturellement à condition que tu nous conduises à cette vallée. Mais je te préviens que, si tu essaies de nous donner le change, tu es perdu. D'ailleurs, je ne te rends pas la liberté tout de suite et tu nous accompagneras en prisonnier.

– Fort bien, me dit Sam, et que comptes-tu faire maintenant ?

– Nous allons emporter l'or et ceux parmi ces objets dont nous pourrions avoir besoin : des armes, des munitions, du tabac, des vivres et quelques petites choses pour offrir aux Indiens au cas où nous en rencontrerions en route. Occupez-vous de choisir. Quant à moi, je vais voir les chevaux.

Je fixai mon choix sur quatre puissantes bêtes, qui semblaient devoir être des porteurs infatigables, ainsi que sur trois mustangs, supérieurs comme montures aux chevaux de Bernard et de Bob. Je les substituai donc à ces derniers, destinant le troisième à Hoblyn.

Je trouvai dans le tas quelques bâts, comme on en fait porter aux mulets. J'en équipai nos bêtes de somme. Les objets que nous comptions emporter furent enveloppés dans des couvertures et les huit paquets ainsi constitués répartis sur les quatre chevaux. Les autres objets furent placés sur un seul tas au-dessous duquel nous plaçâmes de la poudre et des objets inflammables.

– Qu'allons-nous faire des autres chevaux ? demanda Sam.

– Bob les détachera et les chassera dans la Prairie. Ce n'est peut-être pas le plus sage, mais je n'ai pas le cœur de les tuer. Place-toi à la tête de la caravane, je vous suivrai après avoir mis le feu à ce repaire.

– Pourquoi ne le faites-vous pas tout de suite ? demanda Marshall.

– Parce que le feu se verra de loin et que les stakemen, quand ils rentreront bredouilles de leur expédition, pourraient nous atteindre facilement grâce à la clarté qu'il répandra. C'est pourquoi il est préférable que vous vous éloigniez d'abord et que je vous rejoigne ensuite au grand galop.

– Tu as raison, Charlie, dit Sam. En route, mes amis.

Il avança le premier en menant par la bride une bête de somme. Les trois autres venaient ensuite, Marshall, flanqué de Bob et de Hoblyn, fermant la marche. Je restai seul avec mon cheval. Au bout d'un quart d'heure, je n'entendis plus les pas de mes compagnons. Le moment était venu d'agir si je ne voulais pas risquer une rencontre avec les stakemen. Je pénétrai à nouveau dans le repaire.

Nous avions confectionné, avec une couverture déchirée, une sorte de mèche qui me permettait de me mettre en sécurité, avant que le feu n'atteignît la poudre. En effet, comme il y avait là beaucoup de cartouches, une explosion était à peu près certaine. J'allumai la mèche, pris mon cheval par la bride et suivis

le sentier pour gagner la Prairie. Arrivé aux derniers arbustes, je sautai en selle. Au même instant, un crépitement me parvint du repaire ; le feu avait atteint la couverture où les cartouches étaient entassées. J'éperonnai mon cheval, qui s'élança au galop aussi rapidement que l'obscurité le lui permettait ; j'avais hâte de franchir la zone illuminée par les flammes qui jaillissaient du repaire. Tandis que je parcourais la Prairie, le feu consumait le butin des stakemen.

CHAPITRE III

OÙ LA « MAIN QUI FRAPPE » REFUSE DE SE FAIRE JUGE

À l'endroit où les États d'Arizona, de Texas et de Nouveau-Mexique se rejoignent, c'est-à-dire sur les rives des confluents du Rio-Grande-del-Norte, se dressent la Sierra de los Organos, la Sierra Ranca et la Sierra Guadelupe, dont l'ensemble offre un spectacle sauvage. Par endroits, ce sont d'énormes montagnes nues, ailleurs, des étendues de forêts vierges denses et obscures séparées du reste du monde par des cañons et de profonds ravins ; cependant, le vent apporte des graines et du pollen qui permettent à ces montagnes de se couvrir d'une riche végétation. L'ours gris fait des randonnées solitaires au milieu de ces rochers, mais on y trouve aussi des bisons sauvages, dont, en automne et au printemps, des troupeaux entiers parcourent le pays. Seuls, les plus audacieux parmi les chasseurs s'aventurent dans ces parages, pour ne pas parler de ces rebuts de la société civilisée qui viennent y chercher un refuge, ou encore de ces tribus indiennes qui soutiennent une guerre sans merci contre le monde nouveau. Parmi les rochers, on voit surgir tantôt le bonnet de fourrure d'un solide trappeur, tantôt le sombrero d'un Mexicain, tantôt la plume d'aigle d'un Peau-Rouge. Que viennent-ils faire ici ? Quelle force les pousse dans cette région farouche ? Sans doute l'abîme qui les sépare à la fois de l'humanité et du monde animal et une lutte sans merci pour l'existence.

C'est là que se rencontrent les territoires de chasse des Apaches et des Comanches. C'est là que se sont déroulés tant d'actes d'héroïsme destinés à ne jamais figurer dans l'histoire.

Rio-Pecos, qui prend sa source dans la Sierra Jumenes, suit d'abord une direction sud-est, puis traverse la Sierra Ranca pour se diriger ensuite tout droit vers le sud. Au sortir de ces montagnes, il décrit à l'ouest un grand détour, encaissé, à droite et à gauche, entre les montagnes. Celles-ci s'écartent cependant suffisamment de ses bords pour former des langues de prairie, recouvertes d'une végétation luxuriante, qui vont se perdre dans les forêts vierges de la montagne.

Nous venions d'atteindre cette vallée que j'avais déjà traversée à maintes reprises, mais en nombreuse compagnie et par conséquent dans de meilleures conditions de sécurité. Cette fois, nous n'étions que quatre et pas entièrement maîtres de nos mouvements, puisque nous avions un prisonnier à surveiller. Il est vrai que celui-ci se montrait d'une docilité parfaite. Cependant il n'était pas impossible qu'il méditât un plan de vengeance.

Notre prisonnier marchait au milieu de nous, aux côtés de Bob. Sam se trouvait en tête, tandis que Marshall et moi formions l'arrière-garde. Ce matin-là, le soleil, bien que ce fût déjà la mi-août, nous baignait de ses rayons bienfaisants, d'autant plus précieux que, dans cette région ombragée, le crépuscule tombe dès le début de l'après-midi. Les nuits y sont assez froides et le matin est humide et frais, de sorte que nous avions jeté nos couvertures sur notre dos pour nous réchauffer.

Le jour, nous délivrions Hoblyn de ses liens et nous ne les lui remettions que pour la nuit. Il savait que sa vie était le gage de la véracité de ses renseignements.

– Sommes-nous encore loin du Head-Peak ? me demanda Marshall.

– Demain, nous gagnerons les montagnes, à moins que nous ne soyons obligés de changer de direction pour atteindre la vallée dont nous a parlé Hoblyn.

– Ne vaudrait-il pas mieux nous rendre d'abord dans les montagnes, où nous sommes sûrs de trouver Fred Morgan ?

– Même au cas où nous en serions sûrs, il serait imprudent de nous montrer. Mais, comme Patrick s'est rendu dans la vallée, il est probable que nous y trouverons également son père ; Patrick ne doit avoir que quelques heures d'avance sur nous ; cette nuit, il a dû parcourir six milles et, s'il est parti comme je le suppose à l'aube ainsi que nous l'avons fait nous-mêmes, trois heures de marche nous séparent à peine de lui.

– Prenez garde, cria soudain Sam Hawerfield. Voyez-vous là-bas, par terre, cette branche verte ? Elle ne doit pas être cassée depuis longtemps, par conséquent quelqu'un est passé par là tout à l'heure.

Lorsque nous fûmes près de l'endroit, Sam ramassa la branche, l'examina, puis me la tendit :

– Qu'en dis-tu, Charlie ?

– Hum... Il n'y a pas plus d'une heure qu'elle a été cassée.

– C'est aussi mon impression. Vois-tu ces empreintes ?

Je me penchai vers le sol.

– Deux hommes. Attends !

Je tirai de ma poche deux baguettes avec lesquelles j'avais mesuré les empreintes relevées à l'emplacement du premier campement de Patrick et de son compagnon.

– Ce sont toujours eux. La longueur est exactement la même. Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin, Sam.

– C'est juste, il ne faut pas qu'ils se doutent que nous sommes à leurs trousses. Ils ont dû avoir une raison quelconque pour mettre pied à terre à cet endroit. Voyez-vous, c'est là qu'ils

ont laissé leurs chevaux – on voit les traces des sabots ; – quant à eux, ils sont entrés dans le bois. Allons un peu de ce côté.

Laissant nos trois compagnons, nous pénétrâmes à notre tour dans le sous-bois. Nous avançâmes ainsi quelques minutes en silence, puis Sam s'arrêta. À nos pieds, le tapis de mousse avait été foulé. En l'examinant de près, nous pûmes constater que la terre avait été creusée à cet endroit et que la mousse avait été remise à sa place. J'en soulevai quelques touffes.

– Une pioche ! s'écria Sam.

– En effet, dis-je non sans quelque étonnement. Une pioche a été déposée ici.

Sous la mousse, le sol portait encore la trace nette de cet outil.

– Qui donc a bien pu la cacher ici ? demanda Sam, perplexe ?

– C'est facile à deviner. Lorsque le capitaine et son lieutenant ont quitté la vallée, après avoir enfoui leur trésor, ils se sont aperçus que cet outil les encombrait et ont préféré le cacher quelque part. Allons un peu du côté de ces arbres, ils ont certainement laissé des marques pour retrouver plus facilement la route. Cette pioche était certainement destinée à permettre de sortir le trésor de sa cachette.

Je replaçai la mousse sur le sol et m'approchai des arbres. Effectivement, deux d'entre eux – ceux qui se trouvaient à droite et à gauche de la piste – portaient chacun trois entailles. De plus, quelques branches inférieures avaient été coupées.

– As-tu déjà fait tes déductions, Charlie ? me demanda Sam.

– Tu les as déjà faites sans doute toi-même. Il est évident que Patrick se dirige en effet vers la vallée.

– Il importe de le devancer et, pour cela, il nous faut savoir s'il y va directement ou s'il compte d'abord retrouver son père.

– Nous allons le savoir tout de suite.

Je me tournai vers Hoblyn :

– Sommes-nous encore loin de l'endroit où le chemin de la vallée s'écarte du fleuve ?

– Non. Si mes souvenirs sont exacts, nous n'en avons plus que pour deux heures environ.

– Dans ce cas, continuons notre route jusque-là. Sa piste nous montrera si, avant de s'emparer du trésor, il est allé rejoindre son père. Mais il nous faut faire halte ici, car si, pour une raison ou une autre, il s'arrêtait encore une fois en route, nous nous trouverions trop près de lui et il ne manquerait pas de nous remarquer.

– D'accord, Charlie, restons un peu ici. Toutefois, nous ne commettrons pas la même imprudence que nos deux compères et nous ne laisserons pas nos chevaux en liberté. Attachons-les sous les arbres et faisons une petite collation. Je n'ai rien avalé depuis ce matin et mon estomac commence à réclamer.

Nous suivîmes son conseil et nous assîmes sur la mousse qui nous offrait des sièges moelleux. Soudain Hoblyn, avec un cri d'étonnement, pointa son index vers les arbres.

– Regardez ce ravin de l'autre côté ! J'aurais juré y voir une lance d'acier.

– Impossible, dit Sam, à cette distance, personne ne serait capable de reconnaître une lance.

– Je ne suis pas de ton avis, Sam. Mais, ce qui me paraît bizarre, c'est que les Indiens sont les seuls à se servir de ces armes. Par conséquent...

À ce moment, je crus moi-même voir luire quelque chose au loin.

– Écoutez, mes amis, ce ne peut être que des Indiens. Nous avons été bien inspirés de faire halte ici. Si nous avions continué notre route, ils n'auraient pas manqué de nous apercevoir, car, comme nous nous dirigeons vers l'ouest, le soleil en se couchant aurait trahi notre présence.

Je pris ma longue-vue et la braquai sur la vallée. Ce que j'aperçus me plongea dans une vive inquiétude.

– Tiens, Sam, regarde un peu toute cette troupe ; ils sont au moins cent cinquante.

Sans-Ears jeta un coup d'œil dans ma lorgnette, puis la passa à Marshall.

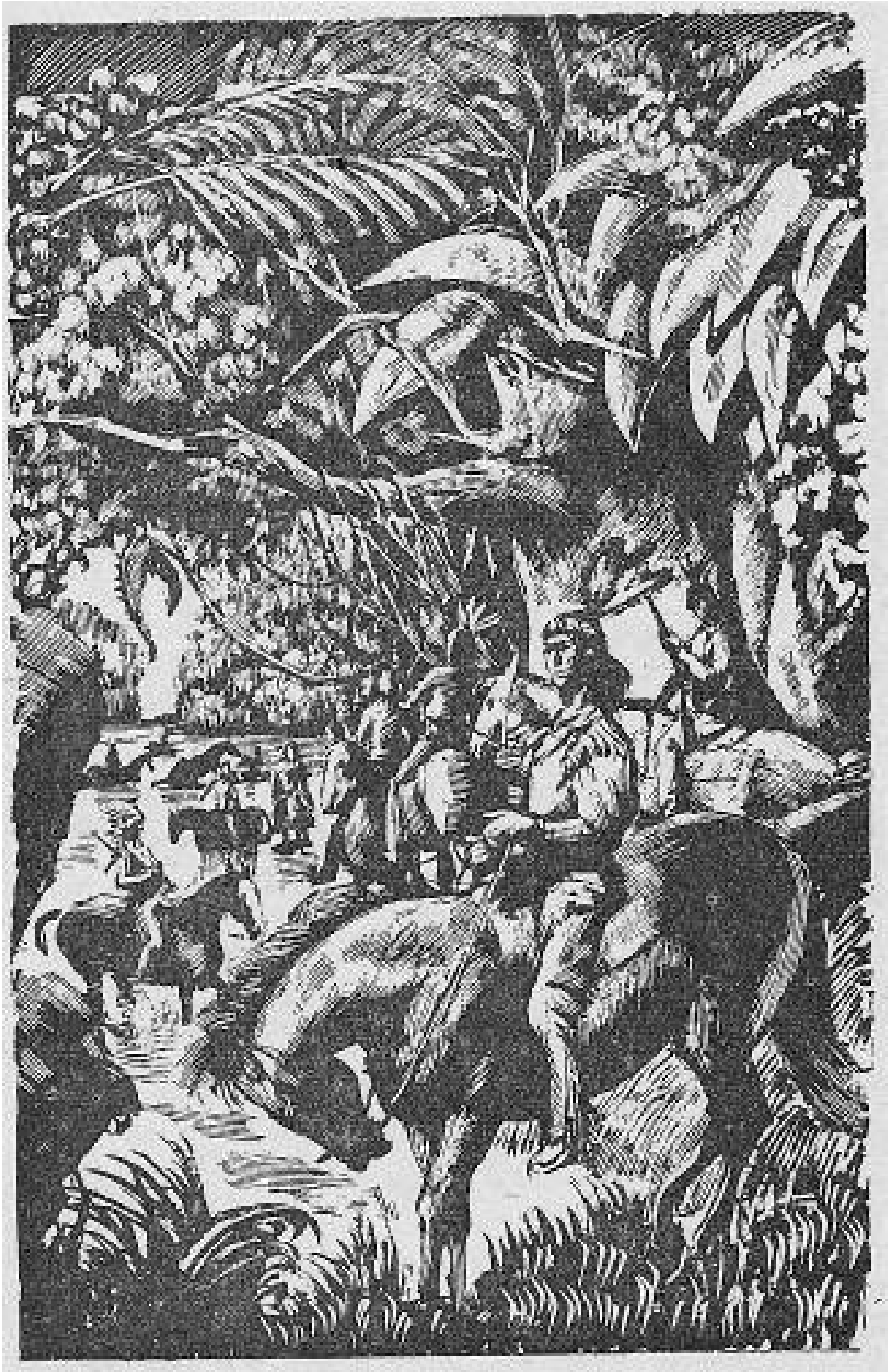
– Examinez un peu ces Peaux-Rouges, monsieur Marshall. Avez-vous déjà eu affaire à ces canailles de Comanches ?

– Non, jamais. Vous dites que ce sont des Comanches ?

– Oui. Il est vrai qu'à cet endroit nous pourrions également rencontrer des Apaches, mais ces derniers ont une coiffure différente. Et puis voyez-vous ces traits rouges et bleus qui barrent leurs visages ? Ces couleurs indiquent qu'ils sont sur le sentier de la guerre. C'est pourquoi ils ont si bien acéré les pointes de leurs lances. Leurs carquois doivent être pleins de flèches empoisonnées auxquelles j'aimerais autant ne pas avoir affaire. Ah ! s'il y avait seulement moyen de sortir de cette cachette pour effacer nos traces !

– Cela ne nous servirait à rien, Sam, dis-je, car ils finiraient tout de même par relever notre piste plus loin et par nous découvrir.

– Évidemment. Mais nous gagnerions ainsi du temps, ce qui nous permettrait de nous mettre hors de leur portée.



– C'est assez raisonnable. Les traces des sabots suivent tout à fait la lisière de la forêt. Peut-être pourrons-nous les effacer sans sortir d'ici.

Près de moi croissait un jeune sapin. Je ramassai une des feuilles de pin sèches que je trouvai sous l'arbre et les éparpillai sur les traces. Cependant celles-ci pouvaient encore être remarquées par le regard aigu des Indiens.

– Je me demande si cela servira à grand'chose, Charlie. Moi, ça ne me tromperait pas.

– Pourquoi ?

– Est-ce qu'un érable possède des feuilles de pin ?

En effet, la piste des chevaux s'étalait sous un érable, mais il était trop tard pour y remédier. Entre temps, les Indiens étaient descendus dans le ravin et s'étaient arrêtés, pendant que quelques guerriers faisaient une reconnaissance.

– À la bonne heure ! Ils ne viennent pas par ici ! s'écria Sam en poussant un soupir de soulagement.

– Qu'est-ce qui vous le fait supposer ? demanda Bernard.

– Explique-le-lui, Charlie, puisque tu sembles t'être chargé de l'instruction de ce jeune homme.

– C'est très simple. Deux de ces trois hommes, en reconnaissance, se sont dirigés en aval du fleuve, tandis que le troisième pousse son cheval dans l'eau. Il est donc certain qu'ils veulent traverser le fleuve et non pas continuer leur route en amont, car, dans ce cas, ils feraient leur inspection dans le sens opposé. Les deux premiers vont s'assurer que la route est sûre, tandis que le troisième est allé se rendre compte si on peut, à cet endroit, traverser le Rio-Pecos à la nage.

Les trois éclaireurs ne tardèrent pas à rejoindre le gros de la troupe. Sans doute avaient-ils rapporté de bonnes nouvelles,

car, aussitôt, tous se mirent en marche dans la direction du fleuve. Nous pouvions maintenant les distinguer nettement et les compter : il apparut alors que j'avais même sous-estimé leur nombre à première vue. C'étaient tous des guerriers jeunes et vigoureux, recrutés sans doute parmi deux tribus, car ils avaient deux chefs à leur tête.

– Ces deux-là, dont la tête est ornée de plumes d'aigle, sont sans doute les chefs ? dit Bernard.

– C'est exact.

– J'avais entendu dire que les chefs montent toujours des chevaux blancs.

– Des chevaux blancs ? dit Sam, amusé par l'observation de notre jeune ami.

– On vous a mal renseigné, Bernard, dis-je à mon tour. Sur le vieux continent, il arrive que les chefs d'armée montent de magnifiques chevaux blancs. Mais ici, jamais. D'une manière générale, les Indiens évitent les couleurs claires et, même pour la chasse, ils n'utilisent pas de chevaux blancs, car cette couleur effraie le gibier. À plus forte raison dans leurs expéditions guerrières. En hiver, quand c'est la couleur de la neige qui domine dans le paysage, il arrive aux chefs indiens de monter un cheval blanc, mais, alors, le cavalier lui aussi adopte un vêtement blanc. Moi-même, j'ai essayé une fois au Nord-Park un équipement de ce genre et je n'ai eu qu'à m'en féliciter.

Entre temps, les chevaux des Indiens avaient pénétré dans l'eau et, malgré la force du courant, ils avançaient avec assez de sûreté, car, lorsqu'ils remontèrent sur l'autre rive, ils ne s'étaient pas écartés de beaucoup de la ligne de leur point de départ. Là, quelques guerriers furent à nouveau envoyés en reconnaissance et l'armée rouge se remit en route.

Nous poussâmes un soupir de soulagement, car le danger que nous avions couru n'était pas à mépriser. Sam caressait maintenant le cou de sa jument.

– Qu'en penses-tu, ma vieille Tony ? Qu'aurions-nous fait si les Peaux-Rouges nous avaient coupé, à moi les oreilles et à toi la queue ? Mais, au fait, ils n'auraient pas eu ce plaisir, car, j'y pense, nous n'avons plus de trophées de ce genre à leur offrir. À propos, Charlie, qu'adviendra-t-il si les Peaux-Rouges aperçoivent les traces de Patrick et de son compagnon ? Il est peu probable que celles-ci leur échappent.

– Ils ne leur feront pas de mal, dit Hoblyn.

– Tiens, et pourquoi cela ?

– Mais parce qu'ils sont au mieux ensemble. Ce sont des Comanches de la tribu des Racurrohs. Le capitaine a fumé le calumet de paix avec leur chef, après leur avoir vendu pas mal de marchandises.

– Ce n'est pas très réjouissant, car il est possible qu'ils se liguent contre nous.

– Oui, nous devons nous tenir prêts à cette éventualité. Cependant, Patrick se gardera bien d'emmener avec lui ses alliés rouges dans la vallée. Tout au plus, par politesse, restera-t-il quelques heures dans leur camp, le temps de fumer avec les deux chefs un calumet de paix.

Je me glissai vers la lisière de la forêt et passai la tête entre les branches pour suivre du regard les mouvements des Peaux-Rouges. Ils venaient justement de disparaître derrière un coude du fleuve. Avant de retourner auprès de mes compagnons, je jetai par hasard un regard en amont et retirai précipitamment ma tête. Sam aperçut ce brusque mouvement. Intrigué, il me dit :

– Que se passe-t-il ? On dirait que tu as vu encore d'autres Peaux-Rouges.

– Tu l'as dit. Du moins, je viens d'en voir un, à l'entrée du ravin.

Sans-Ears, qui avait gardé ma longue-vue, la porta à ses yeux.

– Mille tonnerres ! Tu as raison, Charlie. Reste à savoir s'il est seul ou s'il annonce l'arrivée d'une nouvelle troupe. Mais, ma parole... on dirait que c'est un Apache.

– Tu en es sûr ?

– On ne peut plus sûr. Et c'est même un chef. Il porte des cheveux très longs qui tombent jusque sur la croupe de son cheval. Maintenant, le voilà qui se dirige vers nous.

– Passe-moi la longue-vue.

Mais, lorsque je voulus à mon tour examiner l'Indien, celui-ci n'était plus visible. Il venait d'entrer dans l'eau et l'élévation de la rive le dissimulait à nos yeux.

– Sais-tu à quoi je pense, Charlie ? Les Comanches sont poursuivis par les Apaches sans qu'ils s'en doutent et ce chef est allé en avant pour les épier. À ce que je vois, ce n'est pas un imbécile, car, au lieu de les suivre sur leur piste, il les a observés du ravin voisin. Quant à nous, nous ferons mieux de nous mettre en sécurité. Cachez-vous derrière les arbres, car ces bandits ont des yeux de lynx. Comme il va sans doute passer près d'ici, tenez bien les narines de vos chevaux. Ils sont probablement habitués à hennir quand ils sentent l'approche d'un Indien. Tous tes chevaux ne peuvent pas avoir la jugeote de ma Tony. Et, maintenant, silence ! Attention !

En effet, quelques minutes plus tard, un bruit de sabots nous parvint. Tandis que mes compagnons se retiraient plus au fond du fourré, moi je restai tapi sous un buisson près de la lisière. L'Indien avançait, les yeux rivés au sol. Avait-il remarqué les herbes couchées ou une trace ? C'était probable, car je voyais

maintenant son regard se poser sur les empreintes dissimulées par les feuilles de pin. Un soupçon venait de naître dans son esprit, et, en un clin d'œil, il fut à terre, son tomahawk à la main.

– Feu ! Charlie, me chuchota Sam.

D'un bond, je quittai mon buisson et me précipitai vers l'Indien. Son bras vigoureux s'apprêtait à lancer le tomahawk.

– Winnetou, le jeune chef des Apaches, souhaite-t-il la mort de son frère blanc ?

Winnetou laissa retomber son bras et une flamme joyeuse brilla dans ses yeux noirs.

– Charlie !

C'est tout ce qu'il dit, mais à l'accent de sa voix je compris combien cette rencontre inattendue le comblait de joie. Moi-même, heureux de revoir mon frère rouge, je me jetai dans ses bras. Il me serra fortement contre sa poitrine.

– Que fait mon frère Winnetou à cet endroit du Rio-Pecos ? demandai-je.

Il glissa son tomahawk dans sa ceinture et répondit :

– Les Comanches ont quitté leur village pour semer la terreur parmi les Apaches. Le Grand-Esprit a ordonné à Winnetou d'aller chercher leurs scalpes. Mais que vient faire ici mon frère blanc ? N'est-il pas parti, ainsi qu'il me l'avait dit il y a plusieurs lunes, pour regagner le wigwam de son père et de ses sœurs au delà de l'Océan ?

– J'ai, en effet, visité le wigwam de ma famille, mais l'esprit de la savane m'a rappelé.

– Mon frère blanc a bien fait de revenir. Personne ne peut se soustraire aux ordres de la Prairie. Howgh !

Il prit son cheval par la bride et pénétra avec moi sous bois. Ce n'est qu'alors qu'il aperçut mes compagnons. Cependant, il ne manifesta aucune surprise. Il tira de la poche de sa selle une pipe et du tabac et s'assit sur l'herbe.

– Winnetou est allé loin vers le Nord, chercher les herbes sacrées pour son calumet. Charlie sera le premier qui en fumera avec moi.

– D'autres encore fumeront ce soir le calumet de paix avec mon frère rouge.

– Winnetou a l'habitude de ne fumer le calumet de paix qu'avec des hommes courageux dont le cœur ni les lèvres ne connaissent le mensonge. Mais il sait que son frère blanc ne fraie qu'avec ces hommes braves et sans reproche.

– Le jeune chef des Apaches a-t-il entendu parler de Sans-Ears, le valeureux chasseur ?

– Oui, mais il ne l'a jamais rencontré. Sans-Ears est agile comme le serpent, rusé comme le renard et téméraire comme le jaguar. Il boit le sang des hommes rouges et il marque sur son fusil le nombre de ses victimes, mais il n'en veut qu'aux lâches qui ont assassiné sa femme et son enfant. Je vois là son cheval. Pourquoi ne vient-il pas fumer avec Winnetou le calumet de paix ?

Sam se leva et se dirigea vers nous, mais je vis à sa démarche que la présence de ce jeune Apache, qui avait la réputation d'être le guerrier à la fois le plus redoutable et le plus juste de la savane, l'intimidait.

– Mon frère rouge a dit la vérité. Je ne tue que les lâches et je suis toujours prêt à porter secours aux braves, dit-il d'une voix tremblante d'émotion.

Je fis signe à Bernard d'approcher.

– Que le chef des Apaches daigne arrêter son regard sur ce jeune homme. Il possédait autrefois toute une fortune, mais des criminels blancs ont assassiné son père et lui ont ravi ses biens. Le meurtrier se trouve ici sur le Rio-Pecos et sa fin est proche.

– Winnetou est son frère. Il l'aidera à punir l'assassin. Howgh !

Cette dernière interjection revenait souvent dans la bouche du jeune Apache pour donner plus de force à ses paroles. Ainsi, nous venions de gagner à la cause de Bernard un allié précieux entre tous. L'Apache, qui avait bourré sa pipe, l'alluma avec soin. Après avoir lancé trois bouffées vers le sol et une vers chacun des points cardinaux, il m'offrit le calumet. Je répétai son geste et passai à mon tour la pipe à Sam. Celui-ci la tendit enfin à Marshall et la pipe revint à son propriétaire. Cette cérémonie accomplie, Sam se mit à questionner le chef Apache.

– Mon frère rouge est-il suivi de nombreux guerriers ?

– Uff !

Cette expression signifiait toujours chez Winnetou un grand étonnement. Mais Sam, qui ignorait les habitudes des Apaches, crut ne pas avoir été compris et répéta sa question.

– Je voulais savoir si mon frère rouge était suivi de nombreux guerriers.

– *Uff !* Mon frère blanc pourrait-il me dire combien il faudrait d'ours pour venir à bout de mille fourmiliers ?

– Un seul suffirait.

– Et combien il faudrait de crocodiles pour avaler cent crapauds ?

– Un seul.

– Et combien il faut de chefs apaches pour détruire cette nuée de Racurrohs ?... Quand Winnetou déterre son tomahawk de guerre, il ne se fait pas accompagner de ses hommes, mais se met en route tout seul. Il n'est pas le chef d'une tribu particulière, mais le roi de tous les Apaches. Il lui suffirait d'étendre le bras pour que des milliers de guerriers accourent de toutes parts vers lui, prêts à suivre ses ordres. Il a beaucoup de langues qui lui racontent ce que font les fils des Comanches et il a beaucoup de couteaux et de tomahawks pour détruire ses ennemis.

Puis il se tourna vers moi :

– Je serais heureux d'apprendre pourquoi mon frère blanc fait route avec ses compagnons.

Je lui fis un récit bref mais complet des événements qui nous avaient amenés à nous rendre sur le Rio-Pecos. Il m'écouta attentivement, puis baissa le regard. Il tira une dernière bouffée de sa pipe qu'il glissa dans sa poche.

– Que mes frères blancs daignent me suivre.

Il prit son cheval par la bride, le conduisit hors du fourré et l'enfourcha. Je me plaçai à ses côtés et nous nous mîmes en marche. Winnetou montait une bête agile, à l'ossature puissante, que je connaissais depuis longtemps. À première vue, elle faisait l'effet d'une haridelle fatiguée et personne n'aurait voulu croire que c'était là une monture de choix. Pourtant, elle était inégalable au galop, excellente au trot, inlassable au pas. Son intelligence ne le cédait en rien à celle de Tony et elle avait déjà mis en fuite plus d'un loup et d'un puma. Cavalier et cheval ne formaient qu'un corps et une âme, une volonté et une décision, et il n'arrivait jamais que la bête déçût les espoirs de son Maître, autant pour son courage que pour son endurance.

*
* *

Lorsque nous atteignîmes la piste des Comanches, nous pûmes nous rendre compte que la horde se croyait en parfaite sécurité, car elle ne s'était pas donné la peine d'effacer ses traces. Nous continuâmes à suivre celles-ci pendant une heure en nous arrêtant à chaque tournant pour étudier le terrain. Nous venions justement d'arriver à la lisière d'une forêt et nous nous proposions de contourner celle-ci lorsque, soudain, l'Apache tira la bride de son cheval.

De sa main droite, il désignait quelque chose devant lui et le silence qui accompagnait son geste était un avertissement éloquent qui nous incitait à la prudence. Je scrutai l'horizon, mais en vain. Je n'aperçus rien de suspect.

Cependant, Winnetou accrocha son fusil à sa selle et tira son couteau. Il descendit de cheval et disparut dans les arbres sans mot dire.

– Que se passe-t-il, Charlie ? demanda Sam.

– Je n'en sais rien.

– Il m'a l'air d'un drôle de phénomène, ton Apache ! Il ne peut pas nous dire ce qu'il y a ?

– Il n'est pas bavard de nature. Il a certainement aperçu quelque chose qui l'a alerté et il est allé se rendre compte si sa supposition était juste. Tout cela est si évident qu'il aurait été superflu d'ouvrir la bouche.

– Tout ça, c'est très beau, mais nous ne savons pas maintenant quoi faire ni de quel côté aller.

– Si, nous le savons parfaitement. Nous n'avons qu'à attendre ici son retour ou un signal quelconque. C'est simple comme bonjour.

– Massa, oh ! ah ! Massa entendre ? s'écria Bob dans son langage particulier.

– Quoi ?

– Là-bas homme crier !

– Où donc ?

– Là, dans les arbres.

Je dévisageai mes compagnons, mais aucun d'eux ne semblait avoir rien entendu. Cependant, le nègre avait l'ouïe fine et ne nous aurait pas alarmés pour rien.

Soudain, un cri retentit et cette fois nous le perçûmes très nettement. C'était le cri d'un oiseau moqueur, ou plutôt tout autre l'aurait pris pour le cri de cet oiseau appelé ici wipp-por-will, mais, moi, je n'ignorais pas que les Apaches excellaient dans l'imitation de ce cri particulier qui leur servait de signe de ralliement.

– Tiens, c'est curieux, observa Sam. Je n'aurais pas cru que le wipp-por-will se rencontrait dans cette région. Il y a bien longtemps que je n'ai pas vu ce curieux oiseau.

– Mais si, tu l'as vu à l'instant, car ce n'est autre que Winnetou qui nous appelle. En avant. Le voilà qui nous attend à la lisière de la forêt.

Nous nous dirigeâmes tous vers l'Apache, moi conduisant sa monture par la bride. Arrivés près de l'Indien, nous aperçûmes, à ses pieds, un homme ligoté avec sa propre ceinture. Le prisonnier poussait des gémissements plaintifs et un effroi sans borne se lisait dans ses yeux fixés sur Winnetou.

L'Apache le considérait avec dédain. L'homme était un blanc. En m'apercevant, une lueur d'espoir passa dans ses yeux. Sans doute, se disait-il que, frère de race, j'allais intervenir en sa faveur. À la vue de Sam, son espoir sembla encore s'accroître.

– C'est un blanc, un Yankee ! s'écria Sans-Ears. Pourquoi mon frère rouge le traite-t-il en ennemi ?

– Mauvais œil répondit sèchement l'Apache.

Derrière nous, un cri de stupéfaction retentit. Nous nous retournâmes et vîmes Marshall qui fixait le prisonnier de l'air de quelqu'un qui n'en croit pas ses yeux.

– Holfert ! Pour l'amour de Dieu, que faites-vous ici ?

– C'est vous, monsieur Marshall ?... répondit l'homme ligoté qui, selon toute apparence, connaissait bien Bernard.

Cependant, cette rencontre ne semblait lui causer qu'une joie modérée.

– Qui est cet homme ? demandai-je à notre jeune compagnon.

– C'est un nommé Holfert, un ouvrier qui a travaillé dans nos ateliers.

Un ancien ouvrier de Marshall à proximité du lieu où devait se trouver Morgan ! La chose me parut fortement suspecte. Je me tournai vers le prisonnier.

– Je suis très heureux de faire votre connaissance, monsieur Holfert. Ne voudriez-vous pas nous dire où nous pourrions rencontrer votre bon ami, je veux dire Fred Morgan ?

L'homme eut un sursaut.

– Vous êtes détective, monsieur ?

– Ce que je suis, vous l'apprendrez toujours assez tôt. Pour le moment, c'est à vous de répondre : Où est Morgan ?

– Défaites mes liens. Je vous le dirai ensuite.

L'étonnement de Marshall allait croissant.

– Il n'est pas question de défaire vos liens. Toutefois, je vais les relâcher un peu. Bob, donne-lui plus de liberté de mouvement.

À la vue du nègre, Holfert eut un nouveau sursaut. Lorsqu'il put s'asseoir, je me plaçai en face de lui et me mis à l'interroger.

– Et maintenant je vous demande pour la troisième fois où se trouve Morgan.

– À Head-Peak.

– Depuis quand le connaissez-vous ?

– Depuis plus d'un mois.

– Où l'avez-vous rencontré ?

– Il m'a donné rendez-vous à Austun.

– Un rendez-vous ? Donc vous vous connaissiez déjà.

Le prisonnier se tut. Je tirai mon revolver.

– Regardez un peu ce joujou, mon ami. Faites-moi le plaisir de me dire ce que vous savez sur la mort de votre patron. J'espère que la vue de ce revolver vous incitera à me dire toute la vérité. Dans l'Ouest, on fait encore moins de manières avec les assassins que dans les États. Ainsi vous connaissez Morgan depuis longtemps ?

– C'est un parent à moi.

– Il vous a rendu visite à Louisville ?

– Oui.

– Allons, continuez, ce n'est pas la peine d'attendre mes questions.

– Je dirai tout, mais pas devant M. Marshall.

Je pensai qu'il était préférable de donner satisfaction sur ce point au meurtrier, découvert de façon si miraculeuse. Je fis donc signe à Bernard de s'éloigner, mais celui-ci, après avoir fait un détour, s'arrêta derrière le prisonnier, caché par un tronc d'arbre.

– Et maintenant je vous écoute.

– Morgan est venu plusieurs fois me voir et il m'entraîna au jeu. Comme je perdais, je finis par lui devoir plusieurs milliers de dollars. Je ne pouvais pas lui payer ma dette et il me menaçait... Je lui avais, en effet, donné comme garantie une traite avec la fausse signature de mon patron. Mis au pied du mur, je ne pus que lui révéler l'endroit où se trouvaient les clefs du magasin.

– Et vous saviez ce qu'il allait faire ?

– Oui, nous avions décidé de partager et d'aller au Mexique. Mais d'abord il fallait nous séparer afin d'éviter les soupçons. Il me fixa une date pour nous rencontrer à Austun.

– Vous lui avez donc dit que votre patron portait sur lui la principale clef ?

– Oui, mais je ne croyais pas qu'il allait le tuer. Il avait dit qu'il ne ferait que l'étourdir. Il lui a donné un coup de couteau, mais je n'y suis pour rien. Nous avons partagé sur les lieux tout ce que nous avons trouvé.

– Il a pris les diamants et vous le reste.

– C'est cela. Comme j'étais de la partie, j'ai pu convertir facilement en argent ces objets et...

– Et je devine le reste... Morgan vous a maintenant repris votre butin.

– Mais oui.

– Il faut que vous soyez bien bête d'avoir cru qu'un homme aussi lâche pourrait se montrer loyal avec vous. Vous pouviez vous douter que, s'il vous faisait venir ici dans le désert, c'était pour s'emparer du reste du butin. Comment s'y est-il pris pour vous le voler ?

– Hier soir, c'est lui qui montait la garde et je me suis endormi profondément. En me réveillant, je vis Morgan se pencher sur moi avec son couteau. Il m'avait d'abord retiré mes armes. La peur m'a donné des forces. Je l'ai repoussé et je me suis enfui. Il s'est mis à ma poursuite, mais, comme il faisait nuit, j'ai pu m'échapper. J'ai couru toute la nuit pour me mettre hors de sa portée, car je savais qu'il ne renoncerait pas à me poursuivre. Enfin, épuisé, je me suis couché ici pour me reposer un peu. Mais je n'ai pu m'endormir, car des Indiens sont tout de suite passés par là. J'ai voulu m'éloigner, c'est alors que ce Peau-Rouge est arrivé et m'a ligoté.

Visiblement, cet homme était à bout de forces, ce qui avait facilité ses aveux. Maintenant, nous savions tout ce que nous voulions savoir. Je me tournai vers Bernard :

– Cet homme vous appartient. Faites-en ce que vous voulez.

Bernard ne répondit pas. Sans doute, le désir de vengeance et la pitié se livraient une lutte décisive dans son âme.

– Ce coquin mérite, sans doute, la mort, dit-il enfin, cependant rendons-lui la liberté. Dieu le punira.

– La punition que vous lui infligez ainsi est plus cruelle que la mort elle-même. Sans armes, sans cheval et sans secours, il est exposé aux pires dangers.

– Dans ce cas, emmenons-le avec nous et nous le renverrons dès que cela sera possible.

– Il nous encombrera, d'autant plus que nous avons déjà un prisonnier. Ils pourraient tous deux tramer un complot contre nous.

– Nous serons toujours quatre contre deux.

– Je ne veux pas dire qu'a eux deux ils mettraient notre vie en danger, je pense à d'autres éventualités qui pourraient nous causer de graves ennuis. Cependant, moi non plus, je ne veux pas être son juge suprême. Nous pourrions lui donner une de nos bêtes de somme et quelques armes. Demandez à Winnetou ce qu'il en pense.

Le jeune Apache avait assisté un peu à l'écart à cette pénible scène. Il s'approcha de nous et ôta la ceinture qui liait les bras de Holfert.

– Lève-toi !

Le prisonnier se dressa sur ses pieds. Winnetou désigna sa main et dit :

– L'homme blanc a-t-il lavé sa main du sang de sa victime ? Car seul le sang peut laver le sang. C'est la volonté du Grand Manitou, le Grand-Esprit de la savane. L'homme blanc voit-il cette branche au bord du fleuve ?

– Oui.

– Qu'il l'apporte donc ici. S'il parvient à l'arracher, il conservera la vie, car la branche est le symbole de la paix et de la grâce.

Cette singulière condition nous causa une vive surprise. Holfert se dirigea vers le fleuve dont nous nous trouvions séparés par quatre cents pas environ. Il tendit la main pour atteindre la branche lorsque Winnetou épaula son fusil à crosse d'argent. Un coup de feu partit et Holfert atteint à la tête roula dans l'eau.

Parfaitement calme, Winnetou rechargea son arme.

– L'homme blanc n'a pas apporté la branche, il devait mourir. L'Esprit de la savane est juste et généreux. Il n'accorde pas de grâce à ceux qu'il destine à la perdition. L'homme blanc aurait été tué par les Comanches ou par les stakemen et son corps aurait été dévoré par des coyotes.

Puis il sauta à cheval et s'éloigna sans tourner la tête. Nous le suivîmes, profondément émus. Les traces des Comanches étaient toujours très nettes. Craignant pour Winnetou, j'allais déjà le rejoindre, lorsque trois coups de feu retentirent. Nous nous arrêtâmes net et Winnetou revint sur ses pas. Il descendit à terre, se glissa sous les buissons, puis nous fit signe d'en faire autant.

– Les Comanches et deux Visages-Pâles, dit-il.

Il s'enfonça davantage dans le fourré et nous le suivîmes, laissant Bob et Hoblyn avec les chevaux. Devant nous s'étalait la vallée du fleuve, qui s'élargissait à certains endroits en formant un cirque. Sur la rive droite, les deux chefs des Comanches avaient planté leurs lances. Eux-mêmes étaient assis par terre en train de fumer leur calumet en compagnie de deux blancs. Ils contemplaient les jeux guerriers auxquels se livrait la troupe des Comanches. La présence des Blancs m'intrigua. Je pris ma longue-vue, puis la tendis à Sans-Ears :

– Mille tonnerres ! Mais, c'est Fred Morgan et son fils. Comment se fait-il qu'ils soient ensemble et avec les Indiens ?

– C'est très facile à expliquer. Morgan, en train de poursuivre Holfert, a sans doute rencontré Patrick, qui n'était pas très éloigné de nous. Quant à leur présences auprès des Peaux-Rouges, il ne faut pas s'en étonner, étant données leurs bonnes relations.

– Mais comment allons-nous faire pour les enlever à cette bande ?

– Je ne crois pas qu'ils restent longtemps ensemble, car ils n'ont certainement pas l'intention de révéler l'existence de leur trésor aux Indiens.

– Dans ce cas, attendons un peu les événements. Morgan a visiblement, renoncé à la poursuite de Holfert.

J'allai chercher les chevaux, que j'amenai dans notre cachette, où je les déchargeai.

Lorsque Hoblyn aperçut la partie encaissée de la vallée, il tendit le bras et dit :

– Voilà la gorge que nous devons suivre pour arriver au trésor.

– Là-bas ? Cela ne nous arrange pas.

– Pourquoi, Charlie ? me demanda Sam.

– Parce que nous ne pourrons pas y arriver avant les deux bandits. Il est certain, en effet, qu'aussitôt les Comanches partis ils se dirigeront de ce côté.

– Ne vous inquiétez pas, dit Hoblyn. Seul, le capitaine et moi connaissons ce chemin. Le lieutenant en suivra un autre, en longeant le lit d'un confluent.

– Dans ce cas, rien ne presse, nous pouvons, nous aussi, assister tranquillement à ce curieux spectacle.

*

* *

En effet, le spectacle qui s'offrait à nous était du plus haut intérêt. Les Comanches s'étaient séparés en deux groupes qui devaient figurer des adversaires. L'art de l'équitation dans cette tribu présente des particularités qui frappent un européen non initié. Les Comanches ne connaissent pas, par exemple, l'usage de la selle ni celui de la bride, dans le sens que nous donnons à

ces mots. Ils attachent au dos du cheval une couverture pliée ou une peau de bête aux deux extrémités de laquelle est fixée une courroie très large, qui entoure le cou du cheval et dans laquelle le cavalier passe le bras s'il veut se laisser glisser contre le flanc de sa monture en maintenant une seule jambe sur le dos de la bête.

Ce harnachement particulier, ainsi qu'une adresse extraordinaire acquise à force d'entraînement, permettent à ces guerriers rouges de se servir de leurs montures comme de boucliers en les plaçant entre eux et l'adversaire, tout en gardant une parfaite liberté de mouvement ; la multitude des positions qu'ils peuvent prendre sur le cheval leur permet de lancer leurs flèches ou de tirer des coups de feu tantôt d'en haut, tantôt d'en bas. Les chevaux sont éduqués pour se prêter aux manœuvres de leurs maîtres, de sorte qu'aucun mouvement inattendu de leur part ne vient compromettre la justesse de la visée. La courroie dans laquelle on passe le bras à la hauteur de l'épaule est fixée à la crinière, sur le garrot du cheval, si bien que, même au cas où la selle viendrait à glisser, le cavalier peut rester sur le cheval.

Notre attention était si complètement captée par ces exercices que nous ne pensions plus au danger. Une seule fois, je tournai la tête dans la direction d'où nous étions venus et ce fut fort heureux, car cela me permit d'apercevoir, à la lisière du bois, deux cavaliers qui examinaient la piste des Comanches. Je les désignai à mes compagnons.

– C'est le capitaine et Conchez ! s'écria Hoblyn.

– Oui, ce sont eux. Il s'agit d'effacer vite nos traces.

Ce fut l'affaire de quelques minutes. Tandis que les autres se retiraient à nouveau dans la cachette, Winnetou et moi continuâmes à observer les cavaliers. Soudain, un cri de guerre retentit dans le camp des Comanches. Précipitamment, nous rejoignîmes Sam, Marshall et Bob pour voir ce qui se passait de

l'autre côté. Les deux cavaliers, qui étaient descendus à terre pour mieux examiner la piste, s'arrêtèrent à proximité de deux grands érables derrière le tronc desquels j'avais trouvé un poste d'observation idéal. Je pus ainsi assister à leur conversation, mon tomahawk à la main :

– Ce sont des Comanches, disait le capitaine. Nous n'avons donc rien à craindre de ce côté. Mais il importe de savoir qui sont ces deux blancs.

– Ils sont trop loin, je ne peux pas distinguer leurs traits. Mais voyez-vous cet alezan : je jurerais que c'est le cheval de Patrick, notre lieutenant.

– Oui, ce ne peut être que lui. Ainsi mes soupçons étaient fondés. S'il passe par ici sans m'en avertir, c'est qu'il se dirige vers la vallée au trésor. C'est par hasard qu'il a rencontré les Indiens. Je me demande ce que nous allons faire : aller les punir de ce pas ou les suivre et les prendre en flagrant délit.

Conchez s'efforça de persuader son chef que la seconde solution était préférable. Il était évident qu'il tenait à connaître, lui aussi, la cachette du trésor.

Il réussit à convaincre le capitaine, qui se rendait d'ailleurs compte que les Comanches, qui se trouvaient sur le sentier de la guerre, n'allaient pas tarder à se remettre en route.

– Tu as raison, dit-il, d'autant plus que j'ai la certitude d'y arriver avant Patrick, car je connais un raccourci qu'il ignore. Ce n'est pas lui qui mettra la main sur le trésor, si toutefois celui-ci se trouve encore dans la cachette.

– Que voulez-vous dire par là, capitaine ?

– Je pense à Old Shatterhand et à Sans-Ears, qui nous ont déjà joué un mauvais tour. La disparition de Hoblyn me laisse à penser. Qui sait s'il n'a pas offert ses services à ces deux chasseurs...

– Hum... Dans ce cas, peut-être vaudrait-il tout de même mieux nous adresser aux Comanches.

– Pour trahir notre secret et leur permettre de s'emparer du trésor ? Non ! D'ailleurs, nous avons tout le temps de réfléchir, car, à ce que je vois, les Peaux-Rouges ouvrent leurs sacs à provision. Cela me rappelle que j'ai faim. Sors la viande.

En se dirigeant vers les chevaux, Conchez n'aurait pas manqué de m'apercevoir. Je me retirai à temps pour échapper à son attention. Je retournai auprès de Sam et lui demandai son avis sur la tactique à observer devant cette nouvelle situation.

– Laissons-les tranquilles, ces deux-là, Charlie.

Mais Winnetou secoua la tête d'un air désapprobateur.

– Mes frères blancs oublient qu'ils ne possèdent qu'un scalpe.

– Qui donc oserait s'en emparer ?

– Ces serpents de Racurrohs.

– Ils n'y parviendront pas. D'ailleurs, ils ne tarderont pas à partir, car ils sont sur le sentier de la guerre.

– Mon frère blanc est un chasseur plein d'astuce et de courage. Mais il ignore les chemins que suivent les Comanches. Ces hommes vont pénétrer dans les montagnes, où ils se rendent sur la tombe de leur chef, ainsi qu'ils le font tous les ans à la date où ce chef a trouvé la mort de la main de Winnetou.

– Qu'est-ce que cela peut bien me faire ? Qu'ils aillent sur la tombe de leur chef ou aux cinq cents diables, cela m'est bien égal ! rétorqua Sam.

– Mes frères blancs sont libres d'agir à leur guise, observa l'Apache. Ils veulent épargner un ennemi pillard et meurtrier et

ils paieront de leur sang cette légèreté. Le chef des Apaches a parlé. Howgh !

Il m'était très désagréable de contredire mon ami Winnetou, pourtant il me répugnait de répandre le sang lorsque cela n'était pas absolument nécessaire. J'étais plongé dans ces réflexions, lorsqu'un nouveau cri retentit dans le campement des Comanches. Un événement quelconque avait dû s'y produire. Nous remarquâmes que le capitaine et son compagnon étaient également alertés. Je me glissai une fois de plus vers la lisière du bois pour voir ce qui se passait.

Les Comanches formaient un groupe compact sur la rive, autour d'un objet qu'ils examinaient attentivement. Puis ils rejetèrent cet objet dans l'eau, et les guerriers formèrent un cercle autour des deux chefs et des blancs.

– Ils ont trouvé quelque chose dans le fleuve, dis-je à mes compagnons en les rejoignant. Probablement le corps de Holfert.

Winnetou se leva en silence et disparut dans les arbres. Je devinai ses intentions. Il se proposait de gagner à la nage l'endroit où se tenaient les Comanches pour savoir à quoi s'en tenir. Je n'ignorais pas que le jeune chef apache était un nageur émérite, cependant je comprenais que son entreprise était des plus hasardeuses. Il était, en effet, à redouter que le capitaine et Conchez, poussés par la même curiosité, ne tentassent la même entreprise ou, ce qui serait pis encore, que les Comanches, intrigués par ce corps percé tout récemment d'une balle, ne se missent à la recherche du meurtrier. En effet, une des lois de la savane veut qu'on cherche toujours à connaître ses adversaires éventuels.

Le trajet que Winnetou devait faire d'abord en aval, ensuite en amont, était au moins d'un mille. À un excellent nageur cela ne demandait pas plus d'une demi-heure, y compris les dix minutes de course qui nous séparaient du fleuve. Mais, à peine un

quart d'heure s'était-il, écoulé, que je vis le capitaine et son compagnon partir à leur tour. Nous n'avions aucun moyen de les en empêcher.

Ce que j'avais prévu arrivait. Les deux cavaliers se rapprochèrent des Comanches, puis se dirigèrent vers le fleuve. Je pensais que Winnetou avait dû, avant de plonger, se débarrasser de ses vêtements et de ses armes, en gardant tout au plus son couteau, et que cela pourrait le trahir. Sans hésiter une seconde, je décidai de me porter à son secours. Je saisis mon fusil.

– Attendez-moi ici !

Avec ces mots, je quittai la cachette et allai me poster dans un autre coin de la forêt, d'où je pouvais observer l'endroit où le mystérieux objet avait été jeté dans l'eau. Mais, avant d'y parvenir, je vis le capitaine épauler son fusil et tirer un coup de feu vers un point du fleuve. Le coup avait raté. Je connaissais bien les dons extraordinaires de plongeur de Winnetou. Cinq secondes après le coup de feu, je vis le jeune Apache surgir à nouveau à la surface, gagner la rive et se jeter sur le capitaine. Celui-ci épaula sa carabine. Le moment n'était pas aux réflexions. Mais déjà, avec un geste d'une adresse incroyable, Winnetou avait fait dévier l'arme et le coup partit en l'air. Il allait arracher son fusil à Conchez, lorsque les Comanches, qui avaient entendu la détonation, s'élancèrent au galop vers le théâtre de la lutte. Winnetou eut encore le temps de saisir le fusil du capitaine et de le jeter dans l'eau, puis, avec des bonds de panthère, il se mit à remonter le fleuve. Il ne lui fallait pas plus de dix minutes pour gagner l'endroit où il avait laissé ses vêtements et personne n'aurait pu le rattraper dans cette course. J'espérais qu'ensuite il serait assez prudent pour s'engouffrer dans la forêt et nous rejoindre après un détour.

– Il faut partir d'ici immédiatement, dis-je à Sam.

– Je me demande un peu où nous pourrions aller. Les Comanches et ces deux coquins de blancs nous rattraperaient vite si nous sortions de notre cachette.

– Non, ils seront trop occupés à suivre la piste de Winnetou. Vite ! sortez les chevaux jusqu'à la lisière. Vous attendrez que les Peaux-Rouges dépassent cet endroit, puis vous vous lancerez sur leur propre piste, de façon à ne pas laisser de traces. Je reste seul ici pour attendre Winnetou.

– Seul ?

– Naturellement, répondis-je en désignant du regard Hoblyn, qui ne m'inspirait toujours pas une confiance illimitée. Les autres n'ont pas assez d'expérience, il faut que tu les accompagnes.

– C'est bien, en avant ! Les Peaux-Rouges nous ont déjà dépassés.

Tandis que Sam et Marshall s'éloignaient, suivis du nègre et du prisonnier, je me mis en devoir d'effacer les quelques traces qu'ils avaient laissées sur leur passage et, à peine avais-je terminé cette besogne, que Winnetou surgit à mes côtés.

– *Uff !* Ces chacals de Comanches cherchent la trace de l'Apache. Où sont les compagnons de mon frère blanc ?

– Ils sont partis.

– Les pensées de mon frère blanc sont toujours sages. Les Visages-Pâles ne nous attendront pas longtemps.

Il endossa hâtivement les vêtements qu'il avait portés jusque-là à la main et conduisit son cheval hors du fourré. Un coup d'œil me suffit pour m'assurer que les Comanches étaient trop loin pour que nous ayons à les redouter. Aussi eus-je le temps de demander :

– Qu'a donc trouvé mon frère rouge dans le fleuve ?

– Le cadavre du Visage-Pâle. Winnetou a agi aujourd'hui, à deux reprises, avec la légèreté d'un enfant. Mais il va réparer ses fautes et il espère obtenir le pardon de ses frères blancs.

Nous ne tardâmes pas à rejoindre nos compagnons à l'endroit où notre chemin se séparait de celui des Comanches. Sam était descendu de sa Tony, dont il était occupé à envelopper les pieds. Ensuite, il s'occupa des sabots des autres bêtes. Pour ce faire, il avait découpé une des couvertures emportées du repaire des bandits. Nous descendîmes dans la gorge indiquée par Hoblyn. Winnetou nous suivait à pied pour effacer nos traces.

Lorsque nous eûmes laissé derrière nous le premier tournant du ravin, je m'arrêtai.

– Bernard, prenez mon cheval par la bride jusqu'à mon retour.

– Que veux-tu faire, Charlie ? demanda Sam.

– Attendre ici pour voir quelles sont les intentions des Comanches.

À peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées que j'entendis un bruit de sabots. C'étaient quelques Comanches accompagnés des deux Morgan. Ils avançaient lentement, les yeux rivés au sol. À l'endroit où nous nous étions arrêtés pour envelopper les sabots de nos chevaux, leur attention sembla être attirée par quelque chose qu'ils ramassèrent et tournèrent, intrigués, entre leurs mains. Ils se concertèrent un moment. Puis les deux blancs et un chef rouge se détachèrent du groupe et s'engagèrent à pied dans le ravin.

Ils jetaient de tous côtés des regards scrutateurs, auxquels, je le craignais fort, la moindre trace laissée par nous n'échapperait pas. Comme ils passaient près de moi, je pus distinguer l'objet mystérieux que le chef gardait dans sa main. C'était un fil de laine qui était tombé par terre pendant que nous

déchirions la couverture pour envelopper les sabots de nos chevaux. Notre vie ne tenait qu'à un fil, c'était bien le cas de le dire.

Les hommes avancèrent un peu plus avant dans le ravin, mais ils firent bientôt demi-tour et rebroussèrent chemin. Ils étaient persuadés que personne n'était passé par là et ne jugeaient plus nécessaire d'observer le silence. Aussi pus-je entendre les propos qu'ils échangeaient.

– Ce sont, sans doute, les empreintes de nos propres chevaux qui nous ont trompés, dit Fred Morgan.

– Mais qui pouvait bien être ce Peau-Rouge et les deux blancs ? dit le fils.

– Nous ne tarderons pas à le savoir, car ils ne nous échapperont pas. Comme l'Indien était nu, il était difficile de deviner à quelle tribu il appartenait.

C'est tout ce que je pus entendre, car ils étaient déjà loin. Cependant, cela me suffit pour me persuader que nous étions en sécurité et que le capitaine avait préféré éviter une rencontre avec les Comanches. Sans doute avait-il jugé plus sage de prendre son lieutenant sur le fait.

Bientôt, les éclaireurs rejoignirent le gros de la troupe et, de mon côté, je me dirigeai vers mes compagnons. Ceux-ci avaient déjà parcouru un bon bout de chemin et il me fallut une demi-heure pour les atteindre. Winnetou me lança un regard interrogateur et je lui racontai brièvement ce que j'avais vu et entendu.

– Les fils des Comanches ont des yeux et ne voient pas, ils ont des oreilles et n'entendent pas les pas de leurs ennemis ! Mes frères blancs peuvent enlever les mocassins de leurs chevaux.

Nous suivîmes d'autant plus volontiers son conseil que les chiffons gênaient la marche de nos montures.

Ce n'était pas chose facile que d'avancer dans ce ravin, barré çà et là par des arbres déracinés par l'âge ou renversés par l'orage. À mesure que nous avancions, la région devenait plus sauvage. À la tombée de la nuit, nous installâmes un campement provisoire où nous pûmes nous reposer sans être dérangés. À l'aube, après une courte reconnaissance sur le chemin parcouru, nous continuâmes notre route.

Bientôt, les arbres se firent plus espacés et l'eau plus rare. Nous traversâmes plusieurs lits de torrents desséchés. Ils étaient très profonds, ce qui prouvait la force du courant qui les avait creusés. En temps de pluie, ils se remplissaient sans doute complètement, et l'eau avait poli les roches qui les bordaient. Nous suivîmes une de ces vallées, toujours dans la direction de l'ouest. Le lit du torrent était de moins en moins profond et, finalement, nous aperçûmes devant nous les flancs boisés de la Sierra Ranca. Au pied des montagnes, les cours d'eau étaient plus nombreux et allaient tous se jeter dans le Rio-Pecos. L'un d'eux prenait sa source dans la vallée que nous cherchions. Grâce aux indications de Hoblyn, vers le soir, nous parvînmes à notre but. La vallée mesurait environ un mille et demi de long et à peu près autant de large. Elle était entourée de collines couvertes d'une épaisse végétation. Comme nous avions, sans aucun doute, une grande avance sur les autres, nous pûmes nous restaurer et nous reposer en toute tranquillité Naturellement, nous laissions toujours à l'entrée de la vallée une sentinelle, qui devait nous avertir dès qu'elle s'apercevrait de quelque chose d'anormal.

Vers le matin, ce fut le tour de Sam. À peine avait-il pris sa faction que nous le vîmes revenir vers nous.

– Ils arrivent, annonça-t-il.

– Qui ? demandai-je.

– Tu m'en demandes trop. Tout ce que j'ai vu, c'est qu'ils sont deux à cheval.

Je courus vers l'entrée de la vallée et, à l'aide de ma longue-vue, je pus distinguer les deux Morgan, qu'un quart d'heure de course séparait maintenant de nous. Comme, d'une part, nos traces avaient été soigneusement détruites et que, d'autre part, nous étions plus nombreux, nous n'avions rien à redouter. J'allais déjà m'en retourner avec Sam, lorsqu'un bruit venant des fourrés voisins attira mon attention. Je prêtai l'oreille : le bruit se répéta. Ce ne pouvait être que des hommes ou des bêtes qui se frayaient un chemin à travers les broussailles. Nous nous dissimulâmes sous un buisson. Une minute plus tard, nous pouvions voir que nous n'avions pas affaire à du gibier, mais au capitaine et à Conchez. Leurs chevaux soufflaient péniblement et l'attitude des cavaliers eux-mêmes révélait une extrême fatigue. Ils avaient certainement parcouru un chemin particulièrement difficile.

– Enfin ! s'écria le capitaine en poussant un soupir de soulagement. Je ne referais pas de si tôt un pareil voyage. Mais l'essentiel c'est que nous soyons arrivés à temps. Personne ne nous a devancés, heureusement.

– Qu'est-ce qui vous le fait supposer ? demanda Conchez.

– Ma cachette est intacte. Donc les Morgan ne sont pas encore venus. Et quel autre se serait aventuré ici ?

– Vous avez sans doute raison, mais vous ne pensez donc plus à Sans-Ears et à Old Shatterhand ?

– Non. Car, s'ils ont suivi Morgan, ils sont certainement tombés sur les Comanches et, dans ce cas, ils n'ont pu continuer leur route.

– Mais qui était donc cet Indien nu qui nageait dans le Rio-Pecos, et ce cadavre blanc ?

– Cela n'a aucun intérêt pour nous. Nous n'avons plus rien à craindre, du moment que nous avons les Comanches entre nous et ceux qui s'aviseraient éventuellement de nous suivre.

– Et que ferons-nous si les Comanches nous trouvent ici, car nos traces sont aussi nettes que celles d'une troupe de bisons ?

– Ça n'a pas d'importance. Tout au plus s'étonneront-ils que nous ne nous soyons pas fait connaître plus tôt, mais il suffira que je leur raconte la trahison de mon lieutenant pour qu'ils trouvent cela naturel. Quant à ce lieutenant, il..., mais, par Satan ! n'est-ce pas lui que j'aperçois ?

– Lui-même !

– Tant mieux. Ainsi, nous le tenons. Il apprendra quelle punition je réserve à ceux qui trahissent leurs camarades.

– Dites, capitaine, quand vous lui aurez fait son affaire, est-ce que vous avez vraiment l'intention de sortir votre trésor en ma présence ?

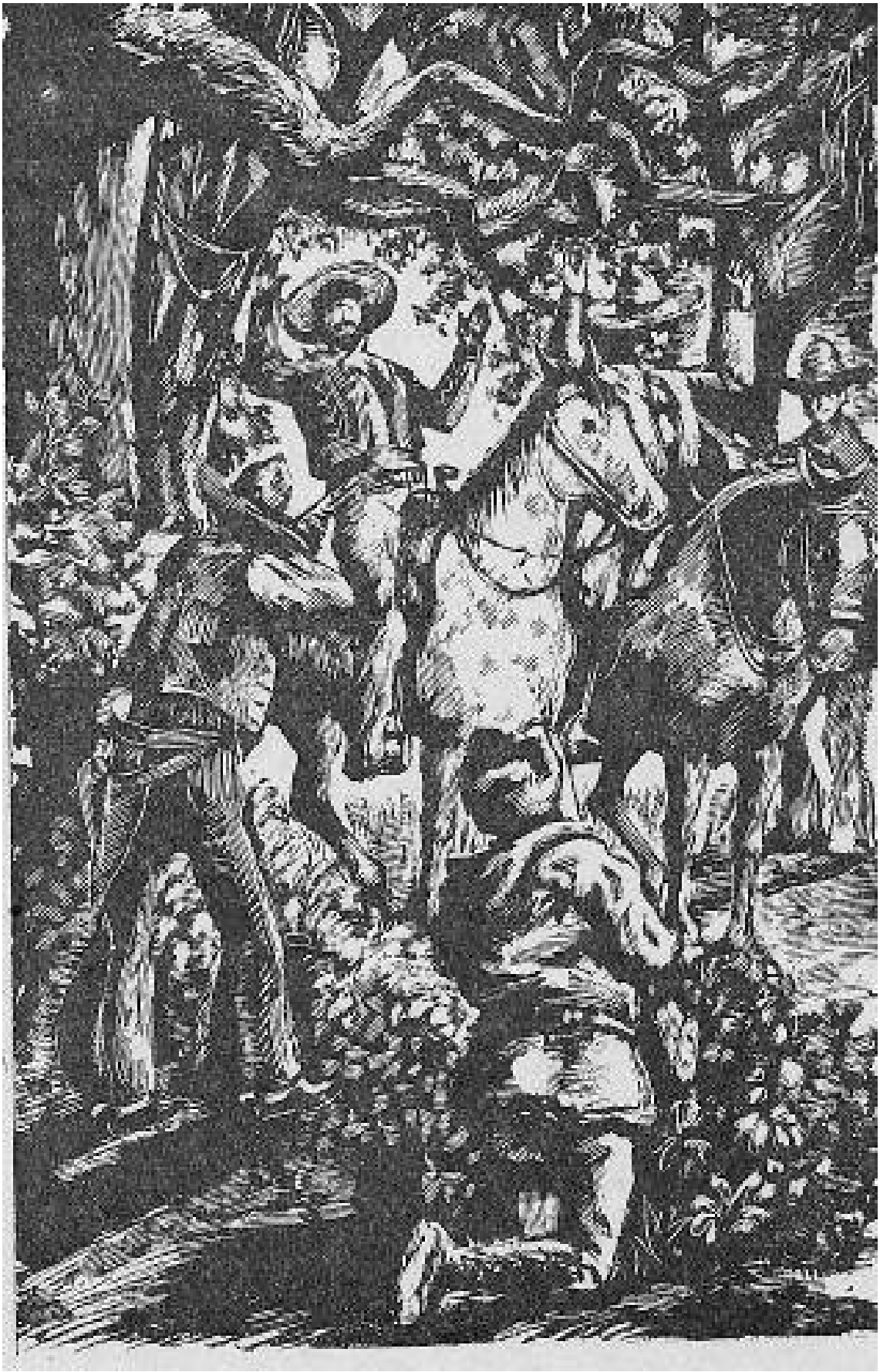
– Certainement.

– Et vous comptez le partager entre tout le monde ou simplement entre nous deux ? Il me semble qu'après un tel voyage j'ai bien mérité ma part.

– Tu as tout à fait raison, Conchez, mais, avant tout, il faudra donner une leçon à ces deux canailles. J'aperçois un endroit où nous serons très bien pour les observer.

Et il indiquait notre propre campement à l'abri des arbres. Ils venaient délibérément vers nous, avec une telle insouciance qu'ils n'avaient même pas remarqué les empreintes que Sam et moi avions laissées sur notre passage.

Nos compagnons, qui avaient entendu le bruit, s'étaient levés. Je n'oublierai jamais la stupéfaction qui se peignit sur le visage des deux cavaliers, lorsque en approchant du fourré ils aperçurent le Peau-Rouge qu'ils avaient vu nager dans le Rio-Pecos. Leur ébahissement était vraiment comique.



– Hoblyn ! s'écria Conchez en reconnaissant son ancien compagnon d'armes.

– Comment ? c'est Hoblyn ? fit à son tour le capitaine. Que viens-tu faire ici dans la Sierra Ranca et qui sont ces gens ?

Je m'approchai de lui et lui donnai une tape sur l'épaule.

– Ce sont vos bons amis, capitaine. Approchez-vous et mettez-vous à votre aise. Vous êtes les bienvenus !

– Mais qui êtes-vous ?

– Avant de me nommer, permettez-moi de vous présenter mes camarades. Ce gentleman noir est Bob, ancien compagnon de route de M. Williams, que vous connaissez bien. Ce gentleman blanc est M. Marshall, de Louisville, qui a quelques mots à dire à ce même Morgan qui s'apprête à sortir les œufs d'or de votre nid. Ce seigneur indien est Winnetou. Vous devez le connaître de nom, ce qui me dispense de plus amples présentations. Enfin, ce personnage est appelé couramment Sans-Ears, quant à moi, on me nomme parfois Old Shatterhand.

La peur avait fait perdre l'usage de la parole au capitaine, qui ne put que marmonner :

– Est-ce possible ?

– Tout à fait possible Maintenant, je vous en prie, prenez place et mettez-vous à votre aise comme je l'ai fait moi-même, quand je suis allé vous écouter dans votre retraite. Je vous ai même, je crois, emprunté, sans plus de façon, votre pistolet. Pas plus tard qu'avant-hier, je vous ai encore écouté pendant que vous étiez en train d'observer les Comanches et d'échanger des idées que j'ai trouvées fort intéressantes. Bob, débarrasse donc ces messieurs de leurs armes qui pourraient les gêner et, pour leur permettre de mieux se reposer, ligote-leur les jambes et les bras.

– Voyons, señor ! balbutia le capitaine.

– Ça va, ça va, nous vous parlons le seul langage que méritent les stakemen. Ne faites pas d'efforts inutiles. Avant même que les Morgan soient ici, vous serez ligotés ou, si vous le préférez, morts.

Toute cette scène s'était déroulée avec une telle rapidité que les scélérats n'eurent même pas le temps de penser à opposer de la résistance.

– Et maintenant, cher capitaine, dites-nous où se trouve cette cachette qui fait tant envie aux deux Morgan ?

– Cela ne vous regarde pas.

– Vous nous ferez tout de même le plaisir de satisfaire notre curiosité, mais d'abord apprenez-nous ce que sont devenus les marchands ainsi que le compagnon de votre lieutenant.

– Les marchands... hum... je n'en sais rien...

– Tiens ! dans ce cas, je suis mieux renseigné que vous. Et les faux agents en fourrures ?

– Deux sont rentrés et le troisième a été tué par le lieutenant. Nous avons trouvé son cadavre.

– C'est ce qui me semblait bien. Laissez-vous bâillonner sans faire de manières. Il est inutile que vos cris trahissent notre présence aux deux nouveaux venus.

Fred Morgan et son fils venaient justement d'apparaître à l'entrée de la vallée. Ils s'arrêtèrent un moment pour inspecter le terrain. Puis Patrick éperonna son cheval et se dirigea au trot dans notre direction, suivi de son père. Ils ne semblaient pas avoir l'intention de séjourner dans les parages et s'arrêtèrent devant une touffe de ronces.

– C'est ici, père, dit Patrick. Dépêchons-nous, au cas où nous serions suivis.

Ils mirent pied à terre et attachèrent leurs chevaux à un arbre qui se trouvait au bord du cours d'eau. Tandis que les bêtes s'abreuvaient, les deux gredins déposèrent leurs armes sur le sol et, à l'aide de leurs couteaux, se mirent en devoir de couper les ronces.

Lorsque la terre fut mise à nu, Patrick la creusa un peu, puis en sortit un paquet entouré d'une peau de buffle.

– C'est tout ? demanda le père.

– Oui, c'est tout, mais ça suffit. Les billets de banque et les papiers de valeur ne prennent pas beaucoup de place. Et, maintenant, nous n'avons plus rien à faire ici, allons-nous-en.

– Si vous restiez encore un peu pour nous tenir compagnie ?

C'était Sam qui avait prononcé ces paroles. D'un bond, je me trouvai, à mon tour, entre les hommes et leurs armes. Sam avait maintenant l'air d'un tigre prêt à se jeter sur sa proie. Les deux hommes esquissèrent un geste, comme pour se saisir de leurs fusils, mais la vue de mon revolver arrêta leur élan.

– Qui êtes-vous ? cria Fred Morgan.

– Demandez donc à monsieur votre fils, le soi-disant Meercroft ?

– De quel droit nous attaquez-vous ?

– Du même droit qui vous a fait attaquer M. Marshall à Louisville, répondit Sam, qui, un peu plus tard, vous a poussé à faire dérailler un train et, qui, autrefois, vous a fait tuer la femme d'un nommé Sam Hawerfield.

– Soyez assez aimables pour vous allonger ici par terre, dis-je à mon tour. Vous vous exécuterez d'autant plus volontiers que je vais vous dire à qui vous avez à faire. Voici Winnetou, le chef de tous les Apaches, voici Sans-Ears, ci-devant Sam Hawerfield.

Quant à moi, votre fils vous dira qui je suis. Je compte jusqu'à trois. Si vous n'êtes pas couchés d'ici là, vous pourrez recommander votre âme à Dieu. Un. Deux. Trois.

Les poings serrés et en se mordant les lèvres, ils obéirent.

– Bob, ligote-les.

– Bob bien content ! Bob savoir bien ligoter, dit le nègre – et, en un clin d'œil, il nous démontra que ce n'était pas chez lui une simple vantardise.

Bernard, qui était resté avec les autres prisonniers, s'approcha de nous. Fred, en l'apercevant, écarquilla les yeux comme s'il voyait un revenant.

– Marshall !

Bernard lui lança un regard sombre, mais ne dit mot. Je vis qu'il était altéré de vengeance.

– Bob, amène les autres ici, dit Sam, nous n'avons pas l'intention de nous éterniser dans ce coin.

L'instant d'après, le chef des bandits et son acolyte étaient allongés aux côtés des deux Morgan.

– Qui va les juger ? demanda Bernard.

– Charlie, proposa Sam.

– Non, nous tous, nous avons plus ou moins un compte personnel à régler avec eux. Seul, Winnetou pourra être un juge impartial. Il a la parole.

Mes compagnons m'approuvèrent et l'Apache fit un signe de tête pour marquer son acquiescement.

– Le chef des Apaches entend la voix de l'Esprit de la savane et il tâchera d'interpréter fidèlement sa volonté. Il jugera équitablement les Visages-Pâles. Que mes frères blancs pren-

nent leurs armes, car seuls les hommes armés peuvent disposer du sort des prisonniers.

C'était une coutume indienne et, par respect pour l'Apache, nous ne voulions pas la transgresser.

– De quoi accusez-vous cet homme ? demanda-t-il en désignant Hoblyn ?

– D'avoir exercé le honteux métier de stakeman.

– S'est-il rendu coupable, à votre connaissance, d'un meurtre ?

– Non.

– Qui sert-il en ce moment, vous ou les stakemen.

– Nous.

– Dans ce cas, mes frères blancs doivent le juger avec leur cœur et non pas avec leurs fusils. Winnetou souhaite que cet homme soit libre, mais ne retourne jamais avec les stakemen.

Nous fîmes un signe approbatif de la tête. Je tendis à Hoblyn le fusil et le couteau de Fred Morgan.

– Prenez, vous êtes désormais libre et vous avez le droit de porter des armes.

– Merci, dit Hoblyn avec gratitude. Je ne vous donnerai pas de raisons de regretter votre acte.

Cependant, Winnetou continua son instruction.

– Qui est ce Visage-Pâle ?

– C'est le chef des stakemen.

– Cela suffit. Il doit mourir. Mes frères blancs partagent-ils mon avis ?

Notre silence marqua notre approbation. Le verdict était accepté à l'unanimité.

– De quoi accusez-vous cet homme ? demanda Winnetou en désignant Conchez.

– D'être un stakeman.

– Qu'est-il venu chercher ici ? Il vient avec l'idée de priver ses camarades de leur part du trésor. Qu'il meure !

Nous hochâmes la tête toujours en silence. Winnetou poursuivit :

– Mais ce n'est pas de la main d'un homme libre qu'il recevra la mort. – Et, en désignant Patrick : Ôte les liens de cet homme. C'est lui qui noiera les deux stakemen, car ils ne méritent pas d'être tués avec une arme.

Dans son âme sanguinaire, le jeune Morgan n'était pas mécontent de jouer le rôle de bourreau. Tandis qu'il exécutait sa sinistre besogne, je tournai la tête pour ne pas assister à la mort des misérables qui avaient cependant mille fois mérité leur châtiment.

Deux minutes après, c'était fait. Patrick se laissa ligoter à nouveau ; sa résistance aurait d'ailleurs été vaine.

– Qui sont ce père et ce fils ? demanda ensuite Winnetou. De quoi les accusez-vous ?

– Je les accuse du meurtre de ma femme et de mon enfant, dit Sam.

– Je les accuse d'avoir assassiné mon père, ajouta Bernard.

– Et moi, je les accuse d'avoir préparé un attentat contre un train et d'avoir tué un fonctionnaire du chemin de fer, dis-je en terminant l'acte d'accusation. Enfin, j'accuse le fils de tentative de meurtre sur ma personne et celle de mes compagnons.

– Cela suffit, dit Winnetou. Ils ont mérité la mort. Que cet homme noir mette terme à leur vie.

– Non ! dit Sam. Je réclame le droit de les punir moi-même. Depuis de longues années, je les poursuis dans l'espoir de venger les deux êtres qui m'étaient les plus chers au monde.

– La revendication de mon frère est juste. Qu'il dispose de ces deux vies.

– Sam, murmurai-je en me penchant vers lui pour ne pas être entendu des autres, ne souille pas tes mains du sang de ces meurtriers. Il n'est pas digne de toi d'accomplir ta vengeance sur deux prisonniers sans armes. Laisse-les au nègre.

Le rude chasseur fronça les sourcils et garda un silence farouche. Afin de lui laisser le temps de réfléchir, je me dirigeai avec Bernard vers le cheval de Fred Morgan. Dans les fontes nous trouvâmes des perles, dans lesquelles le fils du joaillier reconnut celles qui avaient appartenu à son père. En fouillant l'homme, nous trouvâmes également, dans une poche de sa chemise de peau de buffle, un paquet qui contenait la part de butin soustraite à Holfert. Je les remis à Bernard.

Cependant Bob entraînait vers le fleuve les deux coupables qui allaient enfin expier les horribles forfaits de leur existence criminelle.

Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/